This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

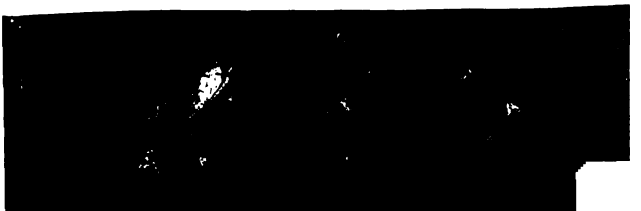
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Madame Minard de Villars

SKIPWORTH
BEQUEST

Skipworth C. 36



25

Withdrawn
already in Lib. Xa. 5. 61-
HNP

Ye 13.7.83

L'ORACLE

DES

NOUVEAUX

PHILOSOPHES.

Pour servir de suite et d'Eclaircissement aux Œuvres de M. de Voltaire.

Inimici Domini, mox ut honorificati fuerint & exaltati, deficientes, quemadmodum fumus, deficient. Psalm. XXXVI. 20.

A peine les Ennemis du Seigneur auront-ils été en honneur & exaltés parmi les hommes, qu'ils tomberont, & s'évanouiront comme la fumée.

par M. l'abbé Guyon.

A BERNE.

MDCCLIX.

H. A. POTT
WORCESTER COLLEGE
OXFORD.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1945
OF OXFORD
LIBRARY

AVERTISSEMENT.

IL eſt un Tems de ſe taire, il en eſt un de parler. Le premier n'eſt plus ; nous ſommes dans le ſecond, & il ne peut être marqué à des ſignes plus clairs, & à des devoirs plus preſſans.

La révélation & la divinité du Chriſtianiſme ont été mille fois démontrées depuis dix-ſept ſiécles qu'il regne ſur la terre. Nous ne pouvons plus révoquer en doute la néceſſité qu'il y a de s'y ſoumettre. Nous l'avons reçu comme un préſent du Ciel; c'eſt le plus précieux de tous nos biens ; on veut nous le ravir, & le faire diſparoître ; on l'attaque juſques dans ſes fondemens ; on le traveſtit en culte illuſoire, inſenſé, ſuperſtitieux, contraire à Dieu & à la Nature ; les progrès de la ſéduction s'étendent de jour en jour. Peut-on demeurer dans

l'inaction, si l'on est convaincu?

Et comment se dissimuler la guerre qu'on lui déclare, quand on voit les hostilités que ses ennemis font éclater de toutes parts pour consommer sa ruine?

Ici on traitte de fables les Livres sacrés, où sont déposés les titres de notre croïance & de notre espoir. Là, une voix impie, blasphémant contre le Créateur, blâme hautement la sagesse avec laquelle il a créé l'Univers, & selon laquelle il en régle tous les événemens.

Un déluge de nouveaux Celses & de Juliens ose contester à Jesus-Christ la Divinité de sa Personne, les Oracles qui l'ont annoncé, la réalité de ses Miracles, la sainteté de sa Doctrine & l'obligation de la reconnoître.

Ils vous soutiendront que Dieu n'a jamais parlé autrement qu'à la Raison de chaque particulier; qu'elle seule mérite d'être écou-

tée, comme l'organe de la vérité pure ; que sa lumiere est suffisante, ses inspirations toûjours légitimes, ses décisions infaillibles, & ses droits sans limites.

Vous en trouverez un grand nombre, qui, pour éteindre toute Religion, & ouvrir une libre carriere au débordement de tous les vices par la promesse de l'impunité, nient la spiritualité & l'immortalité de l'Ame. Elle n'est, selon eux, qu'une matiere organisée, une faculté sensitive, égale dans l'homme & dans la bête ; qui perd ses fonctions & son être, dès que la machine humaine vient à se diffoudre. Ecoutez-les, & ils vous diront que la Matiere est susceptible de pensée ; que nos idées, nos jugemens & notre mémoire ne sont que ses configurations & ses agitations particulieres ; qu'il est cruel de combattre ce sentiment par les armes de la Religion ; & que ce n'est ici qu'une

queſtion purement philoſophique.

D'autres renverſent tous les principes de la Moarle, le droit des gens, la ſûreté publique, la ſubordination légitime, tout l'ordre qui doit regner dans l'Univers, & qui en fait la paix & la beauté. Si on les en croit, les hommes aïant été des milliers d'années dans l'état des bêtes & des ſauvages, ſans aucun uſage des vêtemens, de la parole & de la ſociété, imaginerent enfin des loix purement arbitraires & locales, qui n'obligent que ceux qui veulent bien s'y ſoumettre. La loi naturelle n'eſt qu'une chimere ; le vice & la vertu ne ſont que des préjugés inventés par la foibleſſe & par la ſuperſtition, & dont on nous a follement remplis dès l'enfance. L'homicide, l'injuſtice, la fraude, le vol, l'adultere n'ont rien de mauvais par eux-mêmes. L'humanité, la

bonne foi, l'équité, la droiture, la tempérance ne ſont que des vertus idéales & d'inſtitution humaine. La conſcience ne preſcrit & ne deffend rien. L'interêt particulier, réel ou imaginaire, le plaiſir phyſique eſt la ſeule régle qui doive nous conduire & gouverner le monde moral. Les Souverains, de quelque maniere qu'ils penſent, ſont ſeuls arbitres du bien & du mal, du juſte & de l'injuſte.

Conſultez les Partiſans de la Religion naturelle, & ils vous répondront que l'homme ne doit à Dieu aucune ſorte d'hommages exterieurs, & qu'ils défient hardiment tous les Théologiens de prouver le contraire. Parmi tant de cultes divers qui lui ſont rendus volontairement à la Chine, dans l'Inde, à Conſtantinople, en Afrique, en Amérique, à Londres ou à Rome, tout eſt égal; la différence ne con-

ſiſte que dans nos préjugés. Nos parens ſe ſont païés & ſatisfaits dans la procréation ; les enfans ne leur doivent ni reſpect, ni ſoumiſſion, ni reconnoiſſance ; la nature les en affranchit par l'exemple des bêtes. &c, &c, &c.

Voila quelques Articles du Symbole des nouveaux Philoſophes. De la Tribune faſtueuſe où ils ſe ſont élevés en imagination, ils annoncent qu'eux ſeuls ſont les Dépoſitaires de la Raiſon, de la Sience & de la Vertu. De peur qu'on ne l'ignore, tous leurs Ecrits ne reſpirent que la vapeur de l'encens & des louanges dont ils s'honnorent mutuellement & par revanche. Afin qu'on ne s'y trompe pas, ils ont grand ſoin de ſe nommer. L'enſeignement n'apartient plus à d'autres ; & ils ſe ſont attribué le privilége excluſif de ſe contredire, de ſe combattre, & d'extravaguer. Tout mortel aſſez téméraire pour s'opo-

ſer à la publication de leur doctrine eſt un imbécile, un homme ſans génie, ſans vertu, un crédule, un viſionnaire, un perſécuteur, un fanatique.

Ne regardez pas ce Tableau comme l'imagination d'un Peintre ou d'un Poëte qui travaille ſur ſes idées; l'original eſt dans les livres de nos beaux eſprits. Les ſujets de notre douleur ne ſont que trop réels & trop publics. Nous en ſerions même effraïés, ſi l'hiſtoire de la Religion ne nous aprenoit que dans tous les âges, elle eut des adverſaires à combattre. La multitude & les caracteres de ceux qui l'attaquent aujourd'hui retracent ſous mes yeux ce qu'elle eut à ſouffrir dans le Peuple Hébreu, ſeul adorateur du vrai Dieu, obligé de ſe déffendre contre l'Egyptien, le Cananéen, l'Ethéen, le Phéréſéen, le Jébuſéen, l'Amorrhéen, le Gabaonite, l'Ammonite, le Ma-

dianite, le Philiſtin, l'Aſſyrien, le Babylonien & les Rois de Syrie, (Symboles de nos agreſſeurs) qui tous en vouloient à ſa Religion, renverſoient ſes Autels, les profanoient, s'efforçoient de le ſéduire, & de l'engager à abjurer le culte de ſes peres. Je repaſſe dans ma mémoire cette foule innombrable d'ennemis, dont l'Egliſe n'a ceſſé d'être aſſaillie par tout l'Univers dès les jours de ſa naiſſance; & je les vois tous renverſés par celui qui habite dans les Cieux, & qui confond leurs efforts.

Tels que leurs prédéceſſeurs, ceux de notre Siécle ne doivent pas attendre un ſort différent. Leurs tentatives ſont les mêmes. Que disje? Elles ſont infiniment plus grandes à tous égards. Jamais les ſectes anciennes n'embraſſérent chacune en particulier ni toutes enſemble tant d'objets que nos prétendus Philoſo-

phes. Je leur prouverai quand ils voudront par une analyſe fidele de leurs Ouvrages qu'eux ſeuls les comprennent toutes ; & qu'ils ont par deſſus elles le funeſte avantage d'avoir encore imaginé d'autres égaremens, auxquels on n'avoit jamais penſé avant eux. Peuvent-ils ſe flatter que la nouveauté de leurs aſſauts anéantira enfin les promeſſes & l'effet du ſecours céleſte, dont la certitude eſt atteſtée par la continuité de ſes Triomphes ? Plus les Armes ſur leſquelles ils comptent leur paroiſſent efficaces, (paſſons leur le brillant) plus elles ſont criminelles & dès-lors impuiſſantes ; parce qu'ils les lancent contre le Ciel, de qui ils les ont reçues, pour défendre ſa cauſe & célébrer ſes louanges.

Décélons en particulier les Erreurs monſtrueuſes, établies dans le plus inſidieux & le plus

répandu de tous les livres ; dans celui qui a donné le ton à une infinité d'autres venus à ſa ſuite ; où les pernicieuſes leçons du Maître ſont fréquemment répétées comme des Oracles ; & comme les maximes fondamentales de la nouvelle Philoſophie. Éventons le poiſon ſubtil & mortel, renfermé preſque dans toutes les pages de cet ample Recüeil. Montrons à la Jeuneſſe (& de cette eſpéce il en eſt à tout âge) montrons l'écueil où les partiſans du bel eſprit & de la prétendue raiſon humaine courent faire naufrage. Mettons en garde contre des attraits ſéducteurs ceux qui ne voudroient pas être ſurpris. C'eſt vers eux principalement que mes vüës ſont tournées ; & ces vuës, c'eſt à la Religion que je les conſacre.

TAYLOR INST. OXFORD

SOMMAIRE

DES MATIERES.

PREMIERE CONVERSATION. L'Oracle des Nouveaux Philoſophes (M. de Voltaire) établit ſon Siſtême ſur la Religion naturelle, promet le ſalut aux Païens, aux Mahométans, aux ſectes les plus odieuſes. Il veut que les Princes permettent dans leurs Etats le libre exercice de toutes ſortes de cultes. Il ſe déchaîne contre la fermeté du Catholiciſme. page 6.

IIe. CONVERSATION. Des Principes de l'Oracle. On prouve l'éxiſtence de la Loi naturelle. On fait voir qu'elle ne peut pas former une Religion éxacte. On détruit le ſiſtême des nouveaux Philoſophes ſur la ſuffiſance de la Religion naturelle. On démontre la néceſſité d'une Révélation. On expoſe les effets divins qu'elle a produits dans le monde. p. 25.

IIIe. CONVERSATION. Refutation des raiſons que l'on voudroit faire valoir en faveur du Tolerantiſme. p. 90.

IVe. CONVERSATION. L'Oracle abjure tout ce qu'il avoit dit de conforme au Chriſtianiſme & à l'honneur du S. Siege. Il ſe déclare hautement contre l'un & l'autre. Il blaſphême contre Dieu & contre J. C. Il voudroit enlever à la Religion la preuve qu'elle puiſe de ſa Divinité dans les perſécutions & dans les Martyrs. Il nie tout. p. 130.

V. CONVERSATION. Sous prétexte de liberté de penſer, M. de Voltaire ſe contredit partout.

Il ne veut plus reconnoître l'Immortalité de l'Ame. Il nous égale aux bêtes, ou même nous place au-dessous d'elles. Il blasphème contre le Créateur & contre ses Ouvrages. Il voudroit détruire la liberté pour établir le Fatalisme. Tout son système prouve qu'il est Manichéen. p. 168.

VIe. CONVERSATION. Idée des nouveaux Philosophes sur la Vertu. M. de Voltaire ne la voit que chez des Païens; & il n'en aperçoit aucun trait dans les Chrétiens. Selon lui elle compatit avec tous les vices. Satyres & maximes affreuses contre les Rois. Il se déclare ennemi de tous les Tribunaux, de toutes les nations, de tous les états, & du genre humain. p. 198.

VIIe. CONVERSATION. Il déclare la Guerre à tous les Ecrivains Célébres. p. 231.

VIIIe. CONVERSATION. Examen de son *Essai sur l'Histoire Générale.* p. 255.

IX. CONVERSATION. Examen de son *Siécle de Louis XIV.* p. 304.

ERRATA.

PAge 3. *ligne* 27. S'il s'agissoit de joûter contre lui une piéce de vers, sur une Lettre, *lisez*.

S'il s'agissoit de joûter contre lui sur une piéce de vers, sur une Lettre.

L'ORACLE
DES
NOUVEAUX
PHILOSOPHES.

UNE AFFAIRE particuliere m'avoit conduit en Suiſſe; &, en paſſant par Lauſane, je crus devoir rendre viſite à un Gentilhomme que j'avois beaucoup fréquenté à Paris. Il me reçut avec toutes les démonſtrations de joie poſſibles. Il envoïa, ſans me le dire, chercher ma voiture & mon équipage, & me déclara obligeamment, qu'il n'y avoit point d'autre Auberge pour moi dans la Ville, que ſa maiſon. Je me défendis, je remerciai: enfin j'acceptai ſa politeſſe, ne comptant pas en faire un long uſage. Mais la ſuite en diſpoſa tout autrement que je ne m'y étois attendu.

En parlant des agrémens de la Ville

& des environs, il ne manqua pas de me nommer bien-tôt la belle Maiſon de campagne de M. DE VOLTAIRE, ſituée ſur le bord du Lac, non loin de Lauſane, & il me demanda ſi j'en connoiſſois le Maître. Non, pour mon malheur, lui dis-je : comme cent mille autres, j'en ai toûjours brûlé d'envie, & je n'ai jamais pu y parvenir. Je l'ai ſeulement entrevu une fois dans une maiſon où il ne fit que paroître ; & lorſque je le vis ſortir un inſtant après, je penſai en mourir de douleur.

Oh ! me dit le Gentilhomme, il eſt aiſé de vous ſatisfaire. Il a mille bontés pour moi ; il tient un fort grand état ; il fait les délices de ce canton ; il eſt charmé qu'on aille le voir, & il reçoit ſon monde à merveille. Je vous y ménerai, & je lui ferai d'autant plus de plaiſir, qu'il aime toujours les gens de Paris, quelque ſujet de mécontentement que ce Pays-là lui rappelle. Le Gentilhomme comprit par ma réponſe la joie que je reſſentois déja ; &, dès le lendemain, il s'empreſſa de la rendre complette.

En chemin, le converſation roula uniquement ſur le perſonnage célébre que nous allions voir. Il a fait ici, me

dit le Gentilhomme, des Adorateurs ſans nombre. Je ne ſais s'il eſt une maiſon dans la Ville, où ſes *Œuvres* ne ſoient pas. Nous les liſons avec avidité; nous les ſavons par cœur; nous les admirons; elles nous ont délivrés de beaucoup de préjugés; graces à elles, preſque tout le monde eſt ici PHILOSOPHE; & pour vous tout dire, l'Auteur eſt notre ORACLE.

Vous avez été auſſi vite que lui, répondis-je à mon Gentilhomme. M. de Voltaire a dans Paris des admirateurs de toutes les eſpéces; & j'oſe me mettre dans cette claſſe honorable. Mais il s'en faut bien qu'il y puiſſe compter autant de diſciples; &, en mon particulier, je vous avouerai franchement que je n'en groſſis pas la liſte. Pour moi, dit mon ami, je ſuis des uns & des autres; & je vous déclare qu'il a fait autant la conquête de mon eſprit & de mes ſentimens, que celle de mon cœur. Je rirois bien, s'il alloit vous convertir. Et moi, répondis-je, j'en ſerois bien étonné. S'il s'agiſſoit de joûter contre lui une piéce de vers, ſur une lettre, ou une hiſtoire joliment écrite, je ne m'aviſerois pas d'entrer en lice. Mais quand il ſera

queſtion de Doctrine & de Morale, j'eſpere de la bonté de ma cauſe, qu'elle me rendra plus fort que lui.

Nous arivâmes au Château, où il y avoit grande compagnie; &, ſous les auſpices de mon Introducteur, on ne peut rien ajouter aux politeſſes avec leſquelles je fus reçu.

Le diné ſe paſſa en aſſauts d'eſprit, de bons mots, de ſciences, de morceaux de poëſie, tirés des *Œuvres de M. de Voltaire*. Je fus ſurpris de voir ce peuple de *Nouveaux Philoſophes*, tenir un langage que je n'avois preſque jamais entendu; ſoutenir tous des opinions inouies & différentes; attaquer les notions les plus générales & les plus ſacrées; ſe contredire mutuellement, & ne ſe taire que quand l'*Oracle* ouvroit la bouche pour prononcer. Alors on auroit volontiers battu des mains, quelque ſinguliere que fût la déciſion. J'écoutai beaucoup, je parlai peu, & j'étois encore moins content. Je vis réellement parmi ces Meſſieurs, l'exécution de leur grand ſyſtème ſur la liberté de tout penſer & de tout dire.

Mon ſilence fit ſoupçonner aux uns, que je blâmois leurs diſcours, aux autres, que je n'étois pas au fait de leur

Doctrine & de la nouvelle Philoſophie. Il paroît, me dit l'un d'eux, que notre converſation vous étonne, puiſque vous n'y prenez aucune part : j'en vois les raiſons, c'eſt que vous n'êtes pas inſtruit, & que les préjugés de l'éducation vulgaire vous dominent encore. J'avoue ingénûment, répondis-je, que tout ce que j'ai entendu, m'a ſemblé un peu étrange. A ce mot, qui fut pris pour la confeſſion d'un homme ſimple, toute la compagnie ſe mit à rire. On dit que j'avois beſoin de quelques leçons; on pria M. de Voltaire de m'en donner; il s'y offrit par zéle & de bonne grace; il m'engagea à revenir le voir le lendemain matin, & je l'aſſurai que je n'y manquerois pas. La partie étant ainſi liée, ces Meſſieurs m'en féliciterent & me promirent que, ſous un ſi bon Maître, je ſerois dans peu auſſi grand Philoſophe qu'eux-mêmes.

On a donné à cet Ouvrage la forme de Converſations ou d'Entretiens, comme la plus agréable pour les Lecteurs, & la plus ſuſceptible d'éclairciſſemens.

PREMIERE CONVERSATION.

MON AMI voulut bien m'accompagner & m'introduire. Nous partimes de fort bonne heure, & nous trouvâmes l'*Oracle des Nouveaux Philoſophes*, qui nous attendoit. Je vous amène un Néophite, dit le Gentilhomme ; il a l'ame droite, il ne demande qu'à connoître le vrai ; & je ſuis très-convaincu qu'avec le ſecours de vos enſeignemens, il ſera bien-tôt un zélé Diſciple. Voïons, reprit M. de Voltaire, par où voulez-vous que nous commencions ? Je voudrois, lui répondis-je, ſavoir en quoi conſiſte la Religion des *Nouveaux Philoſophes*, & quels ſont les principes que vous leur donnez ſur ce ſujet, duquel dépend tout le reſte de la Doctrine.

La queſtion eſt importante, me répondit l'Oracle ; mais elle ne peut embaraſſer que les ignorans & les eſprits foibles. Perſuadez-vous d'abord que tout eſt préjugé & ſuperſtition dans le monde ; je l'ai répété cent fois dans mes Ecrits : ce ſont des abus qu'il faut détruire, pour

ramener le genre humain à l'esprit philosophique, qui seul doit être notre régle. Quiconque y a réfléchi autant que moi, ne connoît qu'une Religion; celle qui est naturellement gravée dans le cœur de tous les hommes. Elle se termine à l'observation d'un petit nombre de préceptes moraux, & à l'adoration d'un Etre Suprême, quelque nom qu'on lui donne, & de quelque maniere qu'on s'y prenne. Les questions & les pratiques des Chrétiens ne sont que des inventions purement humaines, des disputes de Metaphysique, propres à dégrader la Divinité, à troubler les consciences, & à faire répandre le sang:

. . . . . .

Des Chrétiens divisés les infames querelles (*a*)
Ont, au nom du Seigneur, apporté plus de maux,
Répandu plus de sang, creusé plus de tombeaux . . .
Que le prétexte vain d'une utile balance
Ne désola jamais l'Allemagne & la France.

Si les Chrétiens n'avoient rien ajouté à la Loi naturelle, jamais le monde n'auroit entendu parler de ces divisions connues sous le nom d'*Héresies*. Or celles-ci, que renferment-elles autre

(*a*) Poëme sur la Religion Naturelle, *IIIe Part. tom. 6. pag.* 366. Edition de Paris 1757, dont je me servirai toujours.

chose (*a*) que des questions Metaphysiques, fondées sur la Philosophie de Platon au sujet de la Trinité, de son *Logos* ou Verbe, de l'Incarnation & de l'Eucharistie ? Disputes chimériques où la raison ne comprend rien, où l'on parle de ce que l'on n'entend pas, qui n'existe que dans l'imagination, & qui sert de prétexte pour se damner mutuellement, sans excepter les plus grands modéles de la Vertu :

D'où vient que deux cens ans cette pieuse rage (*b*)
De nos Aïeux grossiers fut l'horrible partage ?
C'est que de la Nature on étouffa la voix ;
C'est qu'à sa Loi sacrée on ajouta des Loix ;
C'est que l'Homme, amoureux de son sot esclavage,
Fit, dans ses préjugés, Dieu même à son image.
Nous l'avons fait injuste, emporté, vain, jaloux,
Séducteur, inconstant, barbare comme nous.
. . . . . Nous damnons à la fois
Le Peuple circoncis, vainqueur de tant de Rois,
Londres, Berlin, Stokolm & Genève & vous-même,
Vous êtes, ô grand Roi, (*c*) compris dans l'anathême.
. . . . . .
Pensés-tu que Socrate & le jeune Aristide,
Solon qui fut des Grecs & l'exemple & le guide,

(*a*) De la Religion & de la Superstition, *tom.* 11. *pag.* 4. & Sotises des deux Partis, *tom.* 7. *pag.* 169.

(*b*) Poëme cité ci-dessus

(*c*) Le Roi de Prusse, à qui ce Poëme *de la Religion naturelle* est dédié.

Penſes-tu que Trajan, Marc Aurele, Titus,
Noms chéris, noms ſacrés, que tu n'as jamais lus,
Aux fureurs des Démons ſont livrés en partage
Par le Dieu bienfaiſant, dont ils étoient l'image ?
Reſpecte ces Mortels ; pardonne à leur vertu ;
Ils ne t'ont point damné : pourquoi les damnes-tu ? (*a*)

. . . . . .

Je vois ſans m'allarmer l'Eternité paroître,
Et je ne puis penſer qu'un Dieu qui m'a fait naître,
Qu'un Dieu qui ſur mes jours verſa tant de bienfaits,
Quand mes jours ſont éteints, me tourmente à jamais.

Voyez quel ſervice je rends déſormais à l'Univers, en rétabliſſant la ſuffiſance de la Religion naturelle. Elle ne demande, pour nous rendre participans des biens éternels, que l'adoration de Dieu & l'accompliſſement des loix de l'humanité : tous les ſentimens (*b*) y ſont arbitraires. Eſt-ce trop exiger ; ma morale eſt-elle trop ſévere ? Or ſouvenez-vous qu'au jugement des Païens mêmes, il n'y eut jamais d'homme qui ne connût un Dieu, & qui ne lui rendît quelques hommages, quoi-

(*a*) Luther regarda Zuingle comme un impie, parce qu'il avoit mis dans le Ciel Théſée, Socrate, Ariſtide, &c. avec les Patriarches & les Saints ; tant cette Doctrine révolte les premieres idées d'une Religion ! Mais Luther s'aveuglant de plus en plus, tomba lui-même dans cette impiété.

(*b*) De la Religion naturelle, *tom. 9. chap. 6.*

que les Nations idolâtres fussent dans l'erreur la plus absurde sur l'idée qu'elles s'en formoient, & sur les sacrifices impies qu'elles osoient lui offrir. N'importe, elles croïoient l'adorer comme il faut, & c'est tout ce qu'il demandoit d'elles. Voilà ce qui m'a fait soutenir que Socrate, Aristide, Trajan, Marc-Aurele & Titus sont sauvés.

Je n'en excepte pas même Julien (*a*) l'*Apostat*, quoique toute l'Histoire atteste que personne ne porta jamais si loin la superstition & la barbarie dans ses Théurgies magiques, où il égorgeoit les meres & leurs enfans, pour chercher l'avenir dans leurs entrailles, par l'évocation des Divinités infernales. Cela ne m'empêche pas de le croire sauvé, en vertu de la Loi naturelle, & de le donner aux Rois pour un *modele* qu'ils devroient suivre.

Julien s'égarant dans sa Religion, (*b*)
Infidéle à la foi, fidéle à la Raison,
SCANDALE DE L'EGLISE, ET DES ROIS LE MODÉLE,
Ne s'écarta jamais de la Loi naturelle.

A l'éclat de ce système s'évanouit

(*a*) M. de Voltaire s'offense qu'on donne à ce Prince l'épitéte d'*Apostat*, & il l'appelle *le second des hommes*. Il semble donner le premier rang à Marc-Aurele.
(*b*) Poëme sur la Religion naturelle, *IIe Partie*.

comme l'ombre, tout ce qui eſt dit dans vos Ecritures ſur l'horreur, les ſupplices & l'éternité de l'Enfer. Les menaces que l'on nous en fait, ne ſont plus que de vains fantômes qu'il eſt ridicule d'appréhender. Il n'eſt plus queſtion de ce qu'on appelle les *Loix divines*; on peut déſormais les tranſgreſſer & les mépriſer impunément. Dieu ſeroit injuſte, s'il puniſſoit éternellement des foibleſſes paſſageres; il reſſembleroit aux hommes, s'il tiroit vengeance des inſultes qui lui ſont faites. Parce qu'il eſt juſte, il ne peut tout au plus châtier les pécheurs que dans ce monde, par quelques mortifications qu'il leur envoie, comme le diſoit Julien; mais il ne doit avoir que des récompenſes pour l'autre vie, & perſonne n'en ſera exclu. Ce ſont les inſtructions ſalutaires & conſolantes, que je mets dans la bouche de S. Louis, lorſque je le fais aparoître à Henri IV: (*a*)

Ne crois point, dit Louis, que ces triſtes victimes
Souffrent des châtimens qui ſurpaſſent leurs crimes,
Ni que ce juſte Dieu, Créateur des humains,
Se plaiſe à déchirer l'ouvrage de ſes mains.
Non, s'il eſt infini, c'eſt dans ſes récompenſes:
Prodigue de ſes dons, il borne ſes vengeances.

(*a*) Henriade, *Chant 7.*

Sur la terre on le peint l'exemple des Tyrans ;
Mais ici, c'eſt un Pere ; il punit ſes enfans ;
Il adoucit les traits de ſa main vengereſſe ;
Il ne ſait point punir des momens de foibleſſe,
Des plaiſirs paſſagers, pleins de trouble & d'ennui,
Par des tourmens affreux, éternels comme lui.

Sentez-vous bien la force du coup que je porte ici à votre Religion, à la contrainte où vous mettent les Moraliſtes, & même aux Loix de l'Etat. Plus de tourmens éternels, ils ſont contraires à la Juſtice de Dieu qui ne peut punir les hommes, ſans ſe plaire à déchirer l'ouvrage de ſes mains. Je briſe le plus puiſſant de tous les freins que la Religion leur impoſe. Je diſſipe juſqu'à leurs ſcrupules, & je les aſſure de l'impunité. Je vous laiſſe réfléchir ſur un principe & ſur des conſéquences dont les Païens avoient déja peur. Pourvû qu'on n'attente pas au patrimoine & à la vie de ſon frere, on ne doit pas plus s'embaraſſer de la différence des Religions, que de la variété des coutumes, des habits & du langage.

Uſages, intérêts, culte, loix, tout diffère. (a)
Qu'on ſoit juſte, il ſuffit : le reſte eſt arbitraire.

(a) Poëme ſur la Religion naturelle.

. . . . . .

L'Homme agit en machine ; & c'eſt par ſa nourrice,
Qu'il eſt Juif ou Payen, Fidéle ou Muſulman,
Vêtu d'un juſte-au-corps, ou bien d'un doliman.

Ces variétés de Culte & de Religion n'operent aucune différence aux yeux de Dieu. Un peu plus de charité & de bon ſens nous porteroit à regarder nos freres d'un œil plus favorable ; &, dès-lors, nous rendrions juſtice à la pureté de leurs vûes & de leur conduite. » Le » grand mal-entendu (*a*) ſur les Rites de la » Chine eſt venu, de ce que nous avons » jugé de leurs uſages par les nôtres ; » car nous portons au bout du monde » nos préjugés & notre eſprit conten- » tieux. Une génuflexion qui n'eſt chez » eux qu'une révérence ordinaire, nous » a paru un acte d'adoration : nous » avons pris une table pour un Autel. » C'eſt ainſi que nous jugeons de tout, » & que nous avons traité d'idolâtrie, » le culte que les Chinois rendent à leur » *Confucius* . . . . Beaucoup de Lettrés » y ſont à la vérité tombés dans le Ma- » térialiſme ; mais leur morale n'en a » point été altérée. Ils penſent que la » Vertu eſt ſi néceſſaire aux hommes,

(*a*) Eſſai ſur l'Hiſtoire générale, *tom.* 11. *pag.* 32. & *tom.* 7. *pag.* 440.

» & si aimable par elle-même, qu'on » n'a pas besoin de la connoissance d'un » Dieu pour la suivre. » Ces erreurs de fait empêcheront-elles les Chinois d'être sauvés ? Nullement : rien n'est plus inutile que nos Missionnaires, pour leur ouvrir les yeux.

Il en est de même des Indiens. Le culte suprême qu'ils rendent à leurs Dieux *Brama*, *Roudra* & *Vischenou*, les Pagodes somptueuses, bâties en leur honneur, leurs prostrations devant ces Idoles effraïantes, l'encens qui leur est offert, leurs cérémonies, leurs invocations n'offensent que nos préjugés. Ce sont des manieres d'adorer l'Etre Suprême, différentes des nôtres; mais il seroit injuste de les blâmer pour cela. Aussi leur célébre Philosophe *Pilpay* disoit sagement, il y a deux mille (*a*)

(*a*) *Ibid. chap.* 11. *pag.* 39. L'Auteur nous donne dans ce chapitre pour des vérités, une multitude de paradoxes que le plus petit Ecolier en Histoire n'avanceroit pas ; un Livre écrit en Indien il y a deux mille trois cents ans, & que l'on fait lire ; Sezac qui va faire la conquête des côtes du Malabar ; Pythagore qui y va étudier la Philosophie ; les échecs inventés dans ce Pays, avec le chiffre dont nous nous servons ; les divisions du Zodiaque, qui y sont connues de temps immémorial, &c Si ce ne sont pas là des paradoxes fiefés & de la plus haute distinction, je soutiens qu'il n'en fut jamais écrit, & je soumets ma décision à MM. de l'Académie des Belles-Lettres.

trois cents années : » J'ai vu toutes les » Sectes s'accuſer réciproquement d'im- » poſture ; j'ai vu tous les Magiſtrats » diſputer avec fureur du premier prin- » cipe & de la derniere fin ; je les ai » tous interrogés, & je n'ai vu dans tous » ces Chefs de faction, qu'une opiniâ- » treté inflexible, un mépris ſuperbe » pour tous les autres, & une haine im- » placable. J'ai donc réſolu de n'en croi- » re aucun «. Quoique les Savans ne connoiſſent ni ce Philoſophe Indien, ni le livre d'où ce fait eſt tiré, le jugement qu'il porte ſur la différence des Religions, & le mépris qu'il en fait, ne ſont pas moins dignes de notre attention.

Si des Peuples, que le préjugé vulgaire regarde comme des Idolâtres, ne ſont point exclus des bienfaits éternels de leur Créateur, parce qu'ils l'honorent ſelon la coutume de leur Pays, comment refuſer cet eſpoir à ceux qui l'adorent directement & ſans aucun nuage ? Quelle affreuſe témérité y auroit-il en nous de prononcer (*a*) un Arrêt

(*a*) Les Proteſtans furent révoltés contre le Miniſtre Jurieu qui, dans ſon *Syſtême ſur l'Egliſe*, regardoit comme un ſentiment *inhumain, cruel, barbare* & *de bourreau*, de ne pas croire que tous ceux qui reconnoiſſent Jeſus-Chriſt, peuvent être du nombre des élus,

de damnation contre les Mahométans, les Anti-Trinitaires, les Déiſtes, les Anabatiſtes & même les Quakers ? De quel droit ceux qui penſent différemment, prétendroient-ils gêner leurs conſciences, & leur déclarer la guerre ? En cent endroits de mes Ecrits je m'éléve contre un zéle ſi contraire au droit des gens. C'eſt ce que j'appelle *ſuperſtition*, *barbarie*, *perſécution*, *fanatiſme*. Pour en donner plus d'horreur, je me ſers toujours d'expreſſions giganteſques, de ravages, de tombeaux creuſés par tout, de torrens & de mers de ſang, dont le fanatiſme a inondé la terre. On voit bien que le Chriſtianiſme, & principalement la Religion catholique, eſt le monſtre à qui j'en veux, & à qui j'impute toutes ces violences.

Tantôt je l'ai dit avec force au Public (*a*) & à mes amis; tantôt j'ai tourné la choſe en ridicule par un conte

tels que les Ariens, les Eutychiens, les Wicleſiſtes, les Huſſites & autres. Que diront-ils, quand ils verront que l'on y joint ici les Idolâtres & les Mahométans ? „ On n'a jamais cru ni penſé, dit M. Boſſuet, „ qu'on pût ſauver un Idolatre ſous prétexte de ſa bonne „ foi. Une ſi groſſiere erreur, une impiété ſi mani„feſte, ne compatit pas avec la bonne conſcience.„ Voyez *Hiſt. des Variations, liv.* 15. *n.* 59.

(*a*) *Voyez* l'Ode ſur *le Fanatiſme* à Mad. du Ch. *t.* 6. *pag.* 89.

fait

fait à plaiſir, pour jetter adroitement les ſemences d'un Tolérantiſme univerſel, pour rendre mes Lecteurs indifférens ſur toutes ſortes de Religions, & les amener peu-à-peu à l'eſprit philoſophique. J'ai couvert de honte ceux qui voudroient (*a*) que l'Evangile fût reçu unanimement & dans ſa pureté. Je leur ai fait voir que les Païens étoient mille fois plus ſages & plus raiſonnables que nous; parce qu'ils ne contraignoient perſonne dans ſes ſentimens. » Chez les Grecs & chez les Romains, » ai-je dit, autant de Sectes, autant de » manieres de penſer ſur Dieu, ſur l'a» me, ſur le paſſé & ſur l'avenir; au» cune de ces Sectes ne fut perſécu» tante. Toutes ſe trompoient, & aſ» ſurément nous en ſommes bien fâ» chés, (ne doutez pas de la ſincérité » de ce gémiſſement;) mais toutes » étoient paiſibles, & c'eſt ce qui nous » confond; c'eſt ce qui nous condam» ne; c'eſt ce qui nous fait voir que » la plûpart des Raiſonneurs d'aujour» d'hui ſont des *Monſtres*, & que ceux » de l'Antiquité étoient des hommes. On » chantoit publiquement ſur le théâtre » de Rome: *Poſt mortem nihil eſt, ipſa-*

(*a*) *Voïez* le Diſcours ſur *la Tolérance*, t. 7. p. 287.

» *que mors nihil. Rien n'eſt après la mort*, » *& la mort n'eſt rien* ». Pourquoi ne ſeroit-il pas libre de le dire encore aujourd'hui ?

J'appuie cet argument ſur l'autorité des vrais Philoſophes modernes, qui n'ont jamais été perſécuteurs en matiere de Religion, parce qu'ils s'en embaraſſoient auſſi peu que les Païens. En preuve, je cite *Pomponace*, *Montagne*, *le Vayer*, *Bayle*, *Spinoſa*, *Hobbes*, le Lord *Shafesbury*, le Comte *de Boulainvilliers*, le Conſul *Maillet*, *Tolland*, *Collins*, *Flud*, *Volſton*, *Backer*, l'Auteur déguiſé ſous le nom de *Jacques Macé*, celui de l'*Eſpion Turc*, celui des *Lettres Perſannes*, des *Lettres Juives*, des *Penſées philoſophiques*. Que répondre à l'autorité de ces hommes ſi reſpectables ?

Je ſentois néanmoins que ce n'étoit pas aſſez d'avoir inſpiré le Tolérantiſme univerſel au Public & aux particuliers. Mon devoir étoit d'engager les Souverains à l'établir & à le protéger dans leurs Etats. Ce fut auſſi la premiere leçon que je donnai à un grand Prince, qui m'honoroit, ſans m'avoir (*a*) jamais vu, de ſon amitié & de ſa con-

(*a*) *Voïez* la premiere lettre du Prince Royal de Pruſſe à M. de Voltaire, *tom. 6. pag.* 157.

fiance, & qui faiſoit autant de cas de mes conſeils, que de mes maximes & de mes Ecrits. » Croïez, (*a*) lui di-» ſois-je en 1736, qu'il n'y a eu de » véritablement bons Rois, que ceux » qui ont commencé comme vous, par » inſtruire, par connoître les hommes, » par aimer la Vertu, par déteſter la » perſécution & la ſuperſtition. Il n'y a » point de Prince qui, en penſant ainſi, » ne puiſſe ramener l'Age d'or dans ſes » Etats... Les Philoſophes dignes de ce » nom ſe rendront dans les vôtres..... » Il eſt bien triſte pour l'Humanité, que » ceux qui ſe diſent les Déclarateurs des » Commandemens céleſtes, les Inter-» prétes de la Divinité, en un mot les » Théologiens, ſoient quelquefois les » plus dangereux de tous; qu'il s'en » trouve d'auſſi dangereux pour la So-» ciété, qu'obſcurs dans leurs idées; » & que leur ame ſoit gonflée de fiel & » d'orgueil, à proportion qu'elle eſt » vuide de vérités. Ils voudroient trou-» bler la terre pour un ſophiſme, & » intéreſſer tous les Rois à venger par » le fer & par le feu, l'honneur d'un » argument *in ferio* ou *in barbara*. Tout » Roi qui ne les favoriſe pas, ſera dam-

b) Premiere Réponſe de M. de Voltaire, *pag.* 163.

» né. Vous ſavez, Monſeigneur, que » le mieux qu'on puiſſe faire, c'eſt d'a- » bandonner à eux-mêmes ces préten- » dus précepteurs & ces ennemis réels » du genre humain ».

Le ſuccès répondit à mon zéle : je parvins à rendre ce Prince LE SALOMON DU NORD, en l'engageant à permettre & à protéger dans ſes Etats toutes les Religions ; & ce fut un des principaux chefs, (*a*) ſur lequel je le félicitai à ſon avénement à la Couronne. Afin que toute la terre en fût informée, j'en fis cette plaiſanterie à M. le Cardinal Quirini, en 1751. (*b*)

Quoi ! vous voulez donc que je chante
Ce Temple orné par vos bienfaits,
Dont aujourd'hui Berlin ſe vante ?
Je vous admire & je me tais.
Comment ſur les bords de la Sprée,
Dans cette infidéle Contrée,
Où de Rome on brave les Loix,
Pourrois-je élever ma voix
A des Cardinaux conſacrée ?
Eloigné des murs de Sion,
Je gémis en bon Catholique.
Hélas ! mon Prince eſt Hérétique,
Et n'a point de dévotion.

(*a*) Voïez l'Ode au Roi de Pruſſe, *t. 6. p. 102.*
(*b*) Ode à M. le Cardinal Quirini, *t. 6. p. 258.*

Je vois avec compoſction
Que dans l'Infernale ſéquelle,
Il ſera près de Cicéron
Et d'Ariſtide & de Platon,
Ou vis-à-vis de Marc-Aurele.
On ſait que ces Eſprits fameux
Sont punis dans la nuit profonde :
Il faut qu'il ſoit damné comme eux,
Puiſqu'il vit comme eux dans ce monde.
Mais ſur-tout, que je ſuis fâché
De le voir toujours entiché
De l'énorme & cruel péché
Que l'on nomme *la Tolérance* !
Pour moi, je frémis quand j'y penſe,
Que le Muſulman, le Païen,
Le Quaker & le Luthérien,
L'Enfant de Genève & de Rome,
Chez lui tout eſt reçu ſi bien,
Pourvû que l'on ſoit honnête homme.
Pour comble de méchanceté,
Il a ſçu rendre ridicule
Cette ſainte inhumanité,
Cette haine dont, ſans ſcrupule,
S'arme le Dévot entêté,
Et dont ſe raille l'Incrédule.
Que ferai-je, grand Cardinal,
Moi, Chambellan très-inutile
D'un Prince endurci dans le mal,
Et proſcrit de l'Evangile ?

Les Eſprits foibles & ſuperſtitieux jugerent que j'avois choqué la bien-

séance, en parlant ainsi à un Prélat de l'Eglise Romaine, que je faisois soupçonner de penser un peu comme moi. Mais j'étois tellement flatté du succès que mes sermons avoient eu à la Cour de Prusse, que je ne pouvois m'en taire, au risque de me brouiller avec le bon Cardinal.

Au reste, les vûes de ma Mission s'étendoient plus loin que le Vulgaire ne se l'imagine; & on le comprendra facilement, si l'on possede un peu l'esprit & le système philosophique: j'allois à mon but par degrés. Il eût été téméraire de publier d'abord hautement qu'on pouvoit être Païen, Musulman, Matérialiste, Quaker, Wiclefiste, Socinien, Déiste, Anabatiste (*a*) & même Athée. Les esprits se seroient révoltés à ma proposition: mais je prévoïois que, quand j'aurois déterminé le Prince à recevoir dans ses Etats toutes ces espéces d'hommes, & à leur permettre

(*a*) Quiconque est médiocrement instruit, connoît les abominations enseignées dans ces Sectes monstrueuses; je ne dis pas seulement pour la Religion; mais j'ajoute pour la sûreté des Princes, & la tranquilité de l'Etat. Sans faire le Prophète, on peut dire qu'il faut s'attendre à de terribles révolutions dans les Païs de Tolérantisme. Le feu qui couve & qui trouve de l'aliment, éclate un peu plutôt ou un peu plus tard. *Omne Regnum in se divisum, desolabitur.*

le libre exercice de leurs Religions, insensiblement l'esprit & les yeux s'y acoutumeroient & déposeroient les préjugés conçus contre ces Sectes. La vûe habituelle de l'objet le plus hideux en efface la laideur, & nous le rend familier. De-là il n'y avoit plus qu'un pas à faire, pour embrasser celle de toutes les Religions qui plairoit davantage; & ce pas ne trouvoit aucun obstacle du côté de la conscience bien désabusée, ni de la part du Prince. Graces aux vives & fréquentes exhortations que je lui ai faites, on est aujourd'hui tout ce que l'on veut dans ses Etats; & j'ose me glorifier que c'est mon ouvrage.

Ma grande satisfaction est d'avoir mis les choses à peu près dans le même état, où je les avois vûes en Angleterre. UN ANGLOIS (*a*), COMME UN HOMME LIBRE, VA AU CIEL PAR LE CHEMIN QU'IL LUI PLAIT : rien de si commode. Il ne s'embarasse pas de celui qui est tracé & prescrit dans les livres des Chrétiens; c'est un préjugé dont il a secoué le joug. » L'An-» glois (*b*) qui a dit que le Christianis-

(*a*) De la Religion Anglicane, *tom.* 7. *pag.* 221.
(*b*) Pensées sur le Ministère public, *tom.* 7. *pag.* 123.

» me étoit né en Asie, & qu'il avoit » trouvé son tombeau en Angleterre, » a bien rencontré ». Ceux qui sont de bonne-foi, en conviennent franchement, & ils n'en paroissent ni surpris ni effraïés, tant est consommée leur indifférence pour la Religion en général : en voici une preuve au-dessus de tout. » On imprima (*a*) au sujet de » Pope plus de cent Libelles, dans les- » quels on lui prouvoit qu'il étoit Athée ; » d'autres, ce qui est plus fort en An- » gleterre, lui reprocherent d'être Ca- » tholique », ce qui ne se ressemble guères. C'est-à-dire, que le Catholicisme y est le comble de tous les crimes, au jugement du Ministère & de la Nation, & que l'Athéisme, ou le renoncement à toute Religion, n'en est pas un ; puisque les Magistrats ne daignent pas même informer contre ceux qui en sont acusés publiquement, & qui se font gloire de le professer. Voilà le plan sur lequel j'ai voulu former la Religion en Prusse.

L'Oracle alloit entrer dans quelques détails sur le Catholicisme, lorsqu'on vint annoncer que le diné étoit servi ; ainsi finit notre premiere Conversation.

(*a*) Des Mensonges imprimés, *tom.* 8. *pag.* 89.

IIe CONVERSATION.

EH BIEN, me dit le Gentilhomme, en nous en revenant, que penſez-vous de notre *Oracle* ?

Jamais, lui répondis-je, je n'ai vu tant d'eſprit, tant de facilité, d'énergie, de brillant dans l'expreſſion, tant d'art & d'adreſſe pour perſuader & pour ſéduire ; chaque tour de phraſe eſt un enchantement magique. Si malheureuſement il tendoit des piéges à l'ignorance & à la ſimplicité, il ne faudroit pas moins de précautions, qu'Uliſſe en prit pour ſe garantir de l'illuſion. Je ne m'étonne plus de ce que ceux qui ſe laiſſent éblouir par les charmes du langage, l'aïent pris pour leur Oracle. Mais permettez-moi de vous demander ſi toutes ſes maximes paſſent pour irréfragables parmi vous, & ſi toute votre Société les croit aveuglément ?

Non, il a quelquefois des idées particulieres, auxquelles nous ne ſouſcrivons pas tous. Nous formons un Peuple libre, qui fait profeſſion de ne ſe contraindre ſur rien en fait de Religion

& de mœurs ; comme dans les queſtions de Philoſophie, nous n'adoptons que ce que notre Raiſon croit vrai. Nous ſommes dans l'uſage & en poſſeſſion de nous contredire mutuellement, même ſur les choſes eſſentielles, telles, par exemple, que le Matérialiſme & l'Immortalité de l'ame. Nous écrivons, nous diſputons les uns contre les autres ; les traits piquans ſe mettent quelquefois de la partie ; & cette variété d'opinions ne va jamais juſqu'à nous faire exclure du Corps. Mais que trouvez-vous d'étrange dans ce que M. de V. vous a dit ? Je n'y vois rien que de fort ſage, & je vous aſſure que c'eſt la Doctrine conſtante & uniforme de tous nos Philoſophes. Vous êtes le maître de me dire ingénumemt ce que vous en penſez, & je vous promets de ne pas vous en faire un crime auprès de lui. Il ne ſeroit point étonnant que, nouvellement arrivé parmi nous, vous ſentiſſiez quelques difficultés dans nos principes.

Vous me mettez bien à l'aiſe, lui dis-je ; & puiſque vous me promettez le ſecret, je vais vous déploïer mon ame. L'avidité avec laquelle j'écoutois votre *Oracle* enchanteur, & la rapidité

de ſon diſcours ne m'ont pas laiſſé le tems de lui faire aucune réflexion, ni même de reſpirer. Elevé parmi les diſciples de l'ancienne croïance, & tout rempli de leurs ſentimens qui me paroiſſent avoir été ceux de toutes les nations éclairées, je ne ſaurois goûter ſon ſyſtème ſur la Religion Naturelle, & ſur la liberté qu'il donne de choiſir telle Religion que l'on voudra.

Quelle idée nous donne-t'il de l'Etre ſuprême, quand il nous le repréſente comme indifférent à tous les cultes qu'il plaît aux mortels de lui rendre? C'eſt une inſenſibilité, un jeu & une contradiction dont le plus foible & le plus ſtupide de tous les hommes ne ſeroit pas même capable. La preuve en eſt évidente. S'il n'y a qu'un Dieu, les Païens ont été inexcuſables d'en adorer autant que leurs Prêtres en imaginoient; & s'il y en a pluſieurs, nous ſommes criminels de n'en reconnoître qu'un ſeul. S'il veut que nous révérions ſa nature & ſa divinité dans Jéſus-Chriſt, le Juif qui en a horreur, doit donc être abominable à ſes yeux; & ſi Jéſus-Chriſt n'eſt pas Dieu, comme les Juifs & les Déiſtes le prétendent, le Chrétien qui l'adore ſe rend coupable d'im-

piété & d'idolatrie. Si l'Alcoran eſt un livre inſpiré de Dieu, les Chrétiens qui le rejettent ſont rébelles à ſa parole, & les Mahométans s'y ſoumettent avec juſtice; ſi aucontraire c'eſt un tiſſu d'impiétés & de fourberies, les Chrétiens en penſent ſagement; & les Muſulmans blasfêment contre la Sageſſe divine à qui ils l'attribuent. On peut étendre ce raiſonnement à toutes les héréſies qui ont jamais paru. Si ce ſont des vérités, il faut les recevoir; ſi ce ſont des erreurs, on doit les anatématiſer. Entre-t'il dans l'eſprit humain que Dieu puiſſe être indifférent à ces contradictions de ſentimens & de cultes? Peut-il adopter également le pour & le contre, le oui & le non? Quel homme ſe démentiroit ainſi lui-même? Je vous avoue que je n'ai point reconnu le beau génie de M. de Voltaire dans un ſyſtème auſſi dépourvu de Logique, ou plûtôt de ſens commun.

J'ai été extrêmement ſurpris de l'entendre nous aſſurer que les Païens, les Muſulmans, les voluptueux, les incrédules n'avoient à craindre aucun châtiment éternel; que la juſtice de Dieu ne pouvoit en avoir de cette eſpéce; qu'aucontraire, ils devoient compter,

comme ſes vrais & fidéles Adorateurs ſur l'éternité de ſes bienfaits. Quand on tient ce langage, c'eſt qu'on a ſujet de craindre pour ſoi-même, & qu'on voudroit étouffer le cri de la conſience, pour donner un libre eſſor aux paſſions, en leur promettant tout au moins l'impunité.

Mais à quel titre veut-on qu'il récompenſe des hommes qui ont tranſporté à des idoles & à des divinités infâmes le culte qui n'eſt dû qu'à lui ſeul, les diſciples d'un impoſteur cruel & diſſolu; des hommes eſclaves de leurs paſſions, qui n'ont eu d'autre loi que celle de n'en point connoître, qui s'en ſont fait gloire, & qui ont ſouhaité mourir dans cette prétendue force d'eſprit? Concevra-t-on jamais que la Juſtice de Dieu leur ait préparé des biens éternels & ineffables? Oſera-t'on dire qu'elle ne peut ſe diſpenſer de les égaler enfin à ceux qui l'auront fidélement ſuivie? Que ſeroit-elle donc cette Juſtice divine; en quoi reſſembleroit-elle à l'image de la Juſtice en général, que le Créateur a gravée dans nos ames? Et celle-ci récompenſe-t'elle les prévaricateurs des loix, les rébelles, les ſéditieux, les contempteurs des Souverains?

Vous ne pouvez entendre que les Croïans redoutent un Dieu vengeur. Mais ils ſont indignés de ce que vous n'en faites qu'une idole. Vous dites que cet Etre eſt infiniment juſte, ſage, tout puiſſant, qu'il défend l'impiété, l'injuſtice, le vol, la perfidie, l'adultère, l'homicide; qu'il a gravé ſes loix juſques dans le fonds de nos ames, pour nous les rendre plus préſentes & plus ſacrées; & vous ajoutez qu'il ne peut punir éternellement les prévaricateurs, ſans ſe rendre lui-même coupable de la plus affreuſe barbarie. Vous voulez un Dieu qui écoute & qui ſouffre patiemment ceux qui blaſfêment contre la ſageſſe avec laquelle il a créé l'univers, ou qui lui en diſputent la gloire, en atribuant ſa formation au ſeul mouvement fortuit de la matiere; ceux qui oſent cenſurer les ouvrages de ſes mains; ceux qui rejettent ſur lui tous les forfaits des plus grands ſcélérats; ceux qui ont fermé les yeux pour ne pas reconnoître l'évidence de ſes oracles & de ſes prodiges; qui ont tourné contre lui les talens diſtingués qu'ils en avoient reçus, qui les ont emploïés à ſe former des ſemblables, & à corompre la Religion des ſimples; ceux qui

ont terminé la longue carière de leurs jours sans lui rendre ni culte ni hommage, & qui l'ont passée dans l'impiété & la licence, ce que les Païens mêmes auroient regardé comme une preuve de l'Athéisme. Voilà le Dieu que les nouveaux philosophes demandent, & je n'en suis pas surpris; un Dieu qui ne soit infini que dans ses récompenses, & qui couronne enfin d'un bonheur ineffable ceux qui l'auront mépriſé & outragé. Les loix & les défenses d'un tel Dieu seroient-elles autre chose que de vains fantômes & d'impuissantes ménaces? Voïez avec quelle force & quelle solidité de raisonnemens Tertullien réfutoit cette impiété de l'héréſiarque Marcion, & la voila renouvellée de nos jours.

Prenez garde, reprit mon Introducteur. M. de Voltaire suposse que tous les hommes ont été fidéles à la Loi naturelle. Or l'acompliſſement de ſes préceptes intérieurs suffit pour nous rendre agréables à Dieu, & par conséquent dignes de ses biens éternels.

Belle suposition, que celle qui est démentie par l'expérience du monde entier! Encore votre *Oracle* ne la fait-il pas, puisqu'il ne peut entendre parler

d'un Dieu qui eſt jaloux de ſa gloire, de ſes loix, qui punira le crime; & qu'il en a horreur, comme d'un Etre qui ſe plairoit à déchirer l'ouvrage de ſes mains. Dans tout ce qu'il nous a dit, y a-t'il rien qui marque une exception, & un châtiment éternel, même pour les malfaiteurs les plus inſignes? L'obſervation de la Loi naturelle, qu'il prétend être ſuffiſante, n'eſt qu'un faux-fuïant dans lequel il ſe jette pour décliner toutes les loix. S'il m'étoit permis de vous expoſer ce que l'on penſe parmi nous ſur cette Loi intérieure, de vous tracer ſon hiſtoire, ſes affoibliſſemens, ſa deſtinée, & le jugement qu'en ont porté les plus grands Philoſophes, vous reconnoîtriez bientôt ſon inſuffiſance actuelle. Vous avoueriez qu'elle n'eſt plus qu'un flambeau qui a perdu preſque toute ſa clarté, & qui depuis long-tems en demandoit un autre pour nous conduire dans la voie de nos devoirs.

Vous êtes le maître de m'expliquer vos idées. Je les écouterai volontiers; car je vous confeſſe que je n'ai jamais beaucoup aprofondi ces ſortes de queſtions métaphyſiques.

LA LOI NATURELLE eſt un raïon de la lumiere divine, que le Créateur répand dans nos ames, pour nous faire connoître ce qui eſt bien ou ce qui eſt mal. Par elle, nous ſavons ce qui apartient à Dieu; ce que nous devons être, & comment nous ſommes obligés de nous comporter envers les hommes. Elle comprend tous les devoirs de la vie humaine. Ses premiers principes dans l'exécution ſe réduiſent à ces deux régles: *Rendez à chacun ce qui lui apartient: Ne faites point à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait.* Ces notions furent reconnues de tous les tems par tout eſprit qui voulut penſer. Croiriez-vous qu'elles ſont aujourd'hui niées par le plus grand nombre de vos Meſſieurs, ſoit Métaphyſiciens ſoit Matérialiſtes?

Je ſais, me dit le Gentilhomme, qu'ils ſont en guerre ouverte ſur ce ſujet; que les uns rejettent tout ſentiment de Loi naturelle en nous, & même la connoiſſance innée de l'Etre ſuprême, principe de cette Loi; que, ſelon eux, il n'eſt aucune action bonne ou mauvaiſe par ſa nature; qu'elles ne ſont juſtes ou criminelles que ſuivant la légiſlation

des Souverains, le préjugé, les usages, les circonstances; & que ce qui est à présent un crime deviendra quelque jour une vertu. Je sais encore que d'autres regardent ces principes comme monstrueux; qu'ils reconnoissent une loi immuable, qui a caractérisé toutes nos actions; qu'elle s'est manifestée à nous, en se gravant dans nos ames, pour nous aprendre ce qui est juste ou injuste, & régler notre conduite. Mais aussi je sais qu'en ce qui concerne la Religion & les Mœurs, ces derniers ne reconnoissent pour guide & pour devoir que la Loi naturelle; & qu'ils rejettent, ou du moins qu'ils regardent comme indifférentes, toutes les variétés de cultes par lesquels on honore la Divinité. Le Paganisme, le Judaïsme, le Christianisme & le Mahométisme sont pour eux au même niveau. Je les ai souvent entendu disputer sur cette matiere; & je vous avoue que j'ignore à qui il faut donner la préférence.

C'est que vous n'avez jamais bien pesé leurs raisons, & les réponses par lesquelles on détruit sans ressource leurs difficultés. Commençons par ceux qui ne veulent pas que Dieu se manifeste par lui-même à tous les esprits, & qui

ſont dépendre des enſeignemens humains la connoiſſance que nous en avons.

IDÉE INNÉE DE DIEU.

Je parcours l'hiſtoire de l'Eſprit Humain depuis l'origine des ſiécles, & je vois qu'il eſt des ſentimens tellement univerſels & naturels à l'Homme, que les préjugés, le Génie, l'Education, le Tems, les Mœurs, la Philoſophie, les Loix nationales n'y cauſent aucun changement. Qui a dit à l'Homme, quelque farouche & ſauvage qu'il ſoit, qu'il faut aimer le bien en général; qu'il doit veiller à la conſervation de ſon être, prendre pour cet effet les moïens néceſſaires, éviter les poiſons, les périls, les chutes, les bleſſures qui pouroient couper le fil de ſes jours; que de plus il lui eſt avantageux de chercher ſon bien-être, l'honneur & l'eſtime de ſes ſemblables? Il n'a beſoin pour le ſavoir & le ſentir ni des leçons, ni des préceptes d'aucuns maîtres. Ceux-ci peuvent l'aider à développer ce qu'il aperçoit confuſément en lui-même. Mais ils ne lui en donneront pas le fonds; il exiſte naturellement au dedans de ſon ame, & il le ſent mieux qu'on ne pour-

roit jamais le lui enseigner. Observez encore que les Loix des hommes sont sujettes à bien des exceptions & des erreurs, mais que ces impressions naturelles ne souffrent aucun inconvénient. Quelle en peut être la raison ? c'est qu'elles nous viennent, comme tout ce qu'il y a de bien en nous, de celui qui est la vérité, la bonté, la justice même, du Pere des lumieres, en qui il n'y a ni changement, ni l'ombre d'aucune variation. *Omne (a) datum optimum, & omne donum perfectum desursum est, descendens à Patre luminum, apud quem non est transmutatio, nec vicissitudinis obumbratio.* Que pensez-vous de ces principes ?

On ne peut vous les contester : mais je ne vois pas encore l'application que vous en voulez faire.

Elle va se découvrir. Vous ne me nierez pas, je crois, que l'idée que nous avons de Dieu est la plus belle & la plus précieuse de toutes les connoissances dont notre ame soit ornée. Il faut que vous conveniez encore qu'elle a existé de tous les tems. Car si vous me le contestiez, je vous demanderois en quel siécle & dans quel païs elle a pris naissance ; quel homme, quel Phi-

(a) *Jacobi Epist.* 1, 17.

loſophe l'a imaginée ; comment il l'a fait paſſer & recevoir chez tous les peuples ; par quelle autorité il les a obligés de ſentir que, s'ils s'écartent de certains devoirs, il eſt un Etre dans le ciel qui le voit, & qui les en punira ſévérement ? Enfin je vous prierois de me dire comment il l'a ſi bien perſuadé à l'univers, qu'il a mis dans toutes les conſciences un frein qui nous arrête lorſque nous ſommes tentés de commettre le mal, & des remords qui nous reprochent de l'avoir commis. Certes, vous ne repondrez jamais à ces queſtions. Vous voilà donc forcé de reconnoître que l'idée de Dieu n'eſt point une invention des hommes.

Qui ne ſait que ce qui vient d'eux n'eſt ni général, ni uniforme, ni perpétuel ? Il faudroit encore moins l'attendre d'une idée & d'une loi qui captiveroit l'eſprit, les ſens & les paſſions. Quelle aparence que le genre humain s'y fût ſoumis à jamais ſur la parole & l'imagination d'un particulier, ou d'une nation privée, à qui cette penſée auroit pu plaire ? Combien d'autres ne l'auroient pas rejettée comme le fléau de leurs penchans ? Elle regne néanmoins ſouverainement par toute la terre. De

qui vient-elle donc? ... Levez les yeux, & vous verrez la gloire de celui qui l'a imprimée dans votre ame.

Quoi ! le Créateur aura mis en nous l'amour du bien en général, le desir de notre propre conservation, un penchant naturel vers les moïens qui peuvent y contribuer, de l'horreur pour tout ce qui tendroit à notre destruction, le désir de l'estime & de la gloire ; & l'on ne veut pas qu'en nous formant à son image par le don de la Raison, il ait gravé dans notre ame la connoissance de son Etre ? Vous regardez l'amour du bien & de notre existence, comme né dans nous & avec nous, parce qu'il est naturel, favorable & commun à tous les hommes. Quelles raisons, quelle différence de caractère voïez-vous, pour nier que l'idée de Dieu nous ait été imprimée comme ces sentimens qui ne regardent que le bien-être de nos personnes ? Fut-il jamais une Nation, même entre les plus barbares ; en est-il encore aujourd'hui sous le ciel, qui ne reconnoisse plus ou moins distinctement une Sagesse souveraine, à qui seule il peut apartenir d'avoir fait & de gouverner l'Univers ? Si c'étoit une erreur enfan-

tée & nourrie par les préjugés de l'éducation, elle ne seroit ni générale ni perpétuelle : les erreurs ont leurs bornes pour les lieux & pour les tems. Il n'est donné qu'aux sentimens de la Nature & à la Vérité, de n'avoir ni exception ni terme.

Vous supposez avec Cicéron & d'autres, me dit ici mon Conducteur, que tous les hommes ont la connoissance de Dieu ; mais vous vous trompez. Les voïageurs nous parlent de plusieurs Sauvages, soit dans des terres, soit dans des Isles éloignées, qui ne rendent aucun culte à la Divinité, & nous prouvent par-là qu'ils n'en n'ont nulle connoissance.

Dites-moi, seriez-vous assez simple pour croire tout ce que nous content les voyageurs ? Ils ont été chercher au loin le privilége ou l'espérance d'en faire acroire ; mais ils n'en jouissent pas toujours auprès des gens sensés. Les uns, curieux de se voir au rang des Auteurs, ont composé des fables brillantes, qui perdent jusqu'à la vraisemblance dans l'éclat du merveilleux dont elles sont tissues. Les autres plus sinceres, ont rapporté de bonne-foi ce qu'ils avoient vu ; mais, ne sachant ni

le langage ni les Loix du pays qu'ils traverſoient rapidement, ils ont pris pour des Loix de la Nation, les abus qui ſe commettoient par des particuliers. Ils ne ſe ſont pas trouvés préſens aux jours marqués pour les exercices de la Religion; d'où ils ont inféré qu'il n'y en avoit aucune. Comptez & argumentez après cela ſur tout ce qu'ils vous diſent.

Mais quand il ſeroit vrai que certains Sauvages n'auroient aucun culte réglé, voudriez-vous en conclure bien affirmativement, qu'ils portent la ſtupidité juſqu'à ignorer & ne pas ſoupçonner même qu'il eſt un Etre ſupérieur, qui préſide au gouvernement du ciel & de la terre? J'aimerois autant vous entendre dire que ce grain de froment qui eſt deſtiné à la nourriture des hommes, n'a pas le germe & la vertu d'en produire d'autres; parce qu'il n'eſt pas jetté dans le champ, & cultivé par la main du Laboureur; ou qu'une femelle qui reſte ſeule, n'a pas le principe de la fécondité.

Je vous accorderai même, ſi vous le voulez, qu'il peut y avoir des Inſulaires aſſez ſauvages, pour n'avoir jamais penſé que la merveille

de l'Univers ne fauroit exiſter ni marcher ſans la main d'une Intelligence ſupérieure à celle de tous les mortels. Mais qu'en conclure, ſi ce n'eſt qu'il eſt des hommes agreſtes, en qui la Raiſon demeure toujours couverte des plus épaiſſes ténébres; & que, ne l'exerçant en aucune maniere, on doit les regarder comme n'en aïant point, ou comme des enfans au berceau, qui ne ſont capables que des fonctions animales?

Si c'eſt le raiſonnement, reprit mon Introducteur, qui nous fait connoître la Divinité, cette connoiſſance n'eſt donc plus un préſent de la nature.

La conſéquence que vous tirez ici, eſt ſi peu juſte, que je vous ſoupçonnerois volontiers de n'être pas de bonne foi. Si vous me diſiez que les pépins d'une orange ont beſoin des élémens & des ſoins du cultivateur, pour produire des plantes de leur eſpéce, des feuilles, des fleurs & des fruits, & que j'allaſſe en tirer cette conſéquence, donc le germe de ces productions n'eſt pas dans le pépin, vous me répondriez que je ſuis un fort mauvais Philoſophe, & vous auriez raiſon. Voilà au naturel le ſimbole de l'idée de Dieu, que ſon

doigt a gravée dans tous les hommes. Le germe en eſt réel ; mais il eſt enveloppé, ainſi que tous les germes de la Nature ; & il a beſoin d'être déploïé, étendu par le raiſonnement & les réflexions. Ce ſont là les élémens & les cultivateurs qui lui font porter des fleurs & des fruits. Tous les hommes ont naturellement le principe de l'amour paternel ; mais ce principe ne ſe manifeſte que lorſqu'ils ſont véritablement peres. Peut-être m'expliquerai-je encore plus clairement par une autre comparaiſon. Placez un homme dans un fauteuil après un bon repas ; que rien ne lui manque, & qu'il ne craigne rien ; à quoi connoîtrez-vous que cet heureux & tranquile mortel a dans ſon ame le ſentiment inné & inéfaçable de ſa propre conſervation ? Il ne vous en donne pas la plus petite marque. Mais mettez-le dans une ſituation violente avec la faim ou une maladie, ou la crainte d'un ennemi qui a juré ſa perte, vous verrez bientôt ſe développer ces ſentimens intimes, qui ne vous donnoient aucun ſigne de leur exiſtence, quand ils n'étoient point réveillés & animés par les beſoins & par les riſques ; & vous ferez aiſément l'aplication de ces deux états,

à ceux d'un homme qui réfléchit ou qui ne réfléchit pas ſur l'idée de Dieu, qu'il porte au fonds de ſon ame.

La choſe eſt ſenſible, dit mon ami, & je vous avoue ſincérement que vous m'avez fait plaiſir de m'éclaircir cette matiere que nos Meſſieurs avoient fort embrouillée dans mon eſprit. Je conçois parfaitement que nous avons l'idée innée d'un Etre ſuprême, auteur & conſervateur de la Nature. Prouvez-moi à préſent que nous avons auſſi l'idée innée de cette Loi éternelle, ſur laquelle vous prétendez que ſont établies la Vertu, la Juſtice & la Vérité, & qui condamne tout ce qui leur eſt contraire.

IDÉE INNÉE DE LA LOI NATURELLE.

Laiſſons à part les motifs ſecrets que peuvent avoir les Philoſophes de votre Parti, pour détruire cette perſuaſion intime de la Nature & de tous les ſiécles: que le Créateur grava dans nos ames le ſceau de ſa Majeſté par le ſentiment qu'il nous en donne, & par la connoiſſance des premiers principes de la Loi naturelle. Il ſeroit à ſouhaiter qu'en le niant, on ne montrât pas un projet formé de vouloir excuſer ceux qui prétendent ignorer juſqu'à l'exiſtence d'un

Etre ſuprême, & aux Loix ſacrées de la Nature. N'eſt-il pas viſible qu'on ouvre la porte à tous les crimes, en diſpenſant les hommes des régles & des obligations les plus eſſentielles, dès que l'on permet à chacun d'alléguer ſon ignorance & un prétendu droit primitif pour décliner tous ſes devoirs ?

Si l'on en excepte un Philoſophe païen, *Hobbes* eſt le premier que je ſache avoir ſyſtématiquement établi ces funeſtes principes. Ecoutez-le, & il vous dira ſans héſiter que, (a) » pour »bien connoître les droits & les devoirs »des hommes, il faut le placer dans ſon »premier état de nature, où il n'y avoit »encore aucune Loi écrite ; que les pri»viléges dont il jouiſſoit alors, ſubſiſtent »encore aujourd'hui fonciérement ; & »qu'il eſt permis d'en jouir, quand on le »peut ſans danger : voici ces priviléges. »Que tous les hommes, étant égaux par »nature, & portés à déſirer les mêmes »choſes, ils ont tous un même droit de »ſe les aproprier, ſi elles ſont à leur »bienſéance ; qu'ils aſpirent tous à exer»cer un pouvoir abſolu ſur les autres »hommes ; que ce déſir étant naturel,

(a) Ces Maximes ſont tirées de l'extrait qui en a été fait par M. Clarke, *Relig. nat. chap.* 4.

» ils peuvent justement mettre en œuvre
» tous les moiens possibles pour parvenir
» au despotisme ; s'emparer du bien d'au-
» trui par force, & ôter la vie sans scru-
» pule à quiconque s'y oppose, ou se
» trouve dans leur chemin, s'ils le pren-
» nent en haine ; qu'étant obligés à leur
» propre conservation, ils peuvent pré-
» venir ceux qu'ils soupçonnent d'être
» leurs ennemis ; qu'il est permis de les
» opprimer & de les détruire, soit par
» surprise, soit à force ouverte; que, dans
» la conscience, il est licite à chacun de
» faire ce qu'il lui plaît, parce que le bien
» & le mal, le juste & l'injuste, ne sont
» point fondés sur la nature des choses,
» mais uniquement sur des Loix positives,
» qui existent dans un siécle ou dans un
» Roïaume, & non dans un autre, &
» que ces Loix n'ont d'autre fondement
» que la volonté des hommes ; que le
» commandement d'honorer son pere &
» sa mere, la défense de se rendre homi-
» cide, voleur, adultere, n'obligent
» qu'en vertu de la Loi du Prince qui l'a
» statué ainsi ; & que par tout où le Lé-
» gislateur n'a rien prononcé expressé-
» ment, il est permis de faire tout ce que
» l'on voudra «. Aquelques-unes de ces
conséquences près, on les trouve toutes

dans deux de vos ouvrages ; mais les principes y ſont clairement établis. (*a*)

Ces maximes abominables ſont demeurées concentrées durant plus d'un ſiécle dans la ſeule Angleterre, où il eſt permis à toutes les erreurs de paroître & de dogmatiſer à viſage découvert. Ce n'eſt que depuis environ vingt ans, qu'elles ſe ſont malheureuſement introduites en France, & que nous commençons à être aſſaillis de livres qui les enſeignent. Entreprend-on de s'y oppoſer & de les refuter ? les Auteurs crient à la perſécution & au fanatiſme : ils veulent qu'on leur permette de tout enſeigner, peut-être même qu'on leur aplaudiſſe & qu'on les remercie. Mais j'interroge votre conſience, & je vous demande ſi vous n'avez ſenti aucun ſoulévement d'indignation au ſeul expoſé que je vous ai fait d'une telle Doctrine ?

Quelle honte pour des hommes qui vivent dans un ſiécle auſſi éclairé & auſſi policé que le nôtre, de s'entendre reprocher que les Païens ont mieux connu qu'eux la dignité, l'excellence, les principes & les vrais caractères de

(*a*) *L'Origine & les Fondemens de l'inégalité parmi les Hommes*, & le Livre *de l'Eſprit*.

la Loi naturelle ! Qu'il eſt humiliant de ſe voir refutés d'avance par les Philoſophes du plus haut rang, qui n'avoient encore de la Divinité & de ſes Atributs, que des idées très-imparfaites ! Tel eſt le ſort de Hobbes & de ſes Sectateurs. Ecoutez Cicéron, célébré dans tous les âges, comme un Maître conſommé dans les principes de la Morale. Il va leur aprendre à connoître la nature & l'étendue des devoirs atachés originairement à la Nature humaine. Il n'y a pas long-tems que j'ai fini le cours de mes études ; je ſuis encore tout rempli de ſes ſentimens & de ſes paroles.

» La Loi véritable, dit il, & fondamentale de toutes les autres, c'eſt la » droite raiſon, qui convient ſi parfaitement à notre nature, qui eſt inſpirée » à tous les hommes, dont on ne peut » aſſigner le commencement, qui ne ſe » démentit jamais, qui nous appelle à » nos devoirs en nous les commandant, » & qui nous éloigne de la fraude & de » l'injuſtice par la défenſe intérieure » qu'elle nous en fait. Rien n'eſt capable de l'affoiblir, ou d'y déroger » en tout ou en partie ; ni l'autorité » de ceux qui gouvernent les Empires, » ni les clameurs & les déréglemens

» du Peuple, ne peuvent nous en af-
» franchir ». (*a*)

» Quand il n'y auroit point eu de Loi
» écrite à Rome pour défendre l'adul-
» tère, Tarquin n'auroit pas moins pé-
» ché en transgressant la Loi éternelle,
» lorsqu'il viola Lucrèce. Il y avoit
» avant lui la Raison souveraine, éma-
» née de la Nature même qui nous in-
» vite à faire le bien, & nous détourne
» de ce qui est mal. Cette Loi ne date
» pas du jour auquel elle fut écrite dans
» vos Tables. Son origine précéde celle
» de l'Univers; elle est aussi ancienne
» que la Divinité ». (*b*)

» Il n'y a pas moins d'extravagance
» à soutenir que la Loi naturelle, le Juste
» & l'Injuste, le Vice & la Vertu dépen-

(*a*) *Est quidem vera Lex, recta ratio Naturæ totos gruens, diffusa in omnes, constans, sempiterna, quæ vocet ad officium jubendo, vetando à fraude deterreat.... Huic Legi nec abrogari fas est, neque derogari ex hac aliquid licet, neque totam abrogari potest. Nec vero aut per Senatum, aut per Populum solvi hac Lege possumus.* Cicero, de Legib. lib. 1. Fragm.

(*b*) *Nec si, regnante Tarquinio, nulla erat Romæ scripta Lex de stupris, idcircò nec tanta illam Legem sempiternam Sextus Tarquinius vim Lucretiæ attulit. Erat enim ratio profecta à rerum naturâ, & ad recte faciendum impellens, & à delicto avocans; quæ non tùm denique incipit Lex esse cùm scripta est, sed tùm cùm orta est. Orta autem simul est cum Mente divinâ.* Idem. Ibid. Libr. 2.

» dent

»dent de l'opinion des hommes, qu'il y »en auroit à dire que la fertilité d'un »arbre, ou la force d'un cheval, ne »sont pas des choses atachées à leur »nature, & qu'elles n'existent que dans »l'idée de ceux qui en jugent. « (a)

»C'est le comble de la folie de croire »qu'une chose est légitime parcequ'elle »auroit passé en coutume, ou même »en Loi parmi certains peuples. Si les »Tyrans d'Athènes eussent fait des Loix »en faveur de leur usurpation, & que »les Athéniens les eussent adoptées, »pouvez-vous croire que ces Loix au»roient été justes & obligatoires? .... »Vous ne pouvez admettre ce principe »qu'en reconnoissant aussi que ceux »qui gouvernent, ou même le peuple, »ont le pouvoir de porter des Loix qui »ordonnent, ou du moins qui permet»tent l'homicide, le vol, l'adultère, »les faux testamens. Dites-nous s'il est »une doctrine plus monstrueuse & plus »capable de bouleverser le genre hu»main? Si ces prétendus législateurs ont »le droit de renverser ainsi les impres»sions & les sentimens de la nature,

(a) *Hæc autem in opinione existimare, non in naturâ ponere, dementis est; nam nec arboris nec equi virtus in opinione sua est, sed in naturâ.* Idem, Ibid. l. 1.

»pourquoi ne font-ils pas auſſi des loix »qui ordonnent que ce qui eſt mauvais »& contraire à la ſanté, devienne à »l'avenir bon & ſalutaire ? Pourquoi »aïant le pouvoir de rendre juſte ce »qui étoit injuſte, n'ont-ils pas égale»ment celui de faire que ce qui étoit »mauvais devienne bon « ? (a)

Je vous avoue, dit mon Conducteur, qu'on ne peut rien de plus direct & de plus fort contre le ſentiment des Hobbiſtes. Comment des hommes à qui on ne peut refuſer beaucoup d'eſprit, ſe ſont-ils aveuglés juſqu'à ce point ; & comment peuvent-ils dire qu'ils ont avancé ces maximes avec confiance & ſimplicité ; qu'ils n'ont point prévu l'effet & les conſéquences efraïantes qui en réſultent ? je penſe qu'ils ſeroient bien fâchés qu'on les crût auſſi ſimples & auſſi peu clairvoïans. Mais continuez, ſi vous voulez bien ; vos réflexions me font plaiſir.

(a) *Jam verò ſtultiſſimum illud exiſtimare omnia juſta eſſe, quæ ſcita ſint in Populorum inſtitutis aut Legibus. Etiamne ſi quæ ſunt Tyrannorum Leges ; ſi Triginta illi Athenis Leges impoſuiſſe volniſſent, aut ſi omnes Athenienſes delectarentur tyrannicis Legibus, num idcirco hæ Leges juſtæ haberentur ? Quòd ſi Populorum juſſis, ſi Principum decretis, ſi ſententiis Judicum jura conſtituerentur, jus eſſet latrocinari, jus adulterare, jus teſtamenta ſupponere, &c.*

Qu'euſſent dit les Païens, s'ils avoient eu autant de lumières que nous ſur la Divinité ? Combien de raiſonnemens ſolides & de conſéquences euſſent-ils ajoutées, s'ils avoient mieux connu le principe dont la Loi naturelle émane ?

Meſſieurs les Hobbiſtes ne nieront pas qu'il y a dans la nature & dans les ſiences un grand nombre de verités ſi évidentes, qu'on ne peut refuſer de les admettre. Comment ne pas convenir que le tout eſt plus grand qu'une de ſes parties ; que deux corps d'inégale grandeur ne ſont pas commenſurables ; qu'un corps agit plus ou moins efficacement ſur l'autre en raiſon de ſon mouvement & de ſa ſolidité, mais non toujours en raiſon de ſa ſurface &c. D'où viennent ces régles & ces vérités, ſi ce n'eſt de la volonté immuable de Dieu, qui a établi cet ordre dan l'univers ?

Mais ſe ſeroit-il borné à diriger le cours des aſtres, & à fixer les régles du mouvement & de la géometrie ? Auroit-il regardé comme inutile de ſtatuer auſſi ſur les choſes qui conviendroient ou non à ſa Juſtice & à ſa Sageſſe ? Ces deux atributs ne ſeroient-ils en eux mêmes que deux êtres de raiſon, qui n'operent rien, & qui laiſſent par ra-

port à lui toutes choſes dans une parfaite égalité ? Lui ſeroit-il indifférent de voir, d'aimer, ou de faire telle action qui ſe préſentera ? Un Dieu à qui tout eſt égal pour lui-même, ſeroit une chimère plus grande que le Dieu d'Epicure. Celui-ci du moins étoit cenſé préférer le bien au mal, le bon ordre à la confuſion, les moïens juſtes à ceux qui n'auroient pas conduit aux fins qu'il ſe propoſoit. S'il laiſſoit impunies les mauvaiſes actions, du moins il ne les aprouvoit pas. Mais dans cette première hypothéſe des Hobbiſtes, on ne voit naître que des abſurdités & des blaſphêmes. Dieu indifférent à tout pourroit s'aimer ou ſe haïr, punir l'homme de bien comme le méchant, donner à celui-ci les récompenſes que l'autre mérite, aprouver les paſſions & le déſordre, faire lui-même le mal qu'il permettroit aux Créatures &c.

Si par horreur pour ces impiétés, on admet en lui l'amour du bien & la haine du mal, il faudra reconnoître qu'il aime l'un & qu'il hait l'autre par tout où ils ſe trouvent. Il y aura donc un raport eſſenciel entre nos actions & la manière dont il en juge ; & ſes jugemens ſeront la régle qui décidera ſi nos

œuvres ſont bonnes ou mauvaiſes. Il ſera déſormais impoſſible qu'en quelque tems que ce ſoit, il aprouve le mal, & qu'il improuve le bien. Celui-ci ſera conforme à la Loi immuable ſelon laquelle il ſe gouverne lui-même, & l'autre y ſera contraire.

Ces vérités clairement établies, on eſt forcé de convenir que Dieu aime donc l'ORDRE, & qu'il hait tout ce qui eſt capable de le troubler. Or le bon ordre demande que la créature reſpecte ſon Créateur; qu'elle étudie ſes ſentimens, ſes vues, ſes volontés, ſa conduite, & qu'elle s'y conforme. L'ordre veut qu'elle contribue, autant qu'il eſt en elle, au bien & à la conſervation de l'univers. Les êtres inanimés, toûjours ſous la main de leur Modérateur, nous en donnent l'exemple, chacuns dans leur état & leur deſtination. L'ordre veut que les inférieurs ſoient ſoumis à ceux qui leur ſont prépoſés légitimement, & qu'on leur obéiſſe en tout ce qui eſt raiſonnable, ſans quoi tout n'eſt plus que confuſion. Il nous impoſe d'être reconnoiſſans envers ceux de qui nous avons reçu des bienfaits; & ces bienfaits doivent régler l'étendue de notre gratitude. L'ordre & la nature nous di-

ſent d'être humains envers nos ſemblables ; de gagner leur bienveillance par nos bons offices ; de ne leur cauſer ni chagrins ni mécontentemens, en les ataquant dans leur perſonne ou dans ce qu'ils poſſédent, afin que la paix, le plus précieux de tous les biens, régne ſur la terre. D'une main l'Eternel tient ſans ceſſe devant nos yeux le tableau de ſes Loix & de nos devoirs ; de l'autre il nous ménace de ſes vengeances, ſi nous nous écartons de l'ordre qu'il nous a preſcrit, en ſe l'impoſant à lui-même. De-là ces fraïeurs de la conſcience, qui nous arrêtent à la vue du châtiment, & les réproches dont nous ſommes troublés après que nous l'avons encourru.

A des traits ſi biens caractériſés, qui pourroit méconnoître le bon Ordre, la Raiſon, la belle Nature & la Vertu ? Vainement en chercheriez-vous le principe, la ſolidité, l'uniformité dans la Légiſlation & les Conventions des hommes. Nul d'entr'eux, ni eux tous enſemble, n'eurent jamais aſſez de ſageſſe pour compoſer un ſi beau code, ni aſſez d'autorité pour le faire adopter par toute la terre. Auſſi n'aſſigna-t-on jamais la date de ſon origine. Vous n'en dé-

couvrirez la ſource que dans celui qui en a laiſſé découler quelques ruiſſeaux dans nos ames, en nous donnant la Raiſon, par laquelle il nous révéle l'ordre qu'il a établi dans les œuvres morales, comme dans les êtres naturels, dans les principes des ſiences, & dans les vérités générales. Lumière céleſte, qui nous aprend à diſtinguer le vrai du faux, le bien du mal, le juſte de l'injuſte, & le vice de la vertu.

Il eſt donc abſurde & inſenſé, *Dementis eſt, ſtultiſſimum eſt*, comme parle Ciceron, de ſupoſer qu'il y eut des ſiécles & des ſiécles ſoit diſant de nature, où les hommes, dans l'état de ſauvages ou autre pareil, ne connoiſſoient aucune Loi intérieure qui leur apprît à diſtinguer l'ordre & le déſordre, l'humanité & la férocité; où la figure ſeule les diſcernoit des bêtes féroces & carnacières.

Il eſt abſurde de dire que le droit de propriété eſt un titre d'injuſtice; que, dans la nature originelle & dans le vrai tous les biens ſont communs; qu'il eſt permis, ſans intéreſſer la conſience, de les ravir à celui qui les poſſéde; que la ſeule réflexion qu'il y ait à faire, eſt de pourvoir à ſon impunité par le ſécret ou par la force.

Il eſt abſurde & affreux de proſcrire ce principe ſi favorable au bien de l'humanité : *Fais à autrui comme tu veux que l'on te faſſe ;* & de vouloir lui ſubſtituer cette autre maxime : *Fais ton bien avec le moindre mal d'autrui qu'il eſt poſſible.* Chacun pourra donc voler ſon frere, & ſera le juge & le maître d'évaluer juſqu'à quel point il aura droit de lui faire tort. *La pitié* ſeule en réglera les bornes (*a*).

Il eſt abſurde & horrible d'enſeigner qu'un homme peut en égorger un autre, ſoit par haine, ſoit par crainte que celui-ci ne lui faſſe du mal.

Il eſt abſurde de ſoutenir que l'amour du deſpotiſme eſt naturel, & par conſéquent légitime ; que chaque particulier peut emploïer les moïens propres pour y parvenir & pour dominer ſur les autres.

Il eſt abſurde & ſéditieux de publier que le bien & le mal, le juſte & l'injuſte ne conſiſtent que dans notre façon de penſer ; qu'ainſi il eſt permis à chacun de faire ce qu'il lui plaît ; & que ce qu'on apelle injuſte aujourd'hui, ſera probablement juſte chez nos neveux.

Il eſt abſurde & contre le ſentiment

(*a*) Egalité des Conditions, *pag.* 75.

de la nature d'avancer que le reſpect & la reconnoiſſance des enfans envers pere & mere ne ſont que des obligations conventionnelles établies par les Loix.

Il eſt abſurde de dire que les Loix poſitives ſont les ſeuls fondemens des principes qui réglent la Morale. Si cela eſt, qu'on nous nomme les Légiſlateurs particuliers qui ont fait ces belles Ordonnances, reçues par toute la terre; qu'on nous cite ces aſſemblées de toutes les Nations, qui ſont convenues d'adopter les mêmes ſentimens, les mêmes façons de penſer, les mêmes maximes de gouvernement. Ne ſait-on pas au-contraire, que tout ce qui eſt Loi poſitive, dans le moral ou dans le civil, chez quelque nation que ce ſoit, a pour premier caractére celui de la variété? Mais les principes de la Loi naturelle ne différent nulle part dans les points eſſenciels. Il y a de la folie à nous objecter la ſtupidité & la barbarie de quelques Inſulaires, qui n'ont jamais fait aucun uſage de leur raiſon, & qui ſont la honte & le mépris du reſte de l'univers.

Je le penſe comme vous, répondit le Gentilhomme, & je conviens que nos Ecrivains Hobbiſtes, qui veulent

en tirer des conséquences contre l'inspiration générale de la Loi naturelle, raisonnent fort mal. M. de Voltaire n'est certainement pas de leur avis. Car on ne peut établir plus clairement qu'il l'a fait, l'impression de cette Loi dans l'ame de tous les hommes. Si vous en doutez, je vais vous en convaincre par ces beaux vers du poëme qu'il a composé sur ce sujet.

Non, le Dieu qui m'a fait, ne m'a point fait en vain.
Sur le front des Mortels il mit son Sceau divin.
Je ne puis ignorer ce qu'ordonna mon Maître,
Il me donna sa Loi, lorsqu'il me donna l'être.

. . . . . .

La Morale uniforme en tout tems, en tout lieu,
A des siécles sans fin, parle au nom de ce Dieu.

. . . . . .

Le bon sens la reçoit, & les remords vengeurs,
Nés de la conscience, en sont les défenseurs;
Leur redoutable voix par tout se fait entendre.

. . . . . .

D'un bout du monde à l'autre elle parle, elle crie:
Adore un Dieu, sois juste, & chéris ta Patrie.

. . . . . .

Est-ce nous qui créons ces profonds sentimens,
Avons-nous fait notre ame, avons-nous fait nos sens?

. . . . . .

Ainsi l'Etre éternel, qui nous daigne animer,
Jetta dans tous les cœurs une même semence.
Le Ciel fit la Vertu, l'Homme en fit l'aparence.

Il peut la revêtir d'impoſture & d'erreur ;
Il ne peut la changer ; ſon Juge eſt dans ſon cœur.

Etes-vous content d'une ſi vive ſortie ſur le parti des Hobbiſtes ? Voilà bien la preuve qu'en qualité d'hommes libres nous ſommes quelque fois en guerre les uns contre les autres.

On ne peut rien de plus admirable, répondis-je, ni pour la poëſie ni pour les ſentimens. Mais il me ſemble que M. de Voltaire, non content de déclarer ouvertement la guerre aux Hobbiſtes, ſe la fait encore à lui-même. Je n'entens pas comment, après une déclaration ſi autentique en faveur de la Loi naturelle gravée dans tous les cœurs, l'auteur, en d'autres endroits de ſes ouvrages (*a*), regarde les idées innées comme des erreurs monſtrueuſes. Peſez bien chacun de ces beaux vers que vous venez de me réciter, & vous verrez clairement qu'il n'y en a pas un qui n'établiſſe l'inſpiration innée de la Loi naturelle ; à moins qu'on ne la faſſe

(*a*) *Voyez* ſur-tout *tom. 9. chap. 6. & 7.*
Ou M. de Voltaire ignore l'état de la queſtion, ou il la diſſimule pour en impoſer par ce Sophiſme ironique : „ Je ne me ſens pas plus diſpoſé que M. „ Loke, à imaginer que, quelques ſemaines après ma „ conception, j'étois une fort ſavante ame, ſachant „ alors mille choſes que j'ai oubliées en naiſſant, &

venir & paroître à je ne sais quel âge; ce qui ne peut pas être chez les Barbares, qui la connoissent & à qui on ne l'aprend point. M. Loke, que M. de Voltaire loue extrêmement d'avoir si bien détruit les idées innées (du moins à ce qu'il croit) raisonnoit conséquemment. Dès qu'il ne reconnoissoit point de Loi naturelle gravée dans nos ames, il étoit en droit de rejetter les idées innées. Mais comment votre *Oracle* peut-il les nier, après avoir reconnu pour une vérité inconteſtable, que le Créateur nous a donné les principes de la Loi naturelle en nous donnant l'être; qu'il a gravé sur nos fronts son Sceau divin; qu'il a jetté dans nos cœurs les sentimens de la Vertu ? &c. Le voilà donc visiblement en contradiction avec lui-même, & en guerre avec M. Loke. Il faut de toute nécessité, ou qu'il reconnoisse des idées innées, ou qu'il nie

„ aïant fort inutilement possédé dans *l'Uterus* des con„ noissances qui m'ont échapé, dès que j'ai pû en avoir „ besoin, & que je n'ai jamais bien pû raprendre depuis „. Qui a jamais prétendu que nous possédons mille belles connoissances dans le sein de nos meres? Nous y en avons seulement le germe & le principe, qui se développent avec l'âge & par la réflexion. M. de Voltaire est forcé d'en convenir & de se renfermer dans ces bornes, dès qu'il admet l'inspiration de la Loi naturelle pour tous les hommes.

que la connoiſſance de la Loi naturelle nous ſoit infuſe : or ce dernier parti n'eſt pas ſoutenable, & il l'a détruit.

Vous me faites-là une obſervation, qui ne m'étoit jamais venue dans la penſée ; & franchement j'ignore ce qu'il y auroit à vous répondre. La première fois que nous verrons M. de Voltaire, il faudra lui propoſer votre difficulté, ſi l'occaſion s'en préſente. Pour moi, je ne doute nullement, qu'étant obligé de choiſir entre les deux ſentimens, il ne ſe détermine en faveur de la Loi naturelle ; car la prétention des Hobbiſtes eſt trop extravagante.

Je le préſume comme vous, lui dis-je, d'autant plus que ce premier parti eſt le fonds de ſon ſyſtème général.

Mais, reprit le Gentilhomme, votre obſervation jette un nouveau nuage dans mon eſprit. Je ne vois pas pourquoi M. de Voltaire & tous nos Meſſieurs d'après Hobbes & Loke, montrent tant d'oppoſition à reconnoître des idées innées. Cette queſtion me paroît purement ſcholaſtique, & de celles qu'on peut admettre ou rejetter ſans aucune conſéquence pour la Morale. Il faut cependant qu'ils aïent de grandes raiſons, puiſqu'ils ne veulent pas enten-

dre parler de ces idées gravées dans nos ames par l'Auteur de la Nature. Si vous savez ce mystère, vous me ferez plaisir de me le développer ; car je vous avoue que je ne le comprens point.

Vous pouvez ajouter, lui dis-je, que beaucoup d'autres ne le comprennent pas plus que vous. C'est le secret des *Nouveaux Philosophes*, qu'ils ont long-tems tenu caché ; mais enfin il est découvert, & le voici. On disoit autrefois fort innocemment dans l'Ecole d'Aristote, qu'il n'y a rien dans l'esprit qui n'y soit entré par les sens : *Nihil est in intellectu quod priùs non fuerit in sensu* ; d'où nos Péripatéticiens concluoient, sans y entendre malice, qu'il n'y a point d'idées innées. Vos Messieurs ont la vûe beaucoup plus perçante ; & ils savent faire bien un autre usage du principe. Eux qui rejettent avec raison l'antique Philosophie, la réclament en ce point, parce qu'il vient admirablement à l'apui de leur système. Mais pour y arriver, ils prennent un long circuit.

Déterminés à renverser toutes les notions naturelles du vice & de la vertu, du bien & du mal, du juste & de l'injuste, ils nous font une hypothése, qu'eux seuls étoient capables d'imaginer.

Et qu'ils ne nient pas ce projet formé, parce que nous les renvoirons à l'*Egalité des Conditions* de J. J. Rouſſeau, & au Livre de l'*Eſprit*, où ils le trouveront mis au plus grand jour : ainſi il n'eſt plus queſtion de conteſter le fait. Or, pour arriver à ce point, ils ſupoſent & vous diſent nettement que les hommes furent d'abord pendant des milliers d'années dans l'état des Bêtes & des Sauvages, les plus agreſtes que l'on puiſſe imaginer, ſans aucun uſage de la parole, des vêtemens & de la ſociété, ſans ſe connoître les uns les autres, ſans aucun ſigne pour exprimer leurs ſentimens & leurs penſées, que celui de la douleur & de la joie ; tel que nous le voïons, par exemple, dans un cheval qui ſouffre, ou bien qui ſent l'avoine ou une jument. Voilà nos peres dans leur premier état, tels qu'ils ſortirent des mains du Créateur, ou du ſein de la terre, comme les inſectes. Car ces Docteurs n'ont garde de nous dire ce qu'ils penſent & ce qu'il faut croire là-deſſus.

Quoi qu'il en ſoit, ſelon eux, voici comment ils continuent l'hypothéſe ou la fable. Inſenſiblement les hommes ſe formerent un langage ; ils commence-

rent à établir entr'eux une espèce de société & de commerce ; & ils convinrent pour le bien commun, de ce qu'ils apelleroient juste ou injuste, vice ou vertu.

Ces notions ne remontent donc pas jusqu'à l'origine de l'humanité. Elles n'ont été imaginées que des milliers d'années après le commencement de son existence ; on ne peut pas les regarder comme innées, & gravées par le Créateur dans nos ames, pour faire de nous des Images, qui auroient participé à sa Sagesse & à sa Justice. Ces idées du bien & du mal sont d'institution purement humaine, arbitraires, locales, bonnes pour un tems, préjudiciables dans un autre ; & nous n'en aurions aucune connoissance, pas même celle de l'Etre suprême, si l'on ne nous en rempliſſoit l'esprit dans notre premiere éducation.

De-là, mille conséquences admirables & très-avantageuses pour l'homme. On peut, toute sa vie, ignorer invinciblement, & sans être coupable, l'existence d'un Etre suprême ; se dispenser de lui rendre aucun hommage & aucun culte, même intérieur ; & passer de cette vie dans une immortalité bien-heureuse. On peut ignorer toute sa vie

vie ſi le vol, la perfidie, l'homicide ont quelque choſe de mauvais, & les commettre ſans être criminel. Telle action qui fut déclarée injuſte lors de la premiere légiſlation, peut devenir juſte dans un autre tems. Celle qui paſſe pour une vertu en France, peut être regardée comme vicieuſe & criminelle en Alemagne. Toutes ſont donc indifférentes en elles-mêmes. C'eſt au Prince à décider de leur ſort, ſuivant la nature, les circonſtances & le bien de l'Etat.

Eh bien, avois-je tort de vous dire que le grand projet de vos Meſſieurs eſt de renverſer toutes les notions naturelles du Vice & de la Vertu, du Juſte & de l'Injuſte ? Concevez-vous à préſent la raiſon pour laquelle ils ont déclaré une guerre implacable aux idées innées des principes généraux, concernant les Vérités de la Morale ? Il me paroît démontré qu'ils n'ont pas d'autre objet, que de renverſer l'ordre qui fait la beauté de l'Univers, en mettant tous les Vices à la place & ſur le trône de la Vertu. *Væ qui dicitis malum bonum, & bonum malum; ponentes tenebras lucem, & lucem tenebras.* (*a*)

(*a*) *Iſa.* 5. v. 20.

Je voudrois bien que M. Rouſſeau, qui a pris tant de peine à établir & à développer ce beau ſyſtême, eût la bonté de me répondre nettement à ces deux queſtions : 1°. Où avez-vous pris qu'originairement les hommes ont été des tems infinis dans l'état des Bêtes & des Sauvages, ſans aucun uſage de la parole & des vêtemens ? Car enfin, un fait auſſi ſingulier & auſſi important, mérite bien qu'on en donne quelques preuves, puiſqu'on en tire de ſi grandes conſéquences. Si vous ne le faites pas, vous voilà convaincu de nous conter des fables, qui n'ont ni fondement ni ſens commun, & qui ſont indignes d'un génie tel que le vôtre. 2°. Vous vous intitulez *Citoïen de Genève*, & dès-lors vous vous faites gloire d'être bon Proteſtant. Soit. A ce titre, vous admettez donc l'autenticité des Ecritures, comme vous ſemblez en convenir dans votre réponſe à M. d'Alembert. Si cela eſt, vous devez voir tomber toutes vos idées, confondues par l'autorité de Moyſe. Si vous ne reconnoiſſez pas l'Inſpiration des Livres ſaints, vous enlevez la Pierre angulaire du Proteſtantiſme, vous êtes Socinien, & qui plus eſt, Rêveur ; vous autoriſez le reproche fait à vos conci-

toïens par M. d'Alembert ; & vous démentez les plaintes qu'ils en ont portées à toute l'Europe. Il me ſemble que ces queſtions perſonnelles demanderoient bien autant une réponſe en forme, que l'article de l'*Encyclopedie* ſur la Police & les Spectacles de votre République. Je l'attens avec d'autant plus d'impatience, que je ſuis toûjours charmé, quand je vois quelque nouvelle production de *la plus belle plume des Nouveaux Philoſophes*. Sans doute que Meſſieurs les Volteriſtes vont crier *Haro ;* mais je les laiſſerai dire, & je ſuis bien certain d'avoir plus d'un bon Connoiſſeur de mon côté. Ce compliment doit piquer d'honneur M. Rouſſeau, & l'engager à réſoudre mes deux Problèmes.

Revenons au ſujet dont vous m'aviez écarté par votre queſtion. On voit dans le Poëme de M. de Voltaire, d'où vous m'avez cité pluſieurs vers, qu'il ne reconnoit que la Loi naturelle, & qu'il la croit ſuffiſante. C'eſt auſſi le ſentiment de tous vos Meſſieurs qui ont arboré le Déiſme. Mais excuſez-nous, ſi nous ne ſommes pas de votre avis ; trop de raiſons nous en empêchent.

Il eſt vrai, dit mon Introducteur, que nous le penſons tous, & difficile-

ment pourriez vous nous tirer de-là. Néanmoins je ſuis prêt à entendre ce que vous avez à opoſer pour nous prouver l'inſuffiſance de la Loi naturelle.

Très volontiers, lui dis-je, & je ſuis bien trompé ſi vous pouvez répondre à mes raiſons. Je ne ferai que vous les indiquer ſommairement; car il faudroit des volumes pour vous les développer comme elles démanderoient de l'être.

INSUFFISANCE DE LA LOI naturelle : néceſſité d'une Révélation.

Je ne crois pas que vos Meſſieurs me nient l'état affreux de ſuperſtitions & d'impiété dans le culte, d'ignorance & de corruption dans les mœurs, où le genre humain étoit enſeveli ſous le régne de l'idolatrie. Je vous prie de ne point perdre de vue cette vérité que perſonne ne conteſtera jamais.

Les Païens eux-mêmes, qui réfléchiſſoient ſur ces ténébres, ſentoient que les hommes ne pouvoient en ſortir, ſi un Etre bien-faiſant ne deſcendoit du ciel, & ne venoit faire luire ſur eux un flambeau divin, ſeul capable de les éclairer. Je me rapelle un bel endroit de Platon (*a*) qui fait parler ainſi

(*a*) *Plato in Alcib.* 11.

Socrate à ſon diſciple : » Au milieu de »nos incertitudes, dit ce Philoſophe, »le parti que nous avons à prendre, eſt »d'atendre patiemment que quelqu'un »vienne nous inſtruire de la maniere »dont nous devons nous comporter »envers les dieux & les hommes. Celui »qui nous aprendra ces choſes, s'inté»reſſe véritablement à ce qui nous re»garde. Il procédera, à mon avis, de la »même maniere dont Homére raconte »que Minerve en agit à l'égard de Dio»méde. La Déeſſe commença par diſſi»per le brouillard qu'il avoit devant les »yeux, afin qu'il pût diſtinguer les ob»jets qu'il ne voïoit que confuſément. »Il n'eſt pas moins néceſſaire que le »nuage qui vous offuſque l'eſprit, ſoit »écarté, pour que vous puiſſiez diſcer»ner ce qui eſt bien de ce qui eſt mal; »diſcernement que vous n'êtes pas au»jourd'hui en état de faire. Qu'il vienne »donc inceſſamment, répond Alcibiade. »Je ſuis tout diſpoſé à faire ce qu'il me »preſcrira; & j'eſpere qu'il me rendra »meilleur «.

Les plaintes que Platon fait ici ſous le nom de *Socrate*, regardent principalement le culte régnant, dont il ſentoit bien l'abſurdité. Mais à qui falloit-il s'en

prendre, si ce n'est aux anciens Philosophes, qui avoient corompu la pureté de la Religion primitive ? Ils s'imaginerent dans leurs écarts, suivre les traces de la Raison naturelle, dont le flambeau ne les éclairoit plus que foiblement. Remontons à l'origine.

Le spectacle de l'Univers offre à la vue des hommes tant de merveilles, que pour peu qu'ils y réfléchissent, ils ne peuvent en atribuer la formation, la régularité, & les révolutions annuelles à une autre cause que la Divinité. Mais l'idée qui nous la représente se rétrécit en proportion de notre esprit où elle réside. Dieu, dirent les anciens Philosophes Chaldéens, premiers auteurs du système & des égaremens de l'Idolatrie, Dieu est certainement le principe & le moderateur de tout ce que nous admirons dans le ciel & sur la terre ; la raison ne permet pas d'en douter. Mais conduit-il toutes choses par lui-même ? Nos lumières naturelles & notre imagination ne peuvent le concevoir. Elles ne comprendront jamais qu'une Intelligence seule puisse diriger immédiatement & par son opération propre, le cours de chaque astre en particulier, la formation de tous les ani-

maux, la production & le renouvellement de toutes les plantes. Et quand elle le pourroit, convient-il à un Monarque auſſi puiſſant, auſſi majeſtueux d'entrer dans ces menus détails qui vont à l'infini? Ainſi raiſonnoient les imbeciles & aveugles mortels, Ariſtote plus particulierement encore que les autres. Ils jugeoient de Dieu par eux-mêmes, en croïant tenir le langage de la pure raiſon.

Tel donc, continuoient-ils, qu'un Souverain de la terre a des principaux miniſtres & des officiers ſubalternes, qui régiſſent toutes choſes en ſon nom & conformément à ſes volontés, tel l'Etre ſuprême a des Intelligences ſans nombre, auxquelles il a diſtribué les différens départemens de l'Univers, après les avoir bien inſtruites de ſes intentions. C'eſt donc une Intelligence particuliere, qui anime & conduit le Soleil dans ſon cours périodique, comme on parloit alors. Ce ſont d'autres Intelligences qui animent & qui dirigent les aſtres fixes ou errans. D'autres, habitant la terre, préſident à tout ce qui s'y paſſe. Celles-ci arrangent la matiere pour la formation, la conſervation & le caractère des animaux; celles-là fé-

condent la terre ; quelques-unes font agir les élémens. Il n'eſt point de plante qui n'ait ſon Intelligence directrice, pour la renouveller chaque année. Voilà comment les choſes roulent avec une juſteſſe & une uniformité admirable dans le ciel & ſur la terre, tandis que l'Eternel, débaraſſé de mille ſoins, demeure tranquille ſur ſon Trône. Comment la raiſon humaine ne s'applaudiroit-elle pas d'avoir conçu un ſyſtème ſi conforme à ſes prétendues lumieres ? Comment croiroit-elle déſormais avoir beſoin d'une révélation céleſte pour régler ſon culte ? Comment le Peuple craindroit-il de s'égarer, en ſuivant ſes Philoſophes & ſes Prêtres ?

Ne vous étonnez donc plus de voir naître & régner l'Aſtrologie judiciaire parmi les Chaldéens ; l'Egypte adopter tout le ſyſtème de leur Religion, adorer non le crocodile, l'ibis, l'eſcarbot, le veau, le poireau & l'oignon pour eux-mêmes, mais pour les Génies dont on les croïoit animés ; la Grèce ſe former des Divinités qui préſident aux élémens, aux montagnes, aux ſources, aux rivieres, aux forêts ; & Rome en créer de toutes les eſpéces, pluſieurs même pour une porte, ou pour une ſeule tige de fro-

ment. Le Créateur fut oublié ; & l'on n'invoqua plus que les Dieux ou les Déeſſes imaginaires, que l'on croïoit préſider à toutes les parties de l'Univers, pour implorer leur bienfaiſance. Là aboutirent enfin les lumieres de la prétendue Raiſon. Confiez aux hommes après cela, le ſoin de compoſer leur culte. Abandonnez-les à la Religion Naturelle, & dites que la Révélation leur eſt inutile.

J'avoue, me dit le Gentilhomme, que les Païens ſont tombés dans des égaremens pitoïables. Mais c'étoit plûtôt ici la ſuperſtition du Peuple qui adopte tout, que le ſentiment des Philoſophes, qui n'en croïoient rien, & qui s'en tenoient à la Religion Naturelle.

Vous vous trompez. Les Philoſophes étoient peuple en ce point. C'eſt d'eux, & non du Peuple, que venoient les différens ſyſtèmes qui régnérent dans toutes les parties du monde. Pythagore, Platon, Ariſtote, Zénon, Démocrite, Epicure croïoient aux Dieux, & leur offroient des ſacrifices comme le vulgaire, quoique chacun d'eux s'en fit une idée différente ; nouvelle preuve des aberrations de la Philoſophie même. Cicéron, qui connoiſſoit ſi bien la Loi

naturelle, montoit au Capitole, pour y offrir ſon encens à Jupiter; & il ſe trouvoit aux tables communes avec le Peuple, où il célébroit les Fêtes publiques. Ce ſavant Orateur étoit peut-être le plus indécis des Philoſophes ſur la nature de la Divinité même, ſur la Vertu, & ſur l'objet qui doit faire le vrai bonheur des hommes.

J'en conviens, dit mon ami. C'eſt qu'il n'y avoit rien de fixe ſur tous ces points dans les écoles païennes.

Eh, voilà juſtement, repris-je, ce qui ſe voit aujourd'hui dans les vôtres. Déterminés à rejetter la Révélation, ſeule capable de nous éclairer & de nous fixer, vous ne voulez que la Religion naturelle qui ne décide rien, & qui vous permet de choiſir ou de compoſer tel culte qu'il vous plaît. Qui a lu vos Ecrivains, ne ſait plus celui qu'il doit croire. C'eſt une mêlée d'ennemis, qui font jouer toutes leurs batteries l'un ſur l'autre, & qui s'égorgent mutuellement. Les uns combattent pour le Matérialiſme pur, ſous les enſeignes de Démocrite, d'Epicure & de Lucréce. Les autres admettent une Intelligence ſuprême Créatrice, mais qui ne s'embaraſſe pas des mortels. Quelques-uns reconnoiſ-

ſent une main de Dieu qui gouverne l'Univers ; mais déterminée à ce qu'elle doit faire, ils ne voient dans elle & dans les hommes aucune liberté ; & votre Oracle prouve à un grand Prince, qu'il faut avoir perdu le ſens pour nier que l'homme ſoit libre. Lui même prétend ailleurs qu'il y a de très-fortes raiſons pour ſoutenir que nous ne ſommes pas plus libres que tous les Etres inanimés, & il entreprend de les faire valoir. Ceux-ci ne conçoivent point d'autre ame en nous que la ſenſibilité des organes. Ceux-là regardent ce ſentiment comme une extravagance & une impiété. Quelques-uns prétendent que les bêtes, aïant les mêmes organes, la même ſenſibilité, les mêmes idées & les mêmes opérations que l'homme, il n'y a entr'elles & lui d'autre différence que la figure, & une Intelligence plus ou moins grande ; & votre Oracle l'a avancé. D'autres de vos Ecrivains répondent qu'il faut être de la claſſe des Bêtes pour ſoutenir une pareille abſurdité. Quelques-uns veulent qu'on raméne les principes de l'ancienne Philoſophie, parcequ'ils eſpérent y trouver le Matérialiſme qu'ils cherchent. Les autres ſoutiennent que c'eſt un labyrinte d'erreurs. Ceux-ci ne

voïent d'autre moïen pour découvrir la Vérité que le raiſonnement. Ceux-là évoquent tout au tribunal des ſens, de l'expérience & de l'analyſe &c. Quelle effroyable confuſion régne donc parmi vous! Les écoles payennes ne varioient & ne ſe contrediſoient pas plus ouvertement. Faut-il chercher long-temps pour en découvrir le principe? Non. C'eſt le fruit de votre ſyſtème ſur la ſuffiſance de la Religion naturelle. Parmi cent autres preuves que je pourrois vous en donner, je m'arrête à celle-là qui vous regarde directement.

C'en eſt aſſez, dit mon Gentilhomme, je conçois que la Loi naturelle ſeule laiſſe l'homme dans un prodigieux aveuglement; parcequ'il ne peut ou ne veut pas en méditer les principes. Mais il reſte à ſavoir 1°. ſi votre Révélation remédie à ces inconvéniens. 2°. Si elle eſt auſſi certainement divine que vous le prétendez; enſorte qu'on ne puiſſe refuſer d'en croire les dogmes & d'en pratiquer la morale. Voilà ce que nos Meſſieurs vous conteſtent.

EFFETS DE LA RÉVÉLATION.

Je m'étonne, lui répondis-je, qu'ils révoquent en doute les effets divins que

la Révélation a produits dans l'Univers. Leur langage eſt-il bien celui de la ſincérité ? Remontez à ſon origine, & dès-lors vous en verrez les fruits. Dieu ſe manifeſte à Abraham, & auſſitôt Abraham abjure le culte des Idoles, qui régnoit dans ſa famille ; il donne les plus grandes preuves de ſa foi & de ſon obéiſſance ; & ſa Religion devient l'héritage de ſes deſcendans. La gloire du Seigneur éclate ſur le mont Sinaï. Ils lui jurent une fidélité inviolable ; & ſi l'on en excepte quelques prévarications perſonnelles & paſſageres, le peuple Juif regarda toujours avec horreur les impiétés du paganiſme, qui compoſoient la Religion du reſte des hommes. Que de choſes aurois-je à vous dire ſur les lumieres & la ſainteté ſublimes des Prophétes, fruits des Révélations particulieres dont ils furent favoriſés !

Les jours de la grande manifeſtation ſont accomplis. Un nouveau Légiſlateur paroît ſur la terre, & le bras du Tout-puiſſant s'épuiſe en prodiges pour confirmer ſa miſſion. Il annonce aux hommes qu'un ſeul Dieu régne ſur eux ; il leur apprend comment on doit l'honorer ; il prouve par des miracles ſans nombre qu'il eſt lui-même Fils de ce Dieu,

Créateur & Arbitre souverain de toute la Nature ; il envoye douze Disciples le prêcher par tout l'Univers ; il leur communique sa puissance, & tout l'Univers change de face. Les Dieux, leurs Temples, leurs Autels sont pour jamais renversés ; on rougit de l'aveuglement où l'on étoit ; la lumiere, les vertus les plus pures succédent aux ténébres & à la corruption. Le Prêtre intéressé à la cause de ses Idoles en avoue la folie. Le Philosophe reconnoît la chimère de sa prétendue sagesse ; il voit la solidité de celle de l'Evangile ; il en embrasse la Doctrine, qui dans sa simplicité lui découvre mille erreurs ; & lui apprend mille vérités, que toutes les écoles de la Chaldée, de l'Egypte, de la Gréce & de Rome n'auroient jamais soupçonnées.

Nouvelle merveille, non moins admirable que la premiere, & que l'on tenteroit envain dans toute autre fience que celle de l'Evangile. En un instant le peuple se voit aussi éclairé que le Philosophe, qui jusques-là l'avoit régardé d'un œil contempteur. L'homme vulgaire comprend désormais comme lui que l'encens des mortels n'appartient qu'à une seule Divinité, que de ses mains sont sorties toutes les beautés qui

éclatent dans le ciel & sur la terre. Il fait que la matiere n'est pas éternelle, & il seroit en état d'assigner l'époque de son éxistence & la naissance de toutes ses formes. Il ne se demande plus si son ame est une autre substance que son corps, si elle doit finir avec lui, si elle est différente de celle des Bêtes, si après la mort elle passera dans quelqu'une de celles-ci. La Métempsycose & les Champs Elysiens ne sont plus que des chimères, il connoit sa destinée. La prospérité ou les malheurs qui lui arrivent dans cette vie ne l'affectent que fort peu; il en attend une autre, où ses œuvres décideront de son sort immuable; & pour le rendre heureux, il ne s'attache qu'à la vertu.

Partisans aveugles & intéressés de la Loi naturelle, niez après cela que la Révélation ait causé des changemens avantageux dans le monde. Demandez encore si elle a remédié aux ténébres & à la corruption qui y régnoient, & quels sont les biens qu'elle a procurés. Philosophes ingrats, vous mépriſez & vous rejettez la lumiere qui vous éclaire; vous battez votre nourice, pour me servir des termes de votre Oracle, qui la bat lui même. Si vous parlez de Dieu

& de ſes Attributs dans des termes majeſtueux, ſi vous êtes convaincus de ſon Unité, ſi quelque fois vous donnez de ſages régles ſur les mœurs, ſi vous riez de l'éternité du monde & de la métampſycoſe, ſi vous croïez la ſpiritualité & l'immortalité de l'ame; rendez-en graces à la Révélation. C'eſt elle qui vous a inſtruits ſur tous ces points.

Cela pourroit fort bien être, dit le Gentilhomme. Mais le tems nous preſſe, parceque nous voila bientôt arrivés; & vous avez encore à me faire voir que cette Révélation eſt divine, & qu'on ne peut refuſer de ſe ſoumettre à ſes dogmes & à ſa morale: Voulez-vous bien paſſer à ce dernier chef, qui eſt le nœud principal de la difficulté.

Je le ſens bien que le tems me preſſe; & c'eſt la raiſon pour laquelle je ne fais qu'effleurer ces matieres. Ici, je me renfermerai encore dans quelques réfléxions courtes, mais dévelopées par nos Apologiſtes, & auxquelles vos Ecrivains n'ont jamais répondu que par des railleries ou de prétendus bons mots. C'eſt par ces faux-fuïans qu'ils penſent ſe mettre au large.

Nul d'entr'eux n'a oſé dire que l'Evangile

vangile fût contraire à la Loi naturelle. L'abſurdité ſeroit trop évidente ; puiſqu'au contraire les préceptes évangeliques ne ſont que le dévelopement & la perfection de la morale naturelle. Remarquez bien, je vous prie, qu'on eſt obligé de ſuivre celle-ci parcequ'elle vient de Dieu, & qu'elle eſt conforme à ſes Attributs de Sageſſe, de Verité, de Bonté & de Juſtice. Or ſi nous vous prouvons que l'Evangile émane de la même ſource, & qu'il a les mêmes caractéres de conformité, il s'enſuivra par la même raiſon que l'on doit également s'y ſoumettre. La conſéquence eſt néceſſaire, & les preuves ſe préſentent ſans nombre en faveur du principe.

I. Les livres de l'Ancien Teſtament ſont la première baſe ſur laquelle porte l'édifice de la Religion Chrétienne. Or l'autenticité de ces livres eſt inconteſtable. 1°. Quand on les compare avec les Hiſtoires étrangeres, on voit qu'ils ont tous l'ancienneté atteſtée par leurs dattes. 2°. Ils ſont liés ſucceſſivement les uns aux autres par la ſuite des faits. 3°. Ceux qui ſont poſtérieurs parlent de ceux qui les ont précédés. 4°. Ils contiennent l'hiſtoire ſuivie de tout un Peuple écrite par des Auteurs contemporains.

5°. Ce Peuple dans tous les siécles les a révérés comme la trace de ses Annales. 6°. Ils ont été connus & cités par les Ecrivains mêmes du Paganisme, long-tems avant la venue de Jesus-Christ. 7°. Un des plus illustres successeurs d'Alexandre voulut, par estime, en avoir une Traduction grecque. 8°. Du tems de Jesus-Christ, les Juifs en faisoient leur unique étude, & les regardoient comme les Archives où étoient déposées leur histoire, leur foi, leurs espérances. 9°. De générations en générations ils se les sont transmis, & les conservent encore avec un respect sans égal. 10°. Enfin ces livres sont parvenus jusqu'à nous sans la moindre altération essencielle. Donc ils sont certains & autentiques; & jamais livre n'en eut tant de preuves.

II. Ils sont inspirés. Pourquoi le tems ne me permet-il pas d'exposer à vos yeux la sublimité du fonds, des pensées, des images & du stile que les plus habiles connoisseurs en ce genre admirerent toûjours? Le langage des hommes n'atteignit jamais à ce caractère de majesté; il falloit encore moins l'attendre d'une suite d'Ecrivains, tous originaires d'une nation grossiere, où les Lettres ne furent jamais cultivées. Mais

les Prophéties semées à chaque page de ces livres en portent l'inspiration divine au plus haut dégré d'évidence. Leurs Auteurs ont annoncé un Messie qui viendroit du ciel ; & cela plusieurs siécles avant qu'il dût descendre sur la terre pour y opérer le salut des hommes. Si cette multitude infinie de traits divins, par lesquels ils l'ont désigné, convient & se raporte à Jesus-Christ, il s'ensuit évidemment que ces Livres sont inspirés, & que Jesus-Christ est Dieu. Il ne s'agit plus que d'en faire un parallele dont tout homme est capable, en comparant les Prophéties avec la vie de Jesus-Christ.

III. Or ce parallele a été mis cent fois dans le plus grand jour. On a fait voir clairement que Jesus-Christ étoit venu au monde dans le tems même que les Prophéties avoient fixé ; Qu'il étoit né dans la petite ville de Bethléem, comme un Prophéte l'avoit prédit ; Que l'or & l'encens de l'Arabie lui avoient été offerts dès son enfance selon la parole de David ; Qu'un saint Précurseur étoit venu avertir les hommes de se préparer à le recevoir, lorsqu'il étoit sur le point d'annoncer lui-même son Evangile, comme Isaie l'avoit marqué ;

Qu'il a enſeigné préciſément la même doctrine pour laquelle il étoit écrit qu'il deſcendroit ſur la terre; Qu'il y a fait exactement les mêmes miracles que les Prophétes avoient prédits; Que toutes les circonſtances de ſa Paſſion & de ſa Mort ſe liſoient dans les Livres prophétiques; Que ſa Réſurrection y étoit contenue en termes exprès & en figures; enfin que ſon retour triomphant dans le ciel avoit été peint par David avec des emblêmes & des couleurs admirables. Que vos Ecrivains nous diſent ce qu'ils demandent de plus pour croire que les Livres de l'Ancien Teſtament étoient inſpirés, & que Jeſus-Chriſt eſt Dieu.

IV. Sa Divinité eſt confirmée par un titre que les Ecritures avoient annoncé, & ce titre eſt celui de PROPHETE. S'il ayoit ſeulement prédit ce qu'il devoit ſouffrir de la part des Juifs, leur réprobation dans la parabole des Vignerons ingrats & meurtriers, la deſtruction de Jeruſalem, & la publication dans tout l'univers d'un événement auſſi ſimple que celui par lequel la Madeleine répandit un vaſe de parfum ſur ſes piés; peut-être n'y auroit-il rien en cela qui le mît au-deſſus des autres Prophêtes. Mais je le vois d'un ordre infiniment

supérieur à eux, quand je considere que non-seulement il prédit l'avenir; mais qu'il promet encore d'acomplir par lui-même ses prédictions, ce qu'aucun des Prophêtes n'a jamais fait. Lorsqu'il envoie ses Apôtres prêcher l'Evangile, il les prévient sur les persécutions qu'ils auront à souffrir pour la deffense de son nom; & il les avertit en même tems de ne point craindre; parcequ'il sera avec eux, & que son Esprit parlera en eux. *Gravez* (a) *bien, leur dit-il, cette pensée dans vos cœurs, de ne point préméditer ce que vous aurez à répondre. Car je vous donnerai moi-même une bouche & une sagesse, à laquelle tous vos ennemis ne pourront résister, & qu'ils ne pourront contredire.* Toute l'histoire des persécutions prouve l'acomplissement de cette prophétie; & cette prophétie démontre la Divinité de Jesus-Christ qui opere dans les esprits & sur la terre, lors même qu'il n'y est plus..

V. Je ne vois à vos Ecrivains Déistes qu'un seul moïen d'écarter le coup décisivement meurtrier que ces raisonnemens leur portent. C'est de nier la verité des faits raportés par les Evangelistes. Ils diront peut-être que les Disci-

(a) *Luc* 21, 14 & 15.

ples ſont pour le moins ſuſpects dans le merveilleux & dans les grandes louanges qu'ils donnent à leur Maître. Mais qu'il eſt foible ce retranchement, derriere lequel vos Meſſieurs ſe réfugient pour ſe deffendre!

Si les Apôtres avoient été des hommes façonnés dans l'art de compoſer des Romans & d'en impoſer au public par leur ſtile ſéducteur; s'ils avoient écrit dans un païs fort éloigné du théatre où les événemens qu'ils racontoient s'étoient paſſés; ſi après avoir compoſé leurs ouvrages, ils avoient recommandé qu'on ne les publiât qu'un ou deux ſiécles après; s'ils n'avoient parlé que de ces choſes indifferentes, qui n'influent en rien ſur la Religion, les mœurs & la conduite des hommes, on pourroit croire qu'ils ont conté de belles fables, & que le genre humain les a témérairement adoptées, comme il en a reçu tant d'autres. Mais tout détruit ces ſuppoſitions.

Soupçonna-t-on jamais les Apôtres d'avoir eu le funeſte talent de cette éloquence inſidieuſe, qui ſait jetter des charmes enchanteurs dans les eſprits & leur faire prendre le vrai pour le faux? Votre Oracle eſt bien éloigné de le croi-

re, lui qui dit que les Apôtres ne savoient ni lire ni écrire. Un autre de vos Ecrivains (a) traite avec un souverain mépris tout le corps de nos Lettres sacrées quant au stile & quant au fonds. Ce n'est pas là croire les Apôtres capables de bâtir un système de Religion sur des fables attribuées à Jesus-Christ.

Que d'autres, s'ils le veulent, en fassent des Rhéteurs habiles. Comment nous persuadera-t-on que prêchant au milieu de Jerusalem les miracles, la mort, & la résurrection de Jesus-Christ cinquante jours après que les choses s'y étoient passées, ils n'ont avancé que des fictions, qui néanmoins ont séduit des milliers de personnes ? Les Livres évangéliques sont conformes à la prédication qui eut de si prodigieux succès. Loin de n'avoir paru que des siécles après l'événement, ils furent publics & cités par les Ecrivains disciples des Apôtres. Jamais les Juifs, ni les autres ennemis de la Religion n'ont attaqué la vérité des faits. Cependant leur importance meritoit bien qu'on s'élevât contre l'imposture, si elle eût été réelle. Mais les preuves de fait étoient si certaines, que les Chrétiens n'hésitoient pas de

(a) *Pensées Philosophiques.*

donner leur ſang pour les atteſter. Enfin les Livres Evangeliques ſont tels aujourd'hui qu'ils étoient dans leur origine, malgré la fraude des Hérétiques, qui auroient voulu les alterer pour les aſſortir à leurs erreurs. Les termes dans leſquels ils étoient cités au premier, au ſecond & au troiſiéme ſiécle ſont les mêmes que nous liſons dans nos exemplaires. Les Chrétiens n'eurent rien tant à cœur que de conſerver dans toute leur pureté ces monumens de leur foi & de leurs eſpérances. Depuis que ces Livres exiſtent, il n'y a jamais eu que l'Ecrivain hardi dont je viens de vous parler qui ait eu l'impudence d'avancer, que nous ſommes forcés de convenir qu'ils ont été corrompus.

Reprenons en deux mots ce que je vous ai dit ſur la certitude & la Divinité de la Religion Chrétienne.

Les Livres de l'Ancien Teſtament qui en forment la baſe ſont autentiques. Ils contiennent des Prophéties qui ont eu leur acompliſſement; ceux qui les ont écrits étoient donc inſpirés. Ces Oracles annonçoient un Meſſie, à qui ils donnoient les caractères de la Divinité, & tous ces caractères ſe trouvent en Jeſus-Chriſt; Jeſus-Chriſt eſt donc Dieu.

S'il eſt Dieu, donc la Religion qu'il a établie eſt divine; donc elle eſt pour nous d'une même obligation que la Loi naturelle; donc celle-ci ne ſuffit pas. Dites moi quels paralogiſmes il y a dans ces conſéquences.

Il peut n'y en avoir aucun, me répondit mon Ami. Mais vous ne nous perſuaderez pas qu'il n'y ait de bonheur dans l'autre vie que pour les Chrétiens, & que quiconque aura vêcu en honnête homme, Chrétien ou non, en ſoit exclu. Parmi nous, on ne gêne perſonne, on laiſſe chacun croire & vivre à ſa mode, on tolere toutes les Religions.

Tant pis, lui dis-je. S'il en eſt une prouvée clairement vraie & divine, on eſt certainement obligé de la ſuivre, dès qu'on admet qu'il en faut une. Ainſi finit notre Entretien en revenant de chez l'Oracle.

TAYLOR INST. OXFORD

III CONVERSATION.

J'ALLAI le lendemain matin dans l'appartement de mon aimable hôte, pour lui faire une visite de politesse. Après quelques propos indifférens, il fit tomber la conversation sur la diversité des Religions, à laquelle il m'avoit vû très-opposé, & sur la liberté qu'on devoit leur accorder dans toutes sortes d'Etats. Notre Oracle, me dit-il, est très-décidé sur ce point; & il vous a dit nettement que si nous avions un peu plus de *Charité*, nous souffririons parmi nous l'exercice de la Religion des Chinois, & nous excuserions le culte qu'ils rendent à Confucius & à leurs autres Philosophes ou Souverains. Le Gentilhomme m'assura que c'étoit l'avis de tous les nouveaux Philosophes.

Je le leur ai entendu répéter si souvent, lui dis-je; je l'ai tant lû dans leurs Livres, que je n'en peux pas douter. Mais permettez-moi de vous demander si ceux qui donnent cette permission générale de suivre telle Religion que l'on voudra, & de les tolérer toutes

également, professent eux-mêmes quelque Religion. Car enfin, il faut en avoir une, ou consentir à passer pour impie. L'alternative est forte; mais elle est nécessaire, & il n'y a point de milieu.

Pardonnez-moi, reprit mon Ami; il y a la Religion Naturelle.

Quoi! auriez-vous donc oublié les raisons par lesquelles je vous fis voir hier les ténébres où elle nous laisse, & son insuffisance actuelle depuis la publication de l'Evangile, dont l'autorité vient du Ciel aussi certainement que celle de la Loi naturelle? Ne vous ai-je pas fait toucher au doigt que ses obscurités laissent l'homme dans des incertitudes continuelles, & le conduisent à toutes sortes d'égaremens? Permettez-moi de vous le dire; c'est l'usage parmi vous de revenir sans cesse au cercle vicieux, en dissimulant les preuves démonstratives que nous vous avons données de nos dogmes & de nos raisons de croire; & en nous répétant sans fin des raisonnemens que nous avons cent fois mis en poudre: je dirai même, que vos propres Ecrivains les ont détruits pour la plûpart, en combattant pour nous les uns contre les autres. Est-ce ainsi

que l'on cherche de bonne-foi à s'instruire de la Vérité?

Je ne veux qu'un exemple pour vous convaincre de l'incompatibilité des Religions contradictoires, que votre Religion Naturelle prétend allier toutes indifféremment. Laissons-là le Mahométisme, le Wiclésisme & le Spinosisme. Je ne citerai que la prétendue Réforme, exemte certainement de toutes ces horreurs, & je dis: Si Jesus-Christ est dans l'Eucharistie, tous les Chrétiens sont obligés de l'y adorer, comme ils l'auroient adoré durant sa vie mortelle, & ceux qui lui refusent ce culte, ne le peuvent sans renoncer à leur Religion. S'il n'y est pas, les Catholiques sont donc non-seulement dans l'erreur, mais encore de grossiers Idolâtres. Dieu est donc nécessairement outragé par les uns ou par les autres. Il est impossible qu'il agrée ni qu'il tolére les deux partis, sans aprouver l'impiété; ce que l'on ne peut entendre qu'avec horreur D'où vous devez conclure que le Tolérantisme n'est point fait pour les Religions contradictoires.

C'est l'affaire des Souverains, me répondit le Gentilhomme. Leur conduite ne nous regarde pas; nous ne

juſtifions que notre façon de penſer.

Vous n'êtes pas ſincere, lui répondis-je ; car non-ſeulement vous déſirez pour vous-même la Tolérance univerſelle, mais vos Livres ſont remplis des prétendus avantages que vous y trouvez ; & vous devez vous ſouvenir de tout ce que M. de Voltaire nous a dit avoir fait pour l'établir en Pruſſe.

Vous ſeriez bien ſurpris, ſi je vous faiſois voir que, peu d'acord avec lui-même, & oubliant aujourd'hui ce qu'il avoit écrit hier, il a paru ſentir les inconvéniens que le Tolérantiſme entraîne néceſſairement dans un Etat. Liſez ſon *Siécle de Louis XIV*, & vous le verrez infiniment plus modéré ſur ce point. Examinez ſon article du *Calviniſme*, & vous ſerez convaincu par ſon propre récit, des raiſons eſſencielles qui doivent proſcrire toute Religion nouvelle & ſon Tolérantiſme. Il conſultoit la Raiſon & la ſaine Politique, quand il diſoit, au ſujet d'Henri VIII, Roi d'Angleterre, & l'auteur des fatales révolutions arrivées dans ce Roïaume : » Que (*a*) la » différence des Religions dans un Etat » y eſt toûjours dangereuſe ; & que les » Souverains qui l'ont changée, ont été

(*a*) *Tome 14. pag. 132.*

»des Tyrans «. N'eſt-ce pas changer la Religion, que de permettre qu'il s'en introduiſe d'autres, différentes de celle qui ſeule y avoit été connue de tous les tems, & d'expoſer tout citoïen à les embraſſer, quand il voudra ? N'en attendez que le déſordre & des fuites funeſtes. M. de Voltaire nous en donne la preuve par les faits. »Henri VIII, »dit-il (*a*), n'abrogea d'abord que l'union »avec l'Egliſe de Rome, qui ne pouvoit aprouver la multitude ſcandaleuſe »de ſes mariages, & il demeura toûjours opoſé aux erreurs de Luther. »Ce fut un crime capital ſous lui, de »croire au Pape ; ç'en fut un d'être »Proteſtant. Il fit brûler dans la même »place, ceux qui parloient pour le »Pontife, & ceux qui parloient pour la »Réforme d'Alemagne ; . . . ſa volonté »faiſoit toutes les Loix «. Voilà donc ce Prince devenu tout à la fois Evêque, Controverſiſte, Novateur & Tyran.

Ce premier éclat d'innovation entraîna bien-tôt le changement du dogme, & la contagion ſe répandit au loin. Inſenſiblement on ne fit plus un crime à ceux qui abandonnerent la croïance Romaine. On les toléra ; on leur permit

(*a*) *Ibid. pag.* 225.

l'exercice de la nouvelle Religion ; les diſpenſes qu'elle acordoit de tout ce qui gêne dans l'Egliſe, multiplierent les transfuges ; les diſputes s'échauferent dans les deux partis ; & le ſang fut répandu en Alemagne, en Angleterre, en Hollande & en France. A qui les Puiſſances pouvoient-elles ſe plaindre de ces guerres civiles & cruelles, qui dévaſtoient leurs Etats, ſi ce n'eſt à la faute qu'elles avoient commiſe, de favoriſer les Novateurs en les tolérant, quoique d'abord elles n'aprouvaſſent point leurs écarts ? Jamais ils ne trouverent aucun accès en Eſpagne & en Italie ; & voïez le calme dont on y jouiſſoit, tandis que tout le reſte de l'Europe étoit en armes, & que les Têtes couronnées voloient ſur les échafauts d'Angleterre.

Croit-on que nous avons oublié les violences affreuſes, & les impiétés commiſes de toutes parts dans notre Roïaume par les premiers Réformés durant près d'un ſiécle, & que leurs deſcendans blâment aujourd'hui ? Qu'ils ſe rapellent donc les maiſons des particuliers attachés à la Religion de leurs peres, forcées & miſes au pillage ; les aziles de la Vertu violés hoſtilement ;

celles qui les habitoient, outragées sans pudeur; les Temples profanés; les Autels renversés; nos saints Mystères foulés aux piés; les Vases précieux, destinés au culte du Dieu vivant, mis en piéces, & partagés entre les raviſſeurs; les reſtes vénérables de ceux qui l'avoient ſervi avec piété, traittés indignement; les buchers allumés au milieu des Egliſes, pour réduire en cendres les édifices mêmes, & tout ce qui ne pouvoit pas ſervir à l'avidité de ces nouveaux Zélateurs. Voïez ce tableau de ſacriléges & d'horreurs, bien plus en grand dans l'*Hiſtoire des Variations* (*a*), que les Proteſtans n'ont jamais pu contredire ni effacer.

Qui étoient alors les perſécuteurs & les fanatiques? Sur qui falloit-il rejetter ces affreux déſordres, ſinon ſur François I, un peu ſur Henri II, & preſqu'entiérement ſur Catherine de Médicis, qui avoient eu la foibleſſe de laiſſer introduire l'erreur dans le Roïaume, & d'en tolérer l'exercice? Leurs ſucceſſeurs crurent apaiſer l'orage & les diſputes par l'impoſition du ſilence. Mais les eſprits échauffés & devenus préſomptueux, n'étoient plus diſpoſés à ſe

(*a*) *Hiſt. des Variat.* L. 10. n. 50. & ſuiv.

taire

taire & à plier. Ils ſervent d'exemple pour aprendre qu'il eſt plus ſage de prévenir les inconvéniens attachés aux différences, ou même aux querelles de Religion, que de compter ſur la puiſſance que l'on a en mains, pour en arrêter les effets : *Principiis obſta.*

Vous vous oposerez tant qu'il vous plaira, dit mon Ami, à la liberté de Religion ; elle eſt fondée ſur l'équité naturelle & ſur le droit des gens. Quoi de plus injuſte & de plus cruel, que de vouloir forcer des hommes à croire ce qu'ils ne penſent pas ? C'eſt un projet inſenſé, dont tous les Souverains, tous les Docteurs & tous les ſuplices de la terre ne viendront jamais à bout.

Eh ! qui s'en eſt flatté, répondis-je ? Qui de nous entreprit de faire croire à un homme ce qu'il ne veut ni connoître ni penſer ? Nous ſavons, comme vous, que la Religion & les ſentimens ne ſont pas l'ouvrage de la contrainte ; & que la perſuaſion, fondée ſur de juſtes & ſolides motifs, peut ſeule gagner l'eſprit & le cœur. C'eſt la voie que les Prédicateurs de l'Evangile ont toûjours ſuivie depuis les Apôtres juſqu'à nous. Ils ont eu la douce conſolation de voir que les Païens, les Hérétiques & autres In-

crédules, qui ont voulu écouter la Raiſon, ſe ſont rendus à ſa voix, & qu'ils n'ont cru que parce qu'ils étoient ſincérement perſuadés. En moins de deux ſiécles, tout l'Univers connu embraſſa l'Evangile; & qu'on nous cite les violences emploïées pour forcer les Païens à croire.

J'avoue, reprit le Gentilhomme avec un ris moqueur, que les progrès allerent aſſez rapidement; mais ce fut parmi le Peuple, facile à éblouir par la nouveauté, & qui croit toûjours ſans ſavoir pourquoi. Les Philoſophes ſurent réſiſter; & les vrais Génies, qui veulent de bonnes raiſons, ne ſe laiſſerent point ſéduire. Tels encore ceux de notre ſiécle.

Quoi! les Juſtin, les Irénée, les Ammonius, les Origène, les Tertulien, les Arnobe, les Lactance, les Baſile, les Grégoire, les Cyrille, les Athanaſe, les Hilaire, les Euſébe, les Jérôme, les Auguſtin, & tant d'autres (*a*)

(*a*) Le grand *Aphoriſte* M. Diderot l'un des plus zélés ennemis du Chriſtianiſme, quoiqu'il en diſe, compare dans ſes *Penſées Philoſophiques*, les Peres de l'Egliſe avec les Prêtres de l'Egyte païenne; & il ajoute que, comme l'autorité de ceux-ci n'étoit pas une preuve que leur culte fût bon, celle de tous les Peres ne prouve pas davantage en faveur de la Religion chrétienne. Que répondre à une ſi juſte comparaiſon? Ecoutez encore

qui ont marché sur leurs traces dans la suite des siécles jusqu'à nous, étoient des esprits foibles, à qui on en imposoit aisément; incapables de découvrir les sophismes de l'erreur, & toûjours prêts à adopter ses illusions! J'aime la belle Modestie qui ose acuser de foiblesse & de crédulité, les Oracles de tous les tems, & renverser leurs Statues pour s'en faire un pié d'estal. Comparez le nombre, la force & la beauté de leurs Ouvrages avec les brochures, démenties entre vous, qui entreprennent d'attaquer leur réputation, leur doctrine, leurs raisonnemens; & vous nous direz, si vous êtes sincères, de quel côté vous aurez vu pencher la balance.

Je vous demande encore, quel affoiblissement ont reçu les motifs qui ont

deux phrases de ce Philosophe merveilleux: „ Je suis „ né dans l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine, „ *& je me soumets de toute ma force à sa décision . . .* „ Mais les preuves de la Religion seroient elles cent „ fois plus grandes, le Christianisme ne me seroit point „ encore démontré? Pourquoi donc exiger de moi que „ je croïe qu'il y a trois Personnes en Dieu? *n.* 58. „ *& suiv.* " Quand un Ecrivain raisonne ainsi, le plus foible de ses Lecteurs dira tout aussi-tôt: *Cet homme-là n'est ni Philosophe ni Chrétien.* Tout ce Livret si fameux est rempli de semblables paradoxes. Voilà cependant une des principales colonnes du parti: la belle idée qu'il nous en donne!

déterminé ces grands hommes à croire? Quelles raisons supérieures & convaincantes avez-vous données pour les anéantir? La curiosité m'a porté à lire attentivement les Livres de vos principaux Ecrivains, & j'ai trouvé que tout s'y réduit à ces deux chefs: 1°. A répéter cet admirable Adage de Loke, qui met en problême de savoir si la matiere est susceptible de pensée; question que vos Antimatérialistes traittent d'absurde: 2°. A s'inscrire en faux contre les dogmes du Christianisme, pour se concentrer dans les bornes de la Religion Naturelle.

Mais depuis quand suffit-il de nier des vérités prouvées de cent manieres, pour se flatter de les avoir détruites? Depuis quand ne faut-il qu'avancer des absurdités, pour oser dire qu'on les a établies? On a démontré la Divinité de la Religion Chrétienne par l'inspiration de ses Ecritures; par la certitude des miracles de Jesus-Christ; par le raport de toutes les circonstances de sa vie, avec tout ce que les Prophétes en avoient annoncé; par l'établissement incroiable de l'Evangile; par la sainteté & la perpétuité inaltérable de ses dogmes. On a fait voir que les caractères

de la Penſée ſont inconciliables avec ceux de la Matiere : voilà nos raiſons de croire.

Dites-nous à préſent leſquelles de ces Vérités vous avez détruites, pour avoir droit de les rejetter ? Indiquez-nous du moins dans lequel de vos Livres ſont les argumens par leſquels vous les avez renverſées ? ou je vous aplique l'ancien Proverbe : *Plus negaret* . . . Je ſuis en poſſeſſion de ces Vérités ; mon titre eſt public ; il eſt dans toutes les régles ; prouvez, pour m'évincer, que le vôtre eſt meilleur. C'eſt ainſi que Deſcartes, Mallebranche & Newton ont fait éclipſer la Philoſophie d'Ariſtote. Mais tant que vous vous en tiendrez à déclamer dans les airs, chacun dans votre ſens, jamais vous ne perſuaderez les eſprits équitables. Quel nom donneriez-vous à un homme qui, en plein ſoleil & au milieu de la campagne, s'obſtineroit à fermer les yeux, & à ſoutenir qu'il eſt dans les ténébres ? Vous abandonneriez cet inſenſé dans ſon entêtement ; vous lui repréſenteriez que ce n'eſt pas la faute de la lumiere, s'il ne voit point ; & vous le laiſſeriez dire qu'il eſt injuſte & cruel de vouloir le forcer à croire ce qu'il ne penſe pas. Plus il perſévérera dans

ſon obſtination, plus vous gémirez de ſon délire.

Mais, reprit mon Introducteur, pourquoi voulez-vous que je profeſſe une Religion, qui me paroît contraire à la Raiſon que le Ciel m'a donnée pour me conduire?

A Dieu ne plaiſe, lui dis-je, que je penſe ſeulement à vous le propoſer; il y auroit en moi de l'impiété & de l'extravagance. Mais où avez-vous trouvé que la Religion Chrétienne eſt contraire à la Raiſon? Eſt-ce parce que celle-ci n'en comprend pas les Myſtères? J'aimerois autant vous entendre dire, qu'un groſſier forgeron eſt bien fondé à ſoutenir que le feu qui le brûle, a la même chaleur qu'il reſſent dans ſa main; parce qu'il ne conçoit pas qu'il pût ſe brûler autrement. Combien d'exemples ſemblables ne pourrois-je pas vous citer? Votre cher frere J. J. Rouſſeau vous dit ſi bien (a) que le Monde intellectuel, ſans excepter la Géométrie, eſt plein de vérités incompréhenſibles, & pourtant inconteſtables.

Si vous êtes Déiſte, je vous défie de comprendre, non-ſeulement la nature & les perfections infinies de la Divinité,

(a) Réponſe à M. d'Alembert, *pag.* 6.

mais encore ſon action continuelle ſur tous les Etres qui ont exiſté & qui exiſtent dans tout l'Univers. Niez donc par cette raiſon l'exiſtence de Dieu. Si vous êtes Matérialiſtes, faites-nous entendre comment le choc fortuit des atomes a pu produire, de tous les tems & avec la même uniformité, toutes les merveilles que vous attribuez à une Nature purement corporelle & aveugle ? Montrez-nous comment les chefs-d'œuvres, que dis-je ? les plus petits ouvrages de ce que nous apellons les Arts & les Sciences, peuvent naître du ſeul mouvement qui n'eſt dirigé par aucune Intelligence. Quelque parti que vous embraſſiez, vous voila forcé de convenir qu'il eſt une infinité de choſes que vous ne pouvez pas comprendre, quoique vous n'en puiſſiez nier l'exiſtence.

La Divinité & la Nature ſont remplies de myſtères impénétrables ; & vous ne voulez pas que la Religion, qui vient néceſſairement de Dieu, & qui l'a pour objet, en renferme quelques-uns auxquels la Raiſon ne ſauroit atteindre. Direz-vous pour cela qu'ils lui ſont opoſés, & que dès-lors il ne faut pas les croire ? Je parle à un enfant de la diſtance, de l'immenſité & de la rapi-

dité des Aſtres dans leur mouvement périodique... Je lui dis que la Terre tourne ſans ceſſe ſur ſon axe, & que tous les jours, ceux qui habitent ſous la ligne, font un circuit de neuf mille lieues, & il ne peut le comprendre. Conclûrai-je de-là que ce que je lui ai dit, eſt contraire à ſa Raiſon ? Non : je dirai ſeulement que toutes ces choſes ſont au-deſſus de ſa portée. Quoi ! nous concevons clairement des Vérités que cet enfant ne ſauroit comprendre ; & nous ne voulons pas qu'il y en ait d'incompréhenſibles à nos lumieres dans la Sageſſe éternelle, dans ſes Conſeils & dans ſa Religion ! Nous refuſons de les croire, quoique Dieu nous les ait manifeſtées par ſa parole & par des preuves de fait, autant qu'il étoit néceſſaire pour nous en convaincre ! Notre orgueil s'élévera-t-il juſqu'à ſe flatter que nous devons être auſſi pénétrans vis-à-vis de Dieu, que nous le ſommes à l'égard d'un enfant ?

J'aperçois dans votre Bibliothéque le Dictionnaire de Bayle qui me rapelle pluſieurs choſes que j'y ai lues ſur ce ſujet, leſquelles prouvent bien qu'il n'y a pas ſi longtems que l'Incrédulité eſt parvenue à ce dernier période. Vos

Meſſieurs citent à tout propos cet Ecrivain, & ſe font gloire de le ſuivre à titre d'excellent Philoſophe. Croiriez-vous néanmoins qu'il réjette hautement & par principe ce qu'ils oſent avancer aujourd'hui (*a*) en faveur de la prétendue Raiſon ? Ecoutez cet endroit dans l'Article des Manichéens. » La Raiſon, »eſt un principe de déſtruction & non »pas d'édification ; elle n'eſt propre qu'à »former des doutes à droite & à gauche, pour éterniſer les diſputes ; à »faire connoître à l'homme ſes ténébres »& ſon impuiſſance, & la néceſſité d'une autre Révélation, qui eſt celle des »Ecritures ; qu'il n'y a rien de plus inſenſé que de raiſonner contre des faits ; »& que le Tribunal de la Philoſophie »pour juger de la Religion Chrétienne »eſt incompétent «. Liſez avec moi ce qu'il dit dans ſes Eclairciſſemens ſur le Pyrrhoniſme : » Que perſonne ne doit »être reçu à examiner s'il faut croire ce »que Dieu dans les Ecritures ordonne »de croire ; que le devoir de l'homme

(*a*) Suivant J. J. Rouſſeau dans ſa *Réponſe à M. d'Alembert, pag.* 5. Chacun a ſa propre Raiſon qui le détermine, & les bornes de celle-ci ne ſont point fixées... La belle choſe, qu'une Raiſon qui croit n'avoir point de bornes, & qui ſe perſuade que tout ce qu'elle penſe eſt vrai !

»eſt de faire taire la Raiſon, de captiver ſon Entendement ſous l'obéiſſance »de la Foi, & de ne jamais diſputer ſur »les choſes révélées; que leur grandeur »& leur ſublimité ne leur permettent »pas de la ſubir; que leur caractère eſ»ſenciel eſt d'être un objet de foi, & »non pas un objet de ſcience; qu'ils ne »ſeroient plus des Myſtères divins, ſi »la Raiſon en pouvoit réſoudre toutes »les difficultés; qu'ainſi au lieu de trou»ver étrange que quelqu'un avoue que »la Philoſophie peut les attaquer, mais »non pas repouſſer l'attaque; on de»vroit ſe ſcandaliſer, ſi quelqu'un di»ſoit le contraire «. Ecoutez encore ces deux mots qu'il dit dans ſes Remarques ſur les Pauliciens & les Marcionites: » Si les Partiſans de la Raiſon con»tre la Révélation veulent continuer »à diſcourir opiniatrément, il faut les »laiſſer parler ſeuls, & ils ſe tairont »bientôt «.

Voïez le prodigieux eſpace qu'il y a entre les ſentimens de Bayle & ceux de vos Ecrivains. Ils le réclament & l'exaltent comme le premier de ces courageux Philoſophes qui aïent ôſé parler librement; & d'avance il les a déſavoués & réfuté dans le point fondamental

de leur ſyſtème. Ils ſe portent à des excès que Bayle faiſoit hautement profeſſion d'anatématiſer ; mais depuis lui, l'Incrédulité a fait bien du chemin dans le païs de l'erreur.

Si c'étoit ici le lieu, ajoûtai-je à mon Introducteur, j'aurois beau jeu pour vous faire voir que cette Religion Chrétienne, qui vous paroît ſi contraire à la Raiſon, y eſt parfaitement conforme. La Raiſon, vous dirois-je, demande que vous reconnoiſſiez pour autentiques des Livres (*a*) dont

(*a*) L'incomparable Auteur des *Penſées Philoſophiques* n'avoit garde de manquer à dreſſer ſes plus redoutables batteries contre nos Livres ſaints. Cet homme conſéquent, qui ſe dit Chrétien, ſoumis de toute ſa force aux déciſions de l'Egliſe, & qui ne peut pas croire qu'il y ait trois Perſonnes en Dieu, attaque le Chriſtianiſme juſques dans ſes premiers fondemens. Voici des *Adages*, car c'eſt ainſi qu'il aime à parler. „ La Divinité des „ Ecritures n'eſt point un caractère ſi clairement em„ preint en elles, que l'autorité des Hiſtoriens ſacrés „ ſoit abſolument indépendante du témoignage des „ Auteurs profanes “. (C'eſt-à-dire qu'Hérodote, Thucydide, Diodore, Plutarque, &c. devoient nous atteſter & nous prouver l'Inſpiration divine des Livres de Moïſe & des Prophétes. Admirez la juſteſſe & la ſolidité de cette réflexion. Continuons) : „ Où en ſe„ rions-nous, s'il falloit reconnoître le doigt de Dieu „ dans la forme de notre Bible ? ... Les Originaux mê„ mes ne ſont pas des chefs-d'œuvres de compoſition. „ Les Prophétes, les Apôtres & les Evangéliſtes ont „ écrit, comme ils s'y entendoient. , . Moïſe & ſes „ Continuateurs ne l'emportent pas ſur Tite-Live, Sa„ luſte, Céſar & Joſeph, tous gens qu'on ne ſoup„ çonne pas aſſurément d'avoir écrit par Inſpiration ;

une Nation, essenciellement interessée à les rejetter pour son honneur, ne peut s'empêcher de révérer l'ancienneté & la certitude. La Raison veut que vous les regardiez comme inspirés du ciel, puisque les événemens qu'ils avoient annoncés se trouvent clairement acomplis. La Raison ne permet certainement pas de douter que Jesus-Christ a existé sous l'empire d'Auguste & de Tibere; & que le don des miracles lui étoit familier; puisque des milliers de Juifs qui en avoient été témoins l'ont attesté

„ & ne préfére-t-on pas même le Jésuite Beruyer à „ Moïse ? *n.* 45 “. (On trouve là tout ce que l'on peut demander : un homme qui se connoît admirablement en folie, & un Chrétien bien convaincu des fondemens & des principes de sa Foi. Allons un peu plus loin, au *nombre* 60.) „ Pourquoi la collection de vos „ Ecritures est-elle à présent moins ample qu'elle ne „ l'étoit il y a quelques siécles „ ? (Cela est faux ; car l'Eglise universelle a toûjours reconnu le même Canon). „ De quel droit a-t-on banni tel ou tel ouvrage, qu'une „ autre Secte révéroit “ ? (Les Peres des premiers siécles n'ont rejetté que les Livres composés par les Hérétiques, pour établir leurs erreurs ; & ils ont religieusement conservé ceux qui venoient des Apôtres). „ Sur „ quel fondement avez-vous donné la préférence à ce „ manuscrit ? Qui vous a dirigé dans le choix que vous „ avez fait entre tant de copies différentes, qui sont „ des preuves évidentes que ces Auteurs sacrés ne vous „ ont pas été transmis dans leur pureté originale & „ premiere “ ? (Est-on bien convaincu que l'Auteur n'y va pas de main morte, pour anéantir l'autorité des Livres saints, & pour prouver qu'étant corompus, ils ne méritent plus aucune foi ? Je lui réponds par ce seul mot : Je vous défie, savant Auteur, de me mon-

hautement, de même que sa Resurrection, cinquante jours après sa mort. La Raison ne peut nier que les peuples voisins l'ont également reconnu de proche en proche jusqu'aux extrêmités de la terre, & en ont scellé le témoignage par l'effusion de leur sang, tant les faits étoient certains. La Raison dit que ceux qui vivoient dans le premier & le second siécle étoient plus à portée d'en juger que nous. La Raison sent que les livres Apostoliques n'aïant point été attaqués sur les faits, il s'ensuit que les miracles, les prophéties, la mort & la résurrection de Jesus-Christ sont donc inconteste-

tret un seul passage de nos Ecritures, cité dans les Peres avec des différences essentielles de ce que nous le lisons dans notre Texte sacré. Jusqu'à ce que vous nous en aïez donné des preuves, je vous accuse d'imposture au premier chef. „ Mais, continuez-vous, si l'ignorance des Copistes, ou la malice des Hérétiques a „ corompu ces Livres, *comme il faut que vous en convenez*, (Quelle atroce calomnie de nous imputer un „ tel aveu) ! Vous voilà forcés de les restituer dans leur „ état naturel, avant que d'en prouver la Divinité; „ car ce n'est pas sur un recueil d'Ecrits mutilés que „ tomberont vos preuves, & que j'établirai ma croïance. „ ce. Or qui chargerez-vous de cette réforme ? l'Eglise ? „ Mais je ne peux convenir de l'infaillibilité de l'Eglise, „ que la Divinité des Ecritures ne me soit prouvée. Me „ voilà donc dans un scepticisme nécessité ... Les Li„ vres qui contiennent les motifs de ma croïance, m'of„ frent en même tems les raisons de l'Incrédulité «. O l'Ecrivain sincère ! ô le judicieux Critique ! ô le parfait Chrétien, *soumis de toute sa force aux décisions de l'Eglise* ! Cur perventa refellam ? Exposuisse sat est.

bles. Voïez à préfent ſi la Raiſon nous deffend de croire la Divinité du Chriſtianiſme ; & ſi au contraire elle ne nous y force pas, quoiqu'il ne lui ſoit pas donné de pénétrer dans ſes myſtères.

A vous permis, reprit mon Introducteur avec un peu de vivacité, d'en penſer tout ce qu'il vous plaira. Mais il n'eſt porté par aucune Loi, que les motifs qui font impreſſion ſur vous doivent m'obliger à croire. Chaque eſprit a ſa trempe & ſon point de ſenſibilité. N'eſt-il pas affreux que vous vouliez mettre des entraves à ma conſcience, & que vous prétendiez m'interdire la liberté de propoſer & d'eclaircir mes doutes, de dire franchement ce que j'ai dans l'ame & de le rendre public, comme il vous eſt permis d'expoſer vos propres ſentimens ? Il me ſemble que la condition doit être égale entre vous & moi.

Vous voudriez, répondis-je, nous faire prendre le change par l'amertume de vos plaintes inſidieuſes. Mais nous ne donnons pas dans le piége. Qui vous empêche de croire intérieurement tout ce que bon vous ſemble ? Va-t-on dans vos maiſons vous demander ſi vous êtes Sociniens, Spinoſiſtes ou Athées ?

Vous cite-t-on devant les Tribunaux, pour vous obliger de déclarer à quelle Religion vous donnez la préference; ſi vous reconnoiſſez les dogmes de la Révélation, ou ſi vous vous en tenez à la Religion Naturelle? On vous défie de raporter un ſeul exemple de pareille vexation; nous nous bornons à déplorer votre ſort. Comment pouvez-vous donc dire que l'on veut mettre des entraves à votre eſprit & à votre conſcience, dès qu'on vous laiſſe libre de penſer tout ce qu'il vous plaît ſur la Religion & ſur Dieu même?

Mais ce que nous ne croïons pas devoir tolérer en vous, c'eſt l'enſeignement de l'Erreur, par la publication que vous en faites dans vos Livres. Depuis plus de dix-ſept ſiécles, le Chriſtianiſme eſt en poſſeſſion de ſes dogmes, comme d'un héritage qui lui a été tranſmis de main en main. Il a triomphé des Légions ennemies, qui dans tous les âges, lui déclarerent la guerre. La force du Tout-Puiſſant peut ſeule lui avoir donné tant de victoires. Il eſt le titre de nos eſpérances éternelles, & ſes biens nous ſont plus chers que tous les domaines de la terre. Comment le laiſſerions-nous attaquer impunément? Pour-

rions-nous demeurer tranquilles, en voïant renverser ſon Culte, ſes Autels, & élever ſur leurs ruines les Idoles d'Epicure, de Socin ou de Spinoſa? *In his omnis Homo miles.*

Votre Doctrine eſt nouvelle; elle n'eſt pas même conſtante parmi vous; un de vos derniers Ecrivains ſent dès ſa Préface, qu'il va s'égarer; *& il compte marquer l'erreur par ſon naufrage.* Il n'eſt pas difficile d'être Prophéte en pareil cas. La nôtre au contraire eſt de tous les tems; elle porte tous les caractères de la Vérité; & dès-lors, la condition n'eſt plus égale entre vous & nous.

A vous entendre dans la converſation ou dans vos préambules, vous n'avez d'autre objet que de propoſer les doutes qui vous inquiétent, de vous en éclaircir, & par vos recherches, de parvenir à connoître le vrai. Mais quand on lit vos Ouvrages, on vous voit emploïer tous les efforts & toutes les ruſes de l'art, pour détruire les vérités les plus généralement reçues, & les plus ſacrées. Comment nous ſeroit-il permis d'obſerver le ſilence & le Tolérantiſme, quand nous voïons l'Auteur trop connu des *Penſées Philoſophiques* pointer droit & nommément ſur les trois Perſonnes Divines,

Divines, sur Jesus-Christ, sur la certitude de ses miracles; déclarer nettement qu'il ne peut les croire, & les traitter de merveilleuses illusions, pareilles à celle de l'Augure *Navius*, &c. couvrir d'un mépris ignominieux nos Livres inspirés; soutenir hardiment qu'ils sont corrompus sans ressource, & nous imputer d'en convenir; vouloir ravir l'estime si justement dûe aux Peres de l'Eglise; s'épancher en regrêts amers & en gémissemens, sur la perte qui a été faite des Livres de Celse, de Porphyre, ou des autres ennemis de l'Eglise; nous accuser de les avoir détruits, pour écarter les coups mortels qu'ils portoient au Christianisme; se déclarer l'Apologiste de toutes les passions; dédier ces belles maximes aux Esprits forts par une allégorie fadement ironique; enfin consacrer un autre Ouvrage du même goût aux jeunes-gens?

Que penseriez-vous des Chrétiens, s'ils voioient tranquillement déchirer ainsi l'Evangile? Vous les prendriez pour des hommes vaincus, qui n'ont rien à répondre, ou pour des lâches & des indifférens, que les intérêts de leur Religion n'émeuvent point. Si nous repoussons l'attaque en vous réfutant,

nous ſommes, ſelon vous, des Perſécuteurs & des Fanatiques. Croïez-moi; vous nous imputez ici vos défauts, & j'en apelle au Public ſenſé. Il en jugera par cet exemple entre mille autres. Après que votre dernier Ecrivain a ſi bien prouvé par ſa propre conduite, de quels égaremens l'*Eſprit* eſt capable, il prévoit qu'on ne manquera pas de relever les ſiens; &, pour parer les coups, il veut ſe mettre ſous la ſauvegarde de la Liberté & du Tolérantiſme. Qu'on liſe le 24e chapitre du *IIe Diſcours*, & l'on y verra un Fanatiſme réel, armé contre un Fanatiſme imaginaire; & non content de s'être ſi violemment emporté dans cet endroit, il y revient avec une nouvelle fureur au 10e chapitre du *IVe Diſcours*. Voilà ce que vous prétendez que nous devons voir & écouter en ſilence; mais ne vous y attendez pas. Le Ciel ſuſcitera toûjours parmi nous des défenſeurs de ſa cauſe, comme les Hiſtoires vous aprennent qu'il en a ſuſcité dans tous les ſiécles, pour confondre les erreurs. Nous avons la confiance qu'il diſſipera ces torrens fangeux, trop foibles pour renverſer les arbres; mais qui abattent le roſeau, & le couvrent de leur limon. Qui ſi nous avions

la foiblesse de nous taire, les pierres crieroient pour nous : *Si hi tacuerint, lapides clamabunt* (a).

Ne perdez point de vûe, je vous prie, que vous êtes ici les agresseurs, & que nous demeurons sur la défensive, en repoussant les traits que vous lancez contre une Religion démontrée vraie de cent & cent manieres. Or, si la défense en général est de droit naturel, en cette occasion elle devient un devoir. Où en seroient les hommes & la Religion quelconque, si l'on avoit laissé introduire dans le monde toutes les Sectes qui se sont élevées depuis dix-sept siécles ? Je ne serois pas embaraſſé d'en compter trois cens, qui deshonnorent essentiellement la Divinité & la Raison humaine. Il n'y en avoit aucune qui ne pût reclamer comme vous en faveur du Tolérantisme, & de la liberté de penser & d'écrire. Eh bien ! que verrions-nous, si on les eût souffertes ? Une foule innombrable d'infâmes Gnostiques qui, sous le voile d'une prétendue Philosophie sublime, de la Raison & des droits de la Nature, se formoient à l'envi des systêmes plus qu'absurdes sur la Divinité, par la chimère de leurs Eons ; qui asso-

(a) *Luc. 19. 40.*

cioient ſon culte à celui des Puiſſances infernales dans les opérations de la Magie ; qui, dans leurs aſſemblées ténébreuſes, ne reſpectoient ni l'âge, ni le ſang, ni le ſexe, & s'abandonnoient à des abominations que l'on n'oſe décrire. Nous verrions régner publiquement toutes les impiétés, les horreurs & les extravagances du Manichéiſme & de ſes branches. Que dis-je ? les Moſquées ſe croiroient en droit de diſputer la premiere place à nos Temples ; & nous verrions encore fumer l'encens des Païens aux piés de leurs Idoles, puiſque votre *Oracle* voudroit qu'on les excuſât & qu'on les tolérât comme les autres. Dans vos principes, tous pourroient dire d'après vous, qu'il eſt affreux de vouloir mettre des entraves à leur eſprit & à leur conſience ; ſi on ne leur permettoit pas d'expoſer leurs ſentimens, & d'exercer leur Religion.

Nous n'entreprenons pas, me dit le Gentilhomme, d'exclure le Chriſtianiſme, ni même le Catholiciſme de la France. Nous les laiſſons ſubſiſter comme toutes les autres Religions ; & nous prétendons que ce Tolérantiſme univerſel, loin de troubler l'Etat, y feroit au contraire régner l'union entre les

Citoïens. Voïez ſi les choſes ne ſe paſſent pas ainſi en Angleterre, où toutes les Sectes ſont permiſes. Tout y eſt tranquille dans le Gouvernement. Le Déiſte écrit en faveur des Unitaires; le Chrétien défend l'Evangile; le Proteſtant ſoutient la Réforme; les Hobbiſtes combattent la Loi naturelle; les différentes claſſes du Matérialiſme travaillent, chacune de leur côté, à établir le régne univerſel de la matiere: Berkley ſoutient qu'il n'exiſte pas même de corps dans la Nature, & ainſi des autres. Toutes ces Sectes publient hautement leurs opinions; il eſt permis d'écrire indifféremment pour & contre. Pourquoi ne nous accorde-t-on pas la même liberté en France?

Voilà en peu de mots, répondis-je, beaucoup de choſes qui mériteroient bien d'être examinées; mais je n'y répondrai que ſuccintement.

1°. Eſt-il bien vrai que vous conſentiez à laiſſer ſubſiſter en France le Chriſtianiſme & le Catholiciſme? J'ai bien de la peine à me le perſuader; & vous nous aſſurez vous-même (a) avec en-

(a) Je ne ſerois pas embaraſſé d'en donner cent preuves formelles, tirées des *Œuvres de M. de Voltaire*, des *Mœurs*, des *Penſées Philoſophiques*, de l'*Hiſtoire de l'A-*

thouſiaſme, que, ſi vous pouviez extirper juſqu'à la racine & au dernier germe de la Religion Chrétienne, l'œuvre ſeroit bien-tôt conſommée. Vous l'attaquez avec trop de zéle & d'ardeur dans ſes fondemens & dans ſes principes, pour nous en laiſſer douter un inſtant. Eh! comment n'en ſerions-nous pas convaincus, quand vous ne la déſignez que par les noms odieux de foibleſſe, d'ignorance, de préjugés, de crédu-

---

que, de l'*Inégalité des conditions*, &c. On dit qu'il y en a grand nombre dans le *Dictionnaire Encyclopédique*; mais je n'ai point lu ce Livre. Je ne citerai que cet échantillon de l'*Eſprit*, *pag.* 229. „A quel mépris „faut-il donc condamner quiconque veut retenir les „Peuples dans les ténébres de l'ignorance? On n'a point „encore, juſqu'à préſent, aſſez inſiſté ſur cette vérité... „Avant d'attaquer des erreurs généralement reçues, „il faut envoïer, comme les colombes de l'Arche, „quelques Vérités à la découverte, pour voir ſi le Dé„luge des préjugés ne couvre point encore la face du „Monde; ſi les erreurs commencent à s'écouler; & ſi „l'on aperçoit çà & là dans l'Univers quelques Iſles, „où la Vertu & la Vérité puiſſent prendre terre, pour „ſe communiquer aux hommes.

„Mais tant de précautions ne doivent ſe prendre „qu'avec des préjugés peu dangereux. Que doit-on à „des hommes qui, jaloux de la domination, veu„lent abrutir les Peuples, pour les tyranniſer? Il faut, „d'une main hardie, briſer le taliſman d'imbécillité „auquel eſt attachée la puiſſance de ces Génies mal„faiſans; découvrir aux Nations les vrais principes „de la Morale; leur aprendre qu'inſenſiblement en„traînés vers le bonheur aparent ou réel, la douleur „ou le plaiſir ſont les ſeuls moteurs de l'Univers „moral, &c. "

lité, d'imbécilité & de fanatiſme ? Conviendroit-il que vous lui permiſſiez de ſubſiſter plus long-tems, ſi vous étiez maîtres de ſon ſort ? Il eſt dans l'homme de ſouhaiter le dernier anéantiſſement des ſentimens & de la Religion, qui lui ſont diamétralement contraires. Ce n'eſt donc pas pour nous, c'eſt pour vous, que vous demandez le Tolérantiſme.

2°. Il s'enſuit de ce ſentiment naturel

On ne ſait à qui il en veut le plus, ou aux Croïans ou au Chriſtianiſme, dans cette *Déclaration de Guerre*, où il s'arme en Fanatique réel, contre un Fanatiſme imaginaire. Quoiqu'il en ſoit, voici comment il traitte ceux qu'il apelle *Moraliſtes*. „ Ces Ambitieux, hypocrites & diſcrets, ſentent que, pour s'aſſervir les Peuples, ils doivent les aveugler. Auſſi ces IMPIES crient-„ ils ſans ceſſe à l'impiété contre tout homme né „ (comme nous) pour éclaïrer les Nations; toute Vérité „ leur eſt ſuſpecte. Ils reſſemblent aux enfans que tout „ effraïe dans les ténébres. Ils ne veulent point de *Vérités nouvelles*. Ce ſont des hommes dont l'eſprit eſt „ dépourvû de talens, & l'ame de Vertus; auxquels, „ pour être de grands ſcélérats, il ne manque que du „ courage; incapables de vûes élevées & neuves; ils „ croient que leur conſidération tient au reſpect imbécile ou feint, qu'ils affichent pour toutes les opi-„ nions & les erreurs reçues. Furieux contre tout homme qui veut en ébranler l'empire, ils arment contre „ lui les paſſions & les préjugés mêmes qu'ils mépri-„ ſent, & ne ceſſent d'effaroucher les Eſprits foibles „ par le mot de *Nouveauté*, comme ſi l'on ne pouvoit „ être vertueux, ſans être imbécile. Ils veulent qu'on „ tienne les Peuples proſternés devant les préjugés, „ comme devant les Crocodiles de Memphis ". *Ibid. pag.* 224.

à l'humanité, que vous êtes dans l'erreur, ou que vous voudriez nous y jetter, quand vous dites que l'union & la concorde régnent entre les différentes Sectes qui se trouvent en Angleterre. La possibilité s'y oposse, & le fait vous dément. Votre très-cher frere l'Auteur *des Lettres Juives* a vu les choses par lui-même, & voici comme il nous les rend. »Quand à la Religion, dit-il (*a*), chaque Anglois paroît en avoir une à sa »mode. Si l'on obligeoit tous les habitans de cette Isle, de mettre en écrit »leur Profession de Foi, il y en auroit »autant de différentes, qu'il y a de différens particuliers. Un Anglois *hait sou-*»*verainement* un Presbytérien; & celui-»ci lui rend parfaitement le change «. Doutez-vous que les autres Sectes, opposées en des chefs bien plus importans, ne se traittent de la même maniere?

Vous ne parlez jamais de l'Angleterre que sur le ton de l'entousiasme; & cela, parce qu'on y professe hautement toutes sortes de Religions, & même l'Athéisme, qui les exclut toutes, sans excepter celle dont les sentimens & les devoirs sont gravés en nous des mains

(*a*) Lettre 122. *Item* 128 & 146.

de la Nature. Renaiſſez donc de vos cendres, infâmes Gnoſtiques, blaſphémateurs Manichéens, Idolâtres inſenſés. Cette Iſle fortunée vous ouvre ſes ports, & vous offre un aſile & un théâtre, où vous pouvez prêcher auſſi librement vos dogmes impies, que le Wicléfiſte & le Quaker. Le beau ſujet d'éloge pour un Roïaume qui, en admettant toute Religion, autoriſe les monſtres mêmes qui la mettent en piéces. »Nos Inſulaires, me diſoit un jour »à Paris un Anglois ſincére, de beau»coup d'eſprit, & qui ocupe actuelle»ment une des premieres places de »l'Etat, tiennent quelque choſe de tou»tes les Religions, & fonciérement n'en »n'ont aucune. Comparez-les à ces »hommes prétendus univerſels, qui »s'imaginent poſſéder toutes les ſcien»ces, & qui, au vrai, ne ſavent rien. Je »tremblerai, ajouta-t-il, aux premiers »troubles civils que je verrai dans ma »Patrie; la diverſité des Religions y »groſſira furieuſement l'orage «.

Eh! réprit mon Introducteur, comment l'Etat pourroit-il empêcher cette variété? Il n'a nulle inſpection ſur la Croïance des Citoïens. Quand je ſuis ſoumis au Tribut, à la Police & aux

Loix du Roïaume, que lui importe ſi je crois ou nom la Divinité de Jeſus-Chriſt, l'Inſpiration de vos Ecritures, la Révélation de vos Dogmes, la Spiritualité de l'Ame ? Si je ſuis dans l'erreur, ce ſont mes affaires, j'en porterai la peine. Mais vous n'avez nul droit de me contraindre & de me damner.

Vous confondez encore, lui dis-je, la croïance intérieure avec les démarches publiques. Le Miniſtère ne vous fait aucune queſtion ſur vos ſentimens perſonnels. Mais il eſt de ſon devoir de vous réprimer, quand vous publiez une Doctrine contraire à la Religion profeſſée dans l'Etat. Alors, vous devenez perturbateurs de ſon répos, dignes des peines que mérite ce crime, & vous n'avez plus de droit à la Tolérance ſécrette. L'Etat, dit le véritable *Ami des Hommes*, ne punit pas les Omiſſions, mais ſeulement les Commiſſions.

Si l'on veut en croire les grands termes dont vous vous parez, il n'eſt point de ſujets plus fidèles que vous aux Loix du Roïaume où vous vivez. Mais dans le fait, vous emploïez tous vos efforts pour anéantir la principale de ſes Loix, la baſe de toutes les autres, je veux dire ſa Religion. . . .

Que faites-vous pour éluder le reproche que nous vous en adreſſons? Vous ſoutenez, & je l'ai entendu moi-même, que le Chriſtianiſme n'eſt point une Loi de l'Etat. Il faut que l'antipathie que vous avez conçue contre lui, vous ait jettés dans un prodigieux aveuglement, pour avancer un paradoxe auſſi énorme. Mais à qui apartient-il d'en décider? Eſt-ce à vous, ou au Souverain; aux Magiſtrats qu'il a rendu dépoſitaires de ſes ſentimens & de ſon autorité; enfin à la voix publique? Eh bien, interogez le Monarque, & priez-le de vous décider la queſtion. Il le fera avec cette bonté & cette droiture d'ame qui forment ſon caractère; il vous dira ſincérement ce qu'il en penſe. Conſultez ſes Organes, qui préſident avec tant de ſageſſe à ces auguſtes Tribunaux, où la Juſtice & la Vérité ſe font entendre par leurs bouches. Adreſſez-vous au Corps célébre des Juriſconſultes. Raſſemblez tous les ordres de l'Etat, & demandez leur ſi le Chriſtianiſme n'en eſt pas la premiere Loi.... Vous êtes trop ſûrs de la réponſe, pour riſquer la queſtion à viſage découvert. Pourquoi donc mettez-vous le fait en doute; ou plûtôt pourquoi le niez vous?

Parcourez l'Hiſtoire du Monde depuis l'origine des Empires & des Républiques, vous y verrez que chaque Etat eut toûjours ſa Religion pour première Loi; & que tous les Particuliers qui entreprirent de l'attaquer, ou d'en introduire une nouvelle, ſoit par leurs écrits, ſoit par la prédication, en furent toûjours punis par le Miniſtère public. Une Miſſion divine, conſtatée par de vrais prodiges ſurnaturels, ou une Doctrine prouvée par cette voie, peuvent ſeules autoriſer les hommes à vouloir changer la Doctrine préexiſtante. Qu'elle pitié de voir pluſieurs de vos Ecrivains faire ici la comparaiſon de la Philoſophie d'Ariſtote, qu'un antique & aveugle préjugé avoit, diſent-ils, rendu auſſi ſacrée que la Religion, & dont on a enfin abjuré les erreurs! Un tel raiſonnement ſe couvre aſſez de honte lui-même, ſans qu'il ait beſoin que l'on y en ajoute.

J'oſe le dire; quelqu'abſurdes que fuſſent les impiétés de l'Idolâtrie, les Païens euſſent été en droit de demander aux Apôtres & à leurs Succeſſeurs, par quel titre ils venoient attaquer le culte des Dieux, & propoſer une Doctrine inconnue, s'ils n'avoient vû les

Miniſtres de l'Evangile opérer des Miracles, & produire ainſi leurs Lettres de créance avec la preuve de leur miſſion. Auſſi Jeſus-Chriſt y avoit pourvû, en leur donnant le pouvoir de chaſſer les Démons, de guérir ſubitement toutes les maladies, & de reſſuſciter les morts. Il continua ce don à ſon Egliſe juſqu'à ce que la Doctrine Evangelique fût ſuffiſamment établie.

Vous faites jouer tous vos reſſorts pour la détruire par vos Ecrits inſidieux, & pour lui ſubſtituer le Déiſme, le Matérialiſme, le Naturaliſme, ou même l'Antinaturaliſme de Hobbes; car il s'en faut bien que vous ſoïez tous du même avis. Eh bien, ſi vous voulez que l'Univers ſe range ſous vos drapeaux, donnez la preuve de votre miſſion, citez vos miracles, ou montrez vos titres d'exception. Pour moi, je ne vois d'autre prodige en vous qu'un excès d'aveuglement & de témérité. Où nous conduira-t-on, ſi tout particulier a droit de s'ériger, de ſa propre autorité, en dogmatiſte & en prédicant, pour renverſer l'ancienne croïance, & en établir une nouvelle?

Loin de vous plaindre, & de dire que le Miniſtère public vous perſécute inju-

ſtement, ſachez lui gré au contraire de ce qu'il ne condamne que vos Ecrits. Il a même le ménagement de ſuprimer vos noms, quoiqu'ils ne ſoient que trop connus; & il ne bleſſe vos perſonnes, que lorſque vous vous êtes mis totalement à découvert, & témérairement préſentés ſous ſes coups. Mais ſouffrez que je vous renvoie ſur tout ceci à *l'Ami des Hommes*. II. Partie ch. IV.

Quand votre Oracle s'eſt mis en vivacité de ce que nous le *damnons*, & ceux qui penſent comme lui, que n'ai-je oſé lui répondre par ces belles paroles de Tertullien: *O teſtimonium animæ naturaliter Chriſtianæ!* O témoignage précieux d'une ame qui tient naturellement le langage du Chriſtianiſme, tant il eſt profondément gravé en elle! Vous craignez donc d'être damné; & vous le craignez ſi fort, que vous redoutez juſqu'à l'arrêt que nous en portons. *O teſtimonium!* Mais qu'apréhendez-vous, ſi, comme vous dites le croire, les Ecritures qui vous en ménacent, ne ſont que des Livres purement humains; ſi Jeſus-Chriſt, qui a prononcé votre condamnation, n'a été qu'un homme tel que les autres; ſi l'idée d'un Dieu vengeur n'eſt qu'une idée fauſſe & barbare, ou l'imagi-

nation de quelques fanatiques atrabilaires, qui se le représentent tel qu'ils sont eux-mêmes; si la Religion Chrétienne que vous rejettez, n'est que chimère & superstition; si enfin il n'y a pas même de châtiment éternel pour les Idolâtres, les Mahométans & les Libertins? Quelle contradiction entre vos discours & les fraïeurs de votre conscience! Le trouble dans lequel elle vous jette est si grand, qu'il offusque votre Raison. *O testimonium!*

Eh quel mal peut vous faire le jugement que je porte sur votre sort à venir? Ai-je le pouvoir de vous précipiter dans les abîmes éternels? Vous vous effraïez sur la simple ménace que je vous en fais. Sur quoi est-elle fondée cette ménace? Est-ce sur mon autorité propre? Non, car elle ne mériteroit que vos mépris. Mais je vous juge d'après la Loi de l'Evangile, dont vos fraïeurs mêmes attestent la Vérité. *O testimonium animæ naturaliter Christianæ!*

Voilà assurément la plus palpable de toutes les contradictions: la persuasion de l'impunité, & la crainte d'être puni. Votre Oracle aura beau s'étourdir tant qu'il voudra; il aura beau nier en nous l'idée innée d'un Etre suprême, juste

Juge & Vengeur des infidélités commiſes contre ſa Loi ; je le défie d'en jamais rien croire ſincerement, ni d'impoſer ſilence aux remords de ſon Ame. Et en dernier reſſort, j'en apelle à la premiere maladie ſerieuſe dont il ſera attaqué. C'eſt alors que l'on verra encore bien mieux, (& je le demande au ciel par l'eſtime très-réelle que j'ai pour lui), combien ſa conſcience eſt en opoſition avec ſa plume. Souffrez que je vous rapelle ces beaux vers que vous me citiez hier, & que je lui en faſſe l'aplication.

. . . . . .

Ainſi l'Etre éternel, qui nous daigne animer,
Jetta dans tous les cœurs une même ſemence.
Le Ciel fit la Vertu, l'Homme en fit l'aparence ;
Il peut la revêtir d'impoſture & d'erreur ;
Il ne peut la changer ; *Son Juge eſt dans ſon cœur.*

Vous me paroiſſez bien aigri contre notre Oracle, me dit le G. H. Seriez-vous tellement rébuté que vous ne vouluſſiez plus le voir ? Certes, lui répondis-je, il s'en faut beaucoup que j'y renonce. Je ſerois même très-fâché, ſi les réflexions que je viens de vous confier, parvenoient juſqu'à lui. Car je compte bien lui faire ma cour, toutes les fois qu'il voudra me le permettre, &

que

que vous aurez la bonté de m'y introduire. Je vous le conſeille, dit mon Ami; les converſations ſuivantes éclairciront ſans doute ce que vous ne comprenez pas encore; & je me prêterai de grand cœur à ſatisfaire vos deſirs.

IV CONVERSATION.

MON Ami me tint parole. Deux jours après, il me demanda obligeamment ſi je voulois aller voir l'Oracle. Très volontiers, lui dis-je; vous ne ſauriez me propoſer une partie plus agréable. Sur le champ nous nous mîmes en chemin.

L'Oracle me reçut avec beaucoup d'amitié, me témoigna la joie qu'il avoit de me revoir, & me fit entendre qu'il n'y comptoit preſque plus. N'avez-vous pas été un peu ſurpris, me dit-il, des principes que je vous ai donnés dans notre première Converſation? Ils ont dû vous paroître étranges; car j'avoue qu'ils ſont fort différens de ceux que l'on enſeigne parmi vos Croïans. A ce mot, je regardai mon Introducteur qui ſourioit. Je compris auſſitôt qu'il m'avoit décélé, & que ces Meſſieurs ne ſe piquent pas d'une grande exactitude ſur le ſécret qu'ils ont promis. Je convins à l'Oracle que j'avois trouvé des difficultés ſur certaines choſes qu'il m'avoit dites, très-contraires aux maximes que l'on m'avoit enſeignées dès

l'enfance. Mais j'ajoutai que c'étoit peut-être ma faute, ou l'effet des préjugés, & que la suite de ses Instructions lèveroit probablement tous mes doutes. Vous avez eu tort, me dit-il, de ne me pas faire part de vos Réfléxions sur ce qui vous embaraſſoit. Je ne l'aurois point trouvé mauvais. Je vous aurois satisfait avec plaisir; & je vous en donne toute permission pour l'avenir. Reprenons le sujet où nous l'avions laissé.

J'avois commencé à vous parler du Christianisme, & je vais vous faire voir que j'en ai dit plusieurs choses qui y sont parfaitement conformes. Lisez ces belles paroles qui commencent mon Ode à Messieurs de l'Académie des Sciences, qui ont été au Cercle polaire & sous l'Equateur, pour déterminer la figure de la Terre; j'invoque ainsi le secours du Verbe, cette Sagesse éternelle, engendrée du Pere, & source de toutes nos lumières (*a*).

O Vérité sublime! ô céleste Uranie!
Esprit de l'Esprit, qui forma l'Univers;
Qui mesure des Cieux la carière infinie;
Et qui pése les airs;
. . . . . .
Entens ma foible voix.

(*a*) *Tome 6. pag. 94.*

Je louai beaucoup l'Oracle sur la sublimité de ce début ; & je lui dis, qu'un homme qui n'auroit aucune connoissance de la Révélation, ou qui ne l'admettroit pas, ne s'exprimeroit jamais en termes aussi divins, la plupart tirés de nos Ecritures. Les *Nouveaux Philosophes* ne sont pas assez reconnoissans à cet égard.

Ecoutez ce que j'ai dit de la même Sagesse incarnée dans mon Poëme sur *la vraie Vertu* (*a*).

Quand l'Ennemi Divin des Scribes & des Prêtres
Chez Pilate autrefois fut traîné par des Traîtres.
De cet air insolent, qu'on nomme *Dignité*,
Le Romain demanda : *Quest-ce que Vérité ?*
L'Homme-Dieu, qui pouvoit l'instruire ou le confondre ;
A ce Juge orgueilleux dédaigna de répondre.
Son silence éloquent disoit assez à tous,
Que ce Vrai tant cherché n'étoit pas fait pour nous.
Mais lorsque, pénétré d'une ardeur ingénûe,
Un simple Citoïen l'aborda dans la rue ;
Et que, Disciple sage, il prétendit savoir
Quel est l'état de l'Homme, & quel est son devoir.
Sur ce grand intérêt, sur ce point qui nous touche,
Celui qui savoit tout, ouvrit alors la bouche ;
Et dictant d'un seul mot ses Décrets solemnels :
Aime Dieu, lui dit-il, mais aime les Mortels.
Voilà l'Homme & sa Loi.

(*a*) *Tome 6. pag. 43.*

Je ne pouvois parler plus correctement ſur les Miracles de Jeſus-Chriſt quand j'ai dit, que »la Phyſique (*a*) n'a »rien de commun avec les Miracles. »La Religion ordonne de les croire, & »la Raiſon deffend de les expliquer «. Auparavant j'avois reconnu celui des 4000 perſonnes, raſſaſiées avec cinq pains & trois poiſſons.

J'ai rendu hautement témoignage à l'établiſſement divin de l'Egliſe Chrétienne, à la Primauté de celle de Rome, à la pureté de ſa Foi, & à la Sainteté de l'auguſte Sacrifice qu'elle célébre (*b*).

Près de ce Capitole, où régnoient tant d'allarmes,
. . . . . .
Là, Dieu même a fondé ſon Egliſe naiſſante,
Tantôt perſécutée, & tantôt triomphante.
Là, ſon premier Apôtre, avec la Vérité,
Conduiſit la Candeur & la Simplicité.
Ses ſucceſſeurs heureux quelque tems l'imiterent;
D'autant plus reſpectés, que plus ils s'abaiſſerent.
Leur front, d'un vain éclat, n'étoit point revêtu;
La pauvreté ſoutint leur auſtère Vertu;
Et jaloux des ſeuls biens qu'un vrai Chrétien déſire,
Du fonds de leur chaumiere, ils voloient au Martyre.
. . . . . .

(*a*) *Tome 9. pag.* 333.
(*b*) Henriade, *Chant* 4.

Henri, dont le grand cœur étoit formé pour elle (*a*);
Voit, connoît, aime enfin sa lumiere immortelle.
Il avoue avec foi, que la Religion
Est au-dessus de l'Homme, & confond la Raison.
Il reconnoît l'Eglise; ici-bas combattue;
L'Eglise toûjours une, & par-tout étendue;
Libre, mais sous un Chef; adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des Saints, la grandeur de son Dieu.
Le Christ, de nos péchés victime renaissante;
De ses Elûs chéris nourriture vivante,
Descend sur les Autels à ses yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu, sous un pain qui n'est plus.

J'ai rendu publiquement hommage de mon respect & de ma soumission au Pape Benoit XIV, en lui dédiant ma Tragedie de *Mahomet*. Je lui parle en ces termes: » Si je suis (*b*) un des moins » élevés des Fidèles, je suis un des plus » grands admirateurs de votre Vertu. » J'espere donc que sa Sainteté voudra » bien me pardonner la liberté que je » prens de soumettre *au Chef de la vraie* » *Religion* un Ouvrage fait contre le » Fondateur d'une Secte fausse & bar- » bare. A qui mieux qu'au *Vicaire* & à » l'imitateur d'un Dieu de Paix & de » Vérité, pourrois-je dédier cette satyre

(*a*) La Vérité: ceci est du *Chant* 10 vers la fin.
(*b*) *Tome* 3. *pag.* 216.

de la cruauté & des erreurs d'un faux Prophéte «?

Après des témoignages auſſi formels, rendus publiquement à la Religion des Chrétiens, peuvent-ils douter que je n'en ſois un fidèle diſciple? Et vous même, qu'en penſez-vous? Laiſſez parler votre cœur. Tels que ſoient ſes aveus, je vous proteſte qu'ils ne vous feront aucun tort dans mon eſprit.

Puiſque vous me défendez expreſſément, répondis-je à M. de V. de vous rien diſſimuler, je vous avouerai que je ſuis dans la plus grande indéciſion. D'une part, vous venez de me faire une confeſſion exacte, ſublime & complette de nos dogmes fondamentaux. Il me paroîtroit injuſte de rien exiger de plus précis; & il ſemble que la perſuaſion ſeule peut tenir un ſi beau langage. Je dois vous ſupoſer de la ſincérité dans une matière auſſi grave; & avec ce préjugé favorable, dû aux honnêtes gens, je ne ſaurois croire que vous ne penſiez rien de ce que vous dites avec tant d'éloquence. D'autre part, je ſais des hommes bons connoiſſeurs en ce genre, qui n'ont aucun motif de rivalité ou de haine contre vous, incapables de calomnie, qui, après avoir lû attentivement vos Ou-

vrages, assurent que le plus subtile poison de l'incrédulité y est partout répandu avec un art infini; & qui soutiennent que l'enfer ne pourroit en produire de plus funeste à la Religion.

Eh bien, reprit l'Oracle en riant, dites leur de ma part qu'ils ont raison: j'ai été charmé de vos aveus; je vais vous en faire à mon tour.

Né avec une passion extrême de me faire un nom parmi ceux que l'Esprit philosophique a rendu célébres, j'y aspirai dès ma jeunesse, par la liberté que je me donnai de secouer le joug de tout ce qui peut contraindre l'Esprit & la Nature. Plus d'une fois mon bonhomme de pere en versa des larmes amères. Le pere le Jay, mon Professeur de Rhétorique au Collége de Louis le Grand, s'aperçut comme lui du penchant qui me dominoit, & fit un jour mon horoscope. En me prenant par la boutonniere, il me dit en pleine classe: *Malheureux, tu seras le drapeau des Incrédules & des Impies.*

Il étoit trop honnête-homme pour que je vouluse le faire mentir. Je me sentois du talent pour les vers; & les premiers essais de ma muse furent déja des escarmouches d'Incrédulité & de

Libertinage. J'entrepris ma *Henriade* à vingt-cinq ans à la ſortie de la Baſtille. La nature de ce Poëme, le ſujet que je traittois, la Cour & la Nation à qui il étoit préſenté, demandoient que je parlaſſe de la Religion en termes auſſi avantageux que je l'ai fait, & que vous l'avez entendu dans les vers que je vous en ai raportés. Mais dès-lors même, la politique ſeule conduiſoit ma plume. Depuis ce tems, je n'ai plus gardé qu'un coin du maſque, dont je crois encore devoir me couvrir, comme il eſt de régle parmi nous. Les eſprits ſuperficiels ou prévenus en ma faveur y ſont trompés: mais les Philoſophes ne s'y méprennent pas; & c'eſt par-là que je ſuis devenu leur Oracle.

Ceux d'entre vous qui ſe diſent attachés à leur Religion, & qui ne croïent pas que je m'en écarte jamais, ſont donc bien ſimples & bien bornés, s'ils penſent que je n'avois pas Jeſus-Chriſt en vue, quand, ſans le nommer, j'en ai fait le parallele avec (*a*) l'Idole de *Fo*, ou *Foé*, adorée par les Indiens & les Chinois; quand j'ai dit que préciſément dans le premier ſiécle de notre Ere, ſon culte commença à devenir célébre;

(*a*) *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér.* chap. 1.

qu'il passa pour un Dieu descendu sur la terre, à qui on rendit le culte le plus ridicule, & par conséquent le plus fait pour le vulgaire; que cette Religion infecta l'Asie; que les Bonzes (les Prêtres & les gens de Communautés) sont les principaux Adorateurs de ce Dieu prétendu; que c'est en son nom qu'ils promettent une vie éternelle; qu'ils consacrent leurs jours à des exercices de pénitence qui effraïent la nature; que leur fanatisme se subdivise à l'infini; qu'ils passent pour lui offrir des priéres & des sacrifices agréables, pour chasser les démons, pour operer des miracles, & qu'ils vendent au peuple la rémission des péchés; que cette secte séduit quelquefois des Mandarins; & que par une fatalité qui montre que la superstition est de tous les païs, quelques Mandarins ou grands Seigneurs se sont fait tondre en Bonzes par piété.

Le vulgaire de vos Croïans est donc bien aveugle, s'il ne voit pas que j'ai ajusté à ma façon l'histoire du *Dalaïlama*, pour tourner en ridicule votre Eglise & le Pape, que j'avois appellé en lui écrivant: *Le Chef de la vraie Religion, le Vicaire & l'Imitateur du Dieu de Paix & de Vérité.* Ce Dalaïlama, ai-je dit,

passe pour Successeur & Vicaire du Dieu *Fo*, & l'on croit son Trône éternel. Les Princes lui parlent à genoux. Il décide souverainement les points de la Foi, sur lesquels les *Lamas* ou *Prêtres* sont divisés. Il s'est depuis quelque tems fait Souverain; l'Empereur reçoit ses Ambassadeurs, & lui en envoie avec des présens considérables. Ces Sectes sont tolerées à la Chine pour l'usage du vulgaire, comme des alimens grossiers faits pour le nourir; tandis que les Magistrats & les Lettrés, séparés en tout du peuple, se nourissent d'une substance plus pure. Je laisse à faire l'aplication de ce parallele.

Elle est aussi claire qu'ingénieuse, dis-je à l'Oracle. C'est un tableau si bien allégorisé, que tout le monde en voit le raport. Vous vous seriez même fait injure, & à vos Lecteurs, si vous eussiez cru qu'il a besoin de commentaire.

Celse & Julien, continua-t-il, quoique gens d'esprit, n'y entendoient rien quand ils combattoient votre Religion par le raisonnement. Cette voie ne réussira jamais; aussi n'en veut-on point parmi nous. Ils devoient déguiser leur marche & les coups qu'ils vouloient

porter à leur adverſaire, afin de le ſurprendre, & de le percer lorſqu'il ne s'y attendoit pas. Ils devoient, comme moi, imaginer d'ingénieuſes fictions, par leſquelles ils auroient d'abord amuſé l'eſprit; & enſuite lui faire voir dans des ſujets étrangers & biſares les abſurdités de la Foi Chrétienne. Voilà ſenſiblement où j'en voulois venir dans ce que j'ai écrit ſur le Dieu *Fo* & ſur le *Dalaïlama* des Tartares.

Je conviens, Monſieur, qu'il y a beaucoup d'eſprit dans cette emblême. Mais qui ſait manier le pinceau, & aſſortir les couleurs & les caractères avec autant d'art que vous l'avez fait? Il y a dans ce tableau des licences & des traits hardis dont vous ſeul êtes capable.

Penſez vous encore, réprit-il, que j'avois un autre but quand j'ai donné l'Hiſtoire des Quakers? Ces dévots fanatiques & du premier ordre ne méritent que le ſouverain mépris d'un homme ſenſé. Mais je m'en ſuis ſervi comme d'une allégorie, pour montrer que ce qu'ils ont conſervé de l'Evangile & de la Religion Chrétienne n'eſt qu'un tiſſu de folies; & que ce qu'ils en ont réjetté eſt, au jugement de la Raiſon Philoſophique, une preuve de leur ſageſſe. Je

ſupoſe qu'un ancien de leur ſecte répondit ainſi aux queſtions que je lui avois faites.

»Non (a) je ne ſuis point baptiſé, & »cependant je ſuis Chrétien. Mais je »ne crois pas que le Chriſtianiſme con»ſiſte à jetter de l'eau ſur la tête d'un »enfant avec (b) un peu de ſel. Le Chriſt »reçut le batême de Jean; mais il ne »baptiſa jamais perſonne. Nous ne ſom»mes pas les diſciples de Jean, mais du »Chriſt, & nous croïons que ceux qui »profeſſent une Religion toute ſainte »& toute ſpirituelle, doivent s'abſtenir »des cérémonies Judaïques. Nous n'a»vons point d'autre Communion parmi »nous que celle des cœurs. Tous vos »Sacremens ſont d'invention humaine; »& ce mot ne ſe trouve pas une ſeule »fois dans l'Evangile. Tu peux lire l'ex»poſition de notre Foi par *Robert Bar»cley*; c'eſt un des meilleurs livres qui »ſoit jamais ſorti de la main des hom»mes. Nos ennemis conviennent qu'il »eſt très-dangereux; cela prouve com»bien il eſt raiſonnable. Nous affirmons »la Vérité par un *oui* ou par un *non*.

(a) Religion des *Quakers*, *tom.* 7. *pag.* 196. & *ſuiv.*
(b) On n'a jamais jetté du ſel ſur la tête de ceux que l'on baptiſe.

„Les Juges nous en croient sur notre „simple parole, lorsque tant d'autres „Chrétiens se parjurent sur l'Evangile. „Le premier d'entre nous, homme ou „femme, jeune ou vieux, qui se sent „inspiré, explique l'Evangile aux au„tres. A Dieu ne plaise que nous osions „ordonner à quelqu'un de recevoir le „Saint-Esprit le dimanche, à l'exclusion „de tous les autres Fidèles. Graces au „Ciel, nous sommes les seuls sur la „terre qui n'aïons point de Prêtres. „Nous nous en trouvons bien, & ne „nous enviez point ce bonheur. Ces „mercenaires domineroient bientôt par„mi nous, & nous oprimeroient. Irons „nous marchander l'Evangile, vendre „l'Esprit saint, & faire d'une assemblée „de Chrétiens une boutique de mar„chands? Nous ne donnons point d'ar„gent à des hommes vêtus de noir pour „assister nos pauvres, pour enterrer „nos morts, pour prêcher les Fidèles. „Nous remontons notre établissement „jusqu'à Jesus-Christ qui fut le premier „Quaker. Mais il fut renouvellé & ré„formé en Angleterre en 1642 par „*George Fox*, qui prêcha en vrai Apôtre, „c'est-à-dire, sans savoir ni lire ni écrire. „Il fut mis en prison, & traité comme

»un fou. Un ſoldat lui aïant donné un »grand ſoufflet, parcequ'il tutoïoit le »Juge, Fox préſenta l'autre joue, ſelon »l'Evangile, & le pria de lui donner un »autre ſoufflet pour l'amour de Dieu, »&c.«

Un badinage tel que celui-là, ſemé d'ironies & de traits lancés contre votre Religion, fera plus d'effet ſur les trois quarts des Lecteurs que tous les argumens de la Métaphyſique & de la Théologie.

Vous avez raiſon, lui dis-je; car il y a peu de perſonnes qui aiment ces raiſonnemens abſtraits, & même qui ſoient en état de les ſoutenir. Ils gênent l'eſprit, & vos apologues l'amuſent. On eſt bien près de croire un Ecrivain qui a le talent de plaire; & dans notre ſiécle, ce talent vaut beaucoup plus que le ſolide & le vrai. Quand on le poſſéde comme vous, on peut hardiment tout hazarder, & l'on eſt ſûr de trouver des Aprobateurs.

Je vous avouerai franchement, me répondit M. de V. que j'y compte un peu. Pour varier mes armes, tantôt j'avance un paradoxe, & je dis (*a*) que tout ce qui compoſe votre Religion,

(*a*) *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér.* chap. 211

juſqu'aux noms, aux uſages, aux cérémonies & aux dignités de l'Egliſe Romaine eſt de l'inſtitution des Grecs : *Batême*, *Euchariſtie*, *Liturgie*, *Diocèſe*, *Paroiſſe*, *Evêque*, *Prêtre*, *Diacre*, *Moine*, *Egliſe*, tout eſt grec. Rien de plus pitoïable que ce ſophiſme, par lequel je veux faire croire que toutes ces choſes ont été inventées par les Grecs, parce-qu'elles en portent le nom ; comme ſi les noms d'une langue ou d'une autre prouvoient l'origine de la choſe. Je ſais que ce raiſonnement eſt ridicule. Mais qu'importe ; le plus grand nombre de mes Lecteurs y ſera trompé, & c'eſt tout ce que je demande.

Tantôt j'attaque les premières ſources & les fondemens de votre Foi, en niant l'autenticité & l'inſpiration de vos Ecritures ; & cela par deux raiſons qui n'ont pas l'ombre de la ſolidité & de la vraiſemblance. Premièrement, je ſoutiens que les Livres des Chinois (*a*) précédent de pluſieurs mille ans ceux de Moïſe, & que le *Hanſcrit* des Brachmanes Indiens (*b*) eſt le plus ancien Livre de toute l'Aſie. Il ne manque à cela qu'un témoin qui les ait vûs, & qui ait

(*a*) *Tome 8. pag. 530.*
(*b*) *Tome 7. pag. 177.*

ſçu les lire. C'eſt la premiere fois qu'on a cité un Livre des Brachmanes. Ainſi on doit me croire en faveur d'une ſi belle découverte ; de même que quand je donne (*a*) neuf mille ans aux dogmes de Zoroaſtre.

Secondement j'établis pour principe certain & pour Pierre (*b*) de touche, que tout Livre qui péche contre la Phyſique, n'eſt point inſpiré du Ciel ; parceque Dieu n'eſt ni abſurde ni ignorant. Or il y a dans vos Ecritures des fauſſetés groſſieres en ce point : Les Eaux (*c*) ſuperieures, la Création des Etres (*d*) auſſi impoſſible que leur anéantiſſement, le période journallier du ſoleil au tour de la terre démontré faux, quoique cette derniere expreſſion doive naturellement être excuſée par le langage commun fondé ſur l'aparence, & que moi-même je m'en ſois ſervi pluſieurs fois (*e*). Je ſais bien que ces coups ne feront pas d'impreſſion ſur les connoiſſeurs & ſur les gens ſenſés ; mais ils ne compoſent pas le grand nombre, & les

(*a*) *Tome* 11. *pag.* 48.
(*b*) *Tome* 11. *pag.* 55.
(*c*) *Tome* 9. *pag.* 115. & *tom.* 11. *pag.* 114.
(*d*) *Tome* 7. *pag.* 204.
(*e*) *Tome* 11. *pag.* 38. & alibi.

autres ne doutent point de ce que je dis.

Comme je m'étois contenté de répandre des nuages sur l'autenticité & l'inspiration de vos anciennes Ecritures, je suis la même méthode sur la Divinité de Jesus-Christ, qui est le point capital de votre Religion. Pour abréger la discussion infinie de cette matiere, j'opose à toutes vos raisons l'autorité & le sentiment des immortels Wols, Leibnitz, Newton, Clarke, Milord Bolinbrok, & de plusieurs autres Philosophes, dont les génies sublimes ont pénétré dans le Sanctuaire de la Nature & de la Raison. Or ces Oracles de l'humanité entiere »ne sont (a) point du tout de l'avis de »S. Athanase sur le Chapitre de la Tri»nité; & ils vous disent nettement que »le Pere est plus grand que le Fils.... »Le célébre M. Newton faisoit à cette »opinion l'honneur de la favoriser. Ce »Philosophe incomparable & toûjours »sûr dans ses décisions, pensoit que les »Unitaires ou Déistes raisonnoient plus »géométriquement. Mais le plus ferme »Patron de la Doctrine Arienne est l'il»lustre Docteur Clarke, uniquement »ocupé de calculs & de démonstrations,

(a) *Des Sociniens & Ariens*, tom. 7. pag. 231. & suiv.

»aveugle & ſourd pour tout le reſte,
»une vraie machine à raiſonnemens.
»C'eſt lui qui eſt Auteur d'un Livre aſ-
»ſez mépriſé ſur *la Vérité de la Religion*
»*Chrétienne*. Il ne s'eſt point engagé dans
»de belles diſputes ſcholaſtiques, que
»notre Ami apelle de *vénérables Bilveſées*.
»Il s'eſt contenté de faire imprimer un
»Livre qui contient tous les témoigna-
»ges des premiers ſiécles, pour & con-
»tre les Unitaires, & a laiſſé aux Le-
»cteurs le ſoin de compter les voix, &
»de juger. Ce Livre du Docteur lui a
»attiré beaucoup de partiſans, mais l'a
»empêché d'être Archevêque de Can-
»torberi. . . . Je crois que Clarke s'eſt
»trompé dans ſon calcul, & qu'il valoit
»mieux être Primat ortodoxe d'Angle-
»terre (à la maniere du païs) que Curé
»Arien «.

Ici je pris la liberté d'interompre l'Oracle, pour lui repréſenter que je ſavois de bonne part ſur M. Clarke & ſur ſes Ouvrages des Anecdotes qui ne s'acordoient nullement avec ce qu'il venoit de dire.

Quelles ſont ces Anecdotes, me dit-il; je ſerai charmé de les aprendre.

1°. On voit bien que vous n'avez pas lû ſon Livre ſur *la Vérité de la Reli-*

gion Chrétienne, & que vous vous en êtes raporté à des Juges impoſteurs qui vous ont trompé. Vous dites que c'eſt un Ouvrage mépriſé. Il ne peut l'être que parmi les Déiſtes, qui voudroient ſe venger d'y être confondus par la force convaincante des raiſonnemens de l'Auteur.

2°. On convient que M. Clarke a été long-tems dans le parti des Ariens, lors même qu'il étoit déja Curé de la Paroiſſe Roïale de S. Jaques de Londre. A ce titre il étoit odieux aux vrais Proteſtans; & par la même raiſon, grand ami de la Reine Caroline, femme du Prince aujourd'hui régnant, qui jouoit l'eſprit fort, pour faire croire qu'elle avoit beaucoup d'eſprit. Une des Dames d'honneur, fatiguée par les inſtances de la Reine, qui la preſſoit de renoncer au Catholiciſme, promit d'embraſſer ſa Doctrine, ſi on lui prouvoit que le Verbe n'eſt pas Dieu. Elle pria M. Hooke de lui procurer une converſation entre M. Clarke & un Théologien Catholique, où l'on diſcuteroit la matiere. M. Hooke lui amena le Docteur Hawarden de la Faculté de Douai, qui commença la Conférence par demander à M. Clarke *s'il croïoit que le Verbe de*

Dieu pût être anéanti? S'il le peut, ajouta-t-il, il eſt au rang des ſimples créatures; s'il ne le peut pas, il eſt donc Dieu, conſubſtanciel à ſon Pere. M. Clarke fut tellement embaraſſé & interdit par la queſtion, qui alloit droit au fait, qu'il ne put pas répondre une ſeule parole. M. Hibſon Evêque de Londre, préſent à la Conférence, éclatta tellement de rire en voïant le grand Docteur des Ariens réduit au ſilence dès le premier mot, qu'il ſe retira, pour ne point augmenter ſa honte, & alla publier l'aventure par toute la ville. Il y eut d'autres Conférences, qui ne firent pas moins de tort à la réputation du Curé de S. Jaques. M. Hawarden les a fait imprimer en Anglois.

M. Clarke étoit de bonne foi dans l'Arianiſme, parcequ'il croïoit y voir la vérité. Mais dès qu'il en eut reconnu l'erreur par ſa propre défaite, il l'abjura. Il eut même la droiture de chanter publiquement la palinodie dans les Sermons ou Lectures qu'il fit en chaire, pour concourir au prix des 50 livres ſterling, ou environ 50 Louis, fondé par M. *Boyle*, en faveur de ceux qui prouveroient mieux *la Vérité de la Religeon Chrétienne, contre les Athées, les*

tique, qui prouve la force victorieuse de nos Raisons, sous lesquelles le plus Savant des Ariens d'Angleterre succomba. Eh pourquoi ceux de France ne veulent-ils pas les discuter d'aussi bonne-Foi que lui? La sincérité demandoit donc, à mon avis, que vous reconnussiez son changement. Car enfin, s'il étoit encore Arien, lorsqu'il fit l'Ouvrage dont nous parlons, ce Docteur, que vous appellez *une vraie Machine à raisonnement*, ne savoit nullement raisonner, & la preuve s'en présente d'elle-même par ce simple argument: Jesus-Christ a dit qu'il étoit le Fils de Dieu, une même chose avec lui; que toutes choses leur étoient communes; qu'il avoit opéré de tout tems, & qu'il opéroit encore avec lui; & il faisoit des miracles pour le prouver; s'il a dit vrai, donc il étoit Dieu, donc sa Religion est divine. Mais s'il a trompé les hommes, donc sa Religion n'est plus qu'imposture; parceque Dieu ne peut aprouver ni le mensonge ni le blasphême. Or pour prouver, comme M. Clarke l'a fait, que la Religion Chrétienne est divine, il est indispensable de croire que Jesus-Christ est Dieu; sans quoi le

fondement même de l'édifice s'écroule. Il faut donc opter entre ces deux partis : Ou M. Clarke avoit changé de sentiment quand il prêcha ses Sermons sur la Vérité de la Religion Chrétienne ; ou, s'il étoit encore Arien, le voilà manifestement en contradiction avec lui-même, & personne ne fut moins raisonner. Voulez-vous bien me résoudre le problême ?

Je n'entre point dans vos questions, me répondit M. de Voltaire avec un peu d'humeur. *Ce qui est de certain* (*a*), c'est que M. Clarke avoit trop d'esprit & raisonnoit trop bien pour penser comme les Catholiques. Ces misères ne sont pardonnables qu'à des Philosophes de vos écoles. Je les abandonne à votre Pere Mallebranche, dont on fait tant de cas parmi vous, & qui, au fond, n'étoit qu'un (*b*) Quakre. Mais reprenons le fil de notre Discours & les différentes manieres dont j'attaque votre Religion.

(*a*) Mot favori & tranchant de M. de Voltaire, dans les choses les plus douteuses & les plus fausses. C'est l'expédient par lequel il se tire de tout, & décide tout.

(*b*) *Tome 7. pag. 206.*

Ecoutez ce que j'ai répondu à la consultation de Mad... dans ma fameuse *Epitre à Uranie*, que le Parlement s'avisa de condamner au feu.

Tu veux donc, charmante Uranie,
Qu'érigé par ton ordre en Lucréce nouveau,
Devant toi, d'une main hardie,
A la Religion j'arrache le bandeau;
Que j'expose à tes yeux le dangereux tableau
Des mensonges sacrés, dont la terre est remplie;
Et qu'enfin ma Philosophie
T'aprenne à mépriser les horreurs du tombeau,
Et les terreurs de l'autre vie.
Ne crois point qu'enivré des erreurs de mes sens,
De ma Religion blasphémateur profane,
Je veuille, par dépit pour mes égaremens,
Détruire, en libertin, la Loi qui les condamne;
Examinateur scrupuleux,
Je prétens pénétrer, d'un pas respectueux,
Au plus profond du Sanctuaire
Du Dieu mort sur la Croix, que l'Europe révére.
L'horreur d'une effroïable nuit
Semble cacher son Temple à mon œil téméraire;
Mais la Raison qui m'y conduit,
Fait marcher devant moi son flambeau qui m'éclaire.
Les Prêtres de ce Temple, avec un ton sévère,
M'offrent d'abord un Dieu que je devrois haïr;
Un Dieu qui nous forma pour être misérables;
Qui nous donna des cœurs coupables,
Pour avoir droit de nous punir;

Qui nous créa d'abord à lui-même semblables,
Afin de nous mieux avilir,
Et nous faire à jamais souffrir
Des tourmens plus épouvantables.

. . . . . .

Je ne suis pas Chrétien, mais c'est pour t'aimer mieux.

. . . . . .

On supprime ici plus de 80 vers, remplis d'imputations si atroces, & de blasphêmes si affreux contre le Créateur & contre Jesus-Christ, qu'on n'ose les exposer aux yeux du Public. L'auteur, après avoir feint que Jesus-Christ lui aparoît & lui reproche son Incrédulité, continue ainsi :

Entre ces deux portraits, incertaine Uranie,
C'est à toi de chercher l'obscure Vérité ;
A toi que la Nature honora d'un Génie
Qui seul égale ta beauté.
Songes que du Très-Haut la Sagesse immortelle
A gravé de sa main, dans le fonds de ton ame,
La Religion Naturelle.
Crois que ta bonne-foi, ta bonté, ta douceur,
Ne sont point les objets de sa haine éternelle.
Crois que, devant son Trône, en tous tems, en tous lieux,
Le cœur du Juste est précieux.
Crois qu'un Bonze modeste, un Dervis charitable,
Trouve plutôt grace à ses yeux,
Qu'un Janséniste impitoïable,
Ou qu'un Jésuite ambitieux.

Eh ! qu'importe en effet ſous quel titre on l'implore :
Tout homme le connoît, mais aucun ne l'honnore.
Ce Dieu n'a pas beſoin de nos vœux aſſidus :
Si l'on peut l'offenſer, c'eſt par des injuſtices.
Il nous juge ſur nos Vertus,
Et non pas ſur nos Sacrifices.

Voilà le centre & les principes auxquels ſe raporte tout ce que j'ai dit dans mes Ouvrages. Liſez-les avec attention, & vous verrez que je ſuis ſyſtematique.

Cela eſt clair, dis-je à l'Oracle, après des ſorties auſſi vives ſur Jeſus-Chriſt & ſur la Religion, on ne peut pas douter que vous ne ſoïez parfait Arien, parfait Déiſte. Mais une choſe qui m'étonne, c'eſt que vous & vos Meſſieurs qui enſeignez le Déiſme dans vos Ecrits, & qui y faites tous vos efforts pour l'établir, vous rougiriez & ſeriez très-offenſés, ſi dans une compagnie reſpectable, ou même dans la ſociété ordinaire, on vous donnoit le nom de *Déiſtes*; vous vous retireriez bien-tôt avec la honte & la colere. Un Catholique ſe donne pour ce qu'il eſt; un Proteſtant avoue qu'il ſuit la Réforme; un Turc mettroit le ſabre à la main plûtôt que de renier Mahomet & l'Alcoran; en général perſonne ne rougit de ſon ſenti-

ment quand il le croit vrai ; & aucun de vous ne veut convenir qu'il eſt Déiſte. Voilà une étrange Religion, & de bien foibles diſciples, qu'un enfant ou une femmelette font auſſi-tôt apoſtaſier ! La plûpart de vos Ecrivains n'oſent finir leurs Ouvrages, ſans y avoir inſeré quelques correctifs en notre faveur ; mais ſi groſſiers que perſonne n'y eſt trompé. S'ils ſont repris par le Miniſtère public, ils donnent ſur le champ les *Rétractations* les plus fortes & les plus humiliantes ; je ne parle pas de la ſincérité. Quoi ! ſeriez-vous contredits par la conſcience, confondus par la vérité, dépourvûs de réponſes, arrêtés par la politique, effraiés par la crainte du public qui ſe ſouléve contre vous ? Ces motifs combattroient bien votre cauſe. Quelle idée nous donnez-vous d'une Religion que vous abandonnez ſi promptement ? Je me rapelle que de tous les tems les Hérétiques ont eu pour maxime générale de déguiſer ou de renier leurs ſentimens, quand on le leur demandoit. Ils ne ſympatiſoient point avec la lumiere. Excuſez, je vous prie la liberté de ma comparaiſon.

La prudence inſpire, me dit l'Oracle, la conduite que tiennent nos Ecri-

vains. Les préjugés ſont encore trop forts, & la lumiere trop foible, pour ſe déclarer ouvertement. Ceci eſt la réforme d'une Doctrine illuſoire, malheureuſement enracinée dans les eſprits. Il faut que la Philoſophie ait fait plus de progrès avant de s'en déclarer les Protecteurs. Donnez-vous patience, & vous verrez que nous nous montrerons un jour à viſage découvert.

Je n'en ſuis pas bien convaincu, lui répondis-je. Le livre de l'avenir eſt un livre bien obſcur & bien incertain pour les hommes; ils y voient volontiers les prophéties & le ſuccès des projets qui les flattent. Tout ce que l'on peut dire juſqu'à préſent, c'eſt que le paſſé ne vous donne pas de grandes eſpérances. Mais en attendant, ſi vous regardez votre entrepriſe comme une réforme de la Philoſophie, que vous voulez rendre meilleure par une autre dont la Vérité vous paroît ſure, pourquoi rougir des ſentimens nouveaux? Dès les commencemens du Cartéſianiſme, tous les gens d'eſprit ſe diſoient Cartéſiens. Dès que le Syſtème de Newton parut, une foule de Philoſophes ſe fit gloire de le ſoutenir hautement; & aucun de vos Meſſieurs n'oſe avouer le Déiſme, le Ma-

térialiſme, ni la Religion purement naturelle. Pourquoi cela ?

Ce ſont des lâches, me répondit l'Oracle avec vivacité. Pour moi, je dis nettement ce que je ſuis. Non-ſeulement je ne diſſimule point dans la converſation les bons mots & les ſatyres qui me viennent dans l'eſprit contre votre Religion; mais je les ai fait imprimer publiquement dans le Recueil de mes Ouvrages. Mon nom eſt à la tête, & mes diſciples (*a*) n'oſent encore mettre le leur.

Par exemple, vous regardez comme un miracle éclattant en faveur de votre Religion, qu'elle ſe ſoit établie dans le monde malgré les obſtacles qu'elle avoit à vaincre de la part des Empereurs Romains, & de leurs Miniſtres dans les Provinces, que vous dites avoir répandu des torrens de ſang, pour détruire juſqu'au dernier des Chrétiens: & moi, pour vous enlever cette preuve de la Divinité du Chriſtianiſme, je ſoutiens hardiment, dans mon *Hiſtoire Générale*, que c'eſt la plus chimérique de toutes

(*a*) D'environ trente Brochures que ces MM. ont données pour établir leurs différens ſyſtèmes, aucun n'a oſé mettre ſon nom que M. Touſſaint; encore l'a-t-il défiguré, en le gréciſant ſous celui de *Panage*.

les illusions. »L'ignorance (a) se repré-»sente d'ordinaire ces Princes, & sur-»tout Dioclétien, comme un ennemi »armé sans cesse contre les Fidéles, & »son régne comme une S. Barthelemi »continuelle «. Vain préjugé que je laisse aux Baronius, aux Pagi, aux Ruinart, aux Bossuet, aux Fleury, aux Tillemont. Il est vrai que je n'ai jamais perdu mon tems, comme eux, à étudier les anciens monumens de l'*Histoire Ecclésiastique*. Mais en revanche, j'ai bien lû la judicieuse & sincere Dissertation du fameux Dodwel, sur *Le petit nombre des Martyrs*. C'étoit un excellent Cacouac, rempli de l'esprit Philosophique, s'il y en eut jamais en Angleterre, & de qui j'ai apris beaucoup de bonnes choses. La lecture de ses Dissertations ma tenu lieu d'une infinité de Livres que je cite, & que je n'ai jamais vus.

Je veux donc vous assûrer sur sa parole, qu'il n'y a pas eu la milliéme partie des Martyrs, dont vos Historiens anciens & modernes ont fait mention.

(a) *Essai sur l'Histoire Générale*, chap. 5. Lisez tout le chap. où cette matiere est traittée, & vous verrez si le langage que je fais tenir ici à l'Auteur, est autre chose que le dévelopement de ses paradoxes sur ce point, démentis par toute l'Histoire. Il faudroit un Livre, pour en réfuter toutes les absurdités.

Les

Les roues, les chevalets, les ongles de fer, les chaudieres bouillantes, les buchers ſont autant de fables inventées dans les ſiécles d'ignorance & de ſuperſtition, par les faiſeurs de Légendes. N'allons point rendre barbares des Princes remplis de ſageſſe & d'humanité, pour trouver un miracle de trois ſiécles dans l'établiſſement du Chriſtianiſme. Inſenſiblement il gagna du terrein, & s'étendit naturellement, comme toutes les Sectes de l'Erreur & de la Philoſophie : voilà le fait & la vérité.

»Ce qui eſt de certain, c'eſt que le »génie du Sénat ne fut jamais de perſé»cuter perſonne pour ſa croïance ; & »aucun des Céſars n'inquiéta les Chré»tiens juſqu'à Domitien «. Je n'en excepte pas même Néron. Je ſais ce que Suétone, Sulpice Sévére & Paul Oroſe ont dit des cruautés horribles que ce Prince inhumain fit ſouffrir aux Fidéles, & la vive peinture que Tacite nous en a laiſſée. Dodwel eſt bien bon d'en convenir. Pour moi, je nie tout, & je récuſe leur autorité.

Il s'en faut bien que je repréſente Trajan, Marc-Aurele & les Antonins, comme des Princes capables de verſer

le ſang. J'aſſûre expreſſément qu'ils ne furent point perſécuteurs. Il eſt vrai que les Apologies de S. Juſtin, de Tatien & d'Athénagore, leur furent preſentées pour les conjurer, & en même tems le Sénat, de ne pas ſouffrir qu'on fît mourir les Chrétiens par le ſeul motif de leur Religion. Mais, ou il faut que les Ouvrages, qui portent leur nom, ſoient ſupoſés, ou que les Auteurs aïent été bien inſenſés d'oſer parler ainſi à des Empereurs qui ne perſécutérent jamais perſonne. J'en dis autant de l'Apologétique de Tertullien.

Inutilement Lactance & Euſébe, témoins oculaires de ce qui ſe paſſa dans l'Aſie & dans l'Egypte par les ordres de Dioclétien, raportent des cruautés ſans nombre, & telles que l'on ne conçoit pas comment des hommes ont été capables de s'y livrer. Je ſuis convaincu que le zéle de ces deux Hiſtoriens avoit échauffé leur imagination, & qu'ils ont cru voir ce qui n'exiſta jamais.

A l'égard de tant d'*Actes de Martyrs*, raportés par Dom Ruinart, ce Bénédictin ſuperſtitieux & fanatique; ce ſont autant de pieuſes rêveries, enfantées dans le cerveau des anciens Moines ſes Confréres. Dodwel n'y penſoit pas,

quand il en a reconnu la plus grande partie pour vraie.

Dès que j'ôte aux Chrétiens la gloire d'avoir verſé leur ſang, pour rendre témoignage à l'Evangile, vous comprenez que je ne ſuis guères diſpoſé à louer leurs vertus. J'ai fait l'éloge des Chinois, que j'appelle (a) le plus ancien & le plus ſage de tous les Peuples. J'ai donné les mêmes qualités aux Indiens. En vingt endroits de mes Ouvrages, j'ai préconiſé Socrate, Platon, Ariſtide, Titus, Trajan, Marc-Aurele, Antonin, Julien & tant d'autres Païens, que je dis s'être rendus dignes des récompenſes immortelles, dont je les crois couronnés. J'ai cru même devoir rendre juſtice à Mahomet & à ſes Diſciples, des ſages maximes & de la bonne conduite que j'avois reconnues en eux.

Il étoit naturel que, dans une *Hiſtoire Générale*, où je parle de tous les ſiécles, de tous les Peuples, de toutes les Religions, je fiſſe un chapitre ſur celle des Chrétiens; que je diſe quelque choſe de Jeſus-Chriſt, après avoir tant loué *Confucius*; que je donnaſſe du moins à entrevoir la rapidité inconcevable, avec laquelle l'Evangile s'eſt ré-

(a) *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér.* chap. 1 & 11.

pandu en moins de deux siécles jusjusqu'aux extrêmités de l'Univers, dont il a changé la face, comme j'ai remarqué les progrès immenses du Mahométisme dans ses trois premiers régnes. Enfin on devoit s'attendre que je dirois quelque chose de la ferveur des premiers Chrétiens, & de tant de beaux génies, parmi les Apologistes & les Peres qui ont écrit en faveur du Christianisme. Cette matiere auroit fourni d'aussi beaux traits pour le moins, que les Chinois, les Indiens, les Gaures & les Quakers sur lesquels je me suis beaucoup étendu.

Mais elle étoit insipide & odieuse pour moi. Je n'y ai jamais aperçu que des superstitions, des vices, des cruautés & les horreurs du Fanatisme. Cherchez bien dans tous mes Ouvrages, je vous défie d'y trouver une seule fois l'éloge des Chrétiens. Le premier Prince, qui les a protégés, Constantin le Grand, étoit un monstre à mes yeux. Voïez (*a*) toutes les barbaries que j'entasse sur sa tête, sans avertir que la haine des Païens l'a chargé de tous ces crimes, la plûpart sans fondement; & que, s'il en a commis, ils sont antérieurs à son

(*a*) *Essai sur l'Histoire Génér.* chap. 5.

Baptême. Voïez les cruautés effroïables, que j'impute aux Chrétiens de ſon tems en Syrie & dans la Paleſtine. Voïez comment je traitte Charlemagne le plus grand de nos Rois, parce qu'il étoit plein de zéle pour la propagation & le bon ordre de l'Egliſe. Je ne lui connois pas l'aparence d'une Vertu. Voïez enfin ſi, lorſque j'ai parlé des Chrétiens attachés à leur foi, j'ai jamais manqué de leur donner les titres de ſuperſtitieux & de fanatiques. Je ſuis tolérant pour toutes les Religions du Monde; il n'y a que la leur qui me ſoit odieuſe.

Il en eſt un ſur-tout qui a échauffé ma bile plus que tous les autres, par un certain projet qu'il avoit conçu, mais qu'il n'a pu exécuter. C'eſt ce *Blaiſe Paſcal* (*a*) ſi célébre dans le Monde par

(*a*) *Voyez* le portrait contempteur, qu'il en fait dans une de ſes *Epitres* au R. de P. *tom. 6. pag.* 205. L'Auteur des *Penſées Philoſophiques* en juge tout différemment, *n.* 14. „ Paſcal, dit-il, avoit de la droiture; „ mais il étoit peureux & crédule. Eloquent Ecrivain „ & Raiſonneur profond, il eût ſans doute éclairé „ l'Univers, ſi la Providence ne l'eût abandonné à des „ gens, qui ſacrifierent ſes talens à leurs haines, & „ qui ne méritoient pas d'être ſes diſciples “. Concilie qui pourra ces caractères diſparates de peureux, de crédule, de raiſonneur profond, de beau génie, capable d'éclairer l'Univers, ſupérieur à tout Port-Roïal. Voilà comment ces Meſſieurs s'accordent avec eux-mêmes, & les uns avec les autres. Voilà l'uniformité de leur ſyſtême & leur judiciaire.

ſes découvertes, par le ſeul Ouvrage qu'il a donné, & par les matériaux qu'il amaſſoit pour en compoſer un autre ſur la Religion. Les principes qu'il devoit y développer, ſont tellement opoſés aux miens, que je n'ai pu les lire, ſans en être couroucé juſqu'au fonds de l'ame. A peine eus-je parcouru ſes *Penſées*, que je pris la plume pour les réfuter; mais la colere qui me tranſportoit, m'offuſqua la raiſon. Au jugement de tous les gens ſenſés, on ne me reconnoît point dans un Ecrit ſi pitoiable; & je le ſens moi-même, quand, à tête repoſée, je relis mes *Remarques*. La chienne de Brochure! Elle m'a fait mille fois plus de tort, que je n'en comptois faire à *ce Miſantrope ſublime, ennemi du genre humain*.

Je demande donc un peu d'indulgence au Public pour cette éclipſe paſſagere, arrivée à mon génie, capable certainement de faire mieux ſur d'autres ſujets; & j'en reviens au jugement que j'ai prononcé ſur moi-même. »Quelle »défiance (*a*) ne dois-je point avoir, »moi qui, né avec des talens ſi foibles, »accablé de maladies continuelles, (& »d'ailleurs ſi rempli de préjugés), n'ai »ni le don de bien imaginer, ni la pa-

(*a*) Préface ſur la Tragédie de Mariamne.

» tience de corriger, par un travail assi-
» du, les défauts de mes Ouvrages «.

L'Oracle parloit depuis long-tems, & avec tant de feu, qu'il en étoit épuisé & hors de lui-même. La derniere réflexion avoit sur-tout extrêmement affecté son ame. Il nous congédia, en nous disant de revenir le lendemain, parce qu'il avoit de nouvelles choses à m'expliquer.

Comme mon Introducteur m'avoit trahi sur mes premieres confidences, je ne m'avisai pas de lui en faire de nouvelles. Je me contentai de réfléchir à part moi, sur les horreurs que l'Oracle venoit de nous débiter avec enthousiasme. Il m'auroit été facile de le confondre sur tout ce qu'il m'avoit avancé dans nos deux Conversations. Mais une réfutation discutée auroit trop coupé le discours; elle nous auroit écartés; elle n'auroit point fini, & la chaleur de la dispute auroit bientôt rompu tout commerce. C'est ce que je ne voulois pas. Mon dessein étoit de laisser parler M. de V. en toute liberté, & de me couvrir du voile de la politesse & de l'admiration, pour voir jusqu'où il porteroit l'excès de ses égaremens. C'est le parti que je pris encore dans les Convers. suiv.

Ve CONVERSATION.

JE trouvai l'Oracle bien remis de l'émotion où je l'avois laiſſé la veille, & je vis à ſon air ſerein, qu'il étoit de fort bonne humeur. Eh bien, me dit-il, nous diſcutames hier le fonds de votre Chriſtianiſme, examinons aujourd'hui quelques-uns de ſes Dogmes. Dans ce que j'ai le plus admiré en Angleterre & en Pruſſe, parmi les grands avantages & les traits de ſageſſe que je trouve dans ces deux Roïaumes, rien ne m'a fait tant de plaiſir que *la Liberté* ineſtimable, acordée à tout particulier, de penſer, de dire, d'écrire & de faire tout ce qu'il veut. De-là naît une infinité de Livres ſavans & admirables, où l'on plaide pour & contre la cauſe de tous les ſentimens & de toutes les Religions. Voilà ce que ne connoiſſent pas vos timides Croïans qui, ſe renfermant dans la ſphére étroite d'un ſeul parti, ne donnent aucun eſſor au génie, & aiment mieux le voir languir, que d'oſer franchir les barrieres des préjugés conſacrés par l'imbecillité de leurs pe-

res. De telles chaînes ne ſont pas faites pour moi. J'aime à voïager dans toutes les régions de l'Eſprit humain, & quelques fois à m'y égarer volontairement. Je crois y voir de nouvelles beautés. Que m'importe ſi les autres ne les regardent pas comme telles, il ſuffit qu'elles me plaiſent. Telle idée me flatte aujourd'hui que je rejetterai demain. Eſt un ſot qui ne trouve pas toûjours des probabilités & des vraiſemblances pour contredire les Vérités le plus univerſellement reçues, & celles mêmes qu'il a établies.

J'ai cru, par exemple, pendant un tems la Spiritualité & l'Immortalité de l'Ame, ou du moins je paroiſſois la croire; car je m'exprimois ſur les biens éternels, juſte récompenſe du ſage, comme un homme fermement convaincu de cette eſpérance. Inſenſiblement cette certitude s'eſt affoiblie dans mon eſprit. Je me ſuis aproché de ceux qui en doutoient, parce que c'étoient de ces Philoſophes que j'eſtime; j'ai ſouvent raporté leurs paroles ſceptiques, & enfin j'ai commencé à héſiter comme eux (*a*).

(*a*) Lettre à Monſieur de Genonville, *tom.* 6. *pag.* 240.

Pour comble de malheur, je sens de ma pensée
Se déranger les ressorts.
Mon esprit m'abandonne, & mon ame éclipsée
Perd en moi de son être, & meurt avant mon corps.
Est-ce là ce raïon de l'Essence suprême,
Qu'on nous peint si lumineux?
Est-ce là cet Esprit survivant à nous-mêmes?
Il naît avec nos sens, croît, s'affoiblit comme eux.
Hélas! périroit-il de même?
JE NE SAIS; mais j'ose espérer
Que de la mort, du tems, & des destins le Maître,
Dieu conserve pour lui le plus pur de notre être,
Et n'anéantit point ce qu'il daigne éclairer.

A coup sûr, ce langage vous paroîtra un peu extraordinaire; car il y a là de quoi amuser tous les partis, & rien qui puisse les contenter. Je doute de tout ce qui concerne cette matiere; & je ne veux pas aller plus loin que Newton, »qui ne s'étoit (*a*) point fait de système »sur l'Ame, ni sur la maniere dont elle »est unie au corps, & sur la formation »de ses idées. Il croïoit seulement qu'il »étoit possible qu'il y eût des millions »d'autres substances pensantes, dont la »nature pouvoit être absolument diffé-

(*a*) *De l'Ame & des Idées*, tom. 9. pag. 58. On prête ici des sentimens fort injurieux à la mémoire de M. Newton. C'est à ses Disciples à le venger. On ne lit rien de tel dans ses Ouvrages. M. de Voltaire ne l'a jamais vu; sur quoi est-il donc fondé?

» rente de la nature de notre Ame . . .
» Ennemi des syſtèmes, il ne jugeoit
» de rien que par analiſe ; & lorſque ce
» flambeau lui manquoit, il ſavoit s'ar-
» rêter «. Or comme l'analiſe ne démontre ni la Spiritualité ni l'Immortalité de l'Ame, il a dû être abſolument indécis ſur l'une & ſur l'autre ; & c'eſt auſſi à quoi je m'en tiens.

L'Analiſe démontre ſi peu ces deux points, que tout ce que M. Loke a dit de mieux dans ſon Traité de l'*Entendement* eſt » que nous n'avons pas aſſez
» de connoiſſance de la Nature pour oſer
» prononcer qu'il ſoit impoſſible à Dieu
» d'ajouter le don de la penſée à un Etre
» étendu quelconque . . . Celui qui peut
» tout, ne peut-il pas faire penſer un
» Etre matériel, un atôme, un élément
» de la matiere ? *On* (*a*) aſſure que New-
» ton croïoit la choſe poſſible ainſi que
» Loke . . . Cependant affirmer que la
» matiere penſe en effet, parceque Dieu
» a pu lui communiquer ce don, ſeroit
» le comble de la témérité ; mais affir-

(*a*) Voilà la grande reſſource de M. de Voltaire, pour haſarder les plus groſſieres fauſſetés. Il fait toûjours parler cet *On* chimérique. *On* aſſûre, *on* a dit, *on* a fait imprimer, &c. Eh ! ne ſait-il pas que *On* eſt un menteur ? Les Ecrivains judicieux & ſolides n'emploïent pas une pareille autorité.

»mer le contraire eſt-il moins hardi ? « Pour moi je ſuis ſi convaincu de cette importante Vérité, que je l'ai répétée plus de trente fois dans mes Ouvrages.

J'en ai fait la réfléxion en les liſant, pris-je la liberté de dire à l'Oracle ; & je n'ai jamais pu comprendre pourquoi vous y reveniez ſi ſouvent. Car enfin, vous convenez qu'on ne peut affirmer que la matiere penſe ; & vous vous en tenez à demander ſeulement qu'on vous acorde la poſſibilité du fait. Eh bien, quand les Croïans en conviendroient, je ne vois pas que cette poſſibilité intéreſſe plus que la poſſibilité de mille mondes, différens de celui que nous habitons. Pourquoi donc rapellez-vous cette queſtion à tout propos ? Je n'en aperçois ni l'objet ni la conſéquence.

Je le crois, me répondit l'Oracle, & bien d'autres que vous ne pénétrent pas plus loin. Si je n'avois pas des vûes, pouvez-vous penſer que je rapellerois ſi ſouvent, comme importante, une queſtion qui vous paroît frivole, & qui l'eſt en aparence ? Puiſque vous venez ici pour vous inſtruire, je vais vous découvrir ce ſecret. Regardez-moi comme un bon pere de famille, plus que ſexagenaire, qui plante des ave-

nues & des forêts, dont il ne jouira jamais, & que ſes neveux ſeuls verront dans leur beauté. Je ne me flatte pas que l'hypothéſe de Loke ſera reçue de mon vivant. Mais à force de la répéter & de la rendre plauſible, j'eſpere qu'un jour on la regardera enfin comme telle; & de cette poſſibilité une fois convenue, mes ſucceſſeurs n'auront plus qu'un pas à faire pour paſſer à la réalité.

Quand on aura acordé que *la matiere quelconque* eſt ſuſceptible de penſée, on ſe détachera bien-tôt de récourir pour cela à l'Ame, que Newton apelle *une ſubſtance incompréhenſible*; on prouvera aiſément que Dieu communique par ſa Toute-puiſſance (*a*) nos idées à nos ſens; on le fera voir par la conſtruction même de notre corps, dont chaque partie a ſes propriétés différentes, & a été formée dans cette vûe. Ce ſera leur configuration particuliere, qui

(*a*) *Voyez* le chap. ſur l'*Ame*, tom. 7. pag. 279. Vous y trouverez que M. de Voltaire nous y égale abſolument aux Bêtes ſur le principe de la penſée. Eſt-ce à nous ou aux Bêtes à le remercier? Ailleurs, il nous met au-deſſous d'elles. Voici ſes termes: „J'oſe dire que „la raiſon de l'Homme ainſi obſcurcie, eſt bien au„deſſous des connoiſſances ſi bornées, mais ſi ſûres, „que nous apellons *inſtinct* dans les Brutes". *tom. 9. pag. 91.* Ainſi nous voila plus Bêtes que les Bêtes.

déterminera l'eſpéce de nos penſées. Celles-ci deviendront communes aux Bêtes, qui ſont pourvûes des mêmes ſens que nous. On comprendra déſormais comment Archiméde ne differe d'une Taupe que par une plus grande perfection des organes, & comment un enfant n'eſt eſſenciellement rien de plus qu'un petit chien, ainſi que je l'ai avancé. On concevra que les déſirs & les plaiſirs phyſiques ſont auſſi naturels & auſſi licites aux hommes qu'aux animaux; & comme il ſeroit abſurde de dire qu'il y a dans une autre vie des peines & des récompenſes pour les animaux, on ſentira le ridicule de croire qu'il y a quelque choſe à eſpérer ou à craindre pour les hommes. La démonſtration en eſt complette; puiſque les uns & les autres ſont uniquement de la même nature, c'eſt-à-dire, compoſés de la ſeule matiere, dont l'organiſation, qui eſt le ſujet où réſide la penſée, ſe diſſout après la mort. Qu'on vienne après cela menacer le genre humain de la damnation éternelle. Voilà où j'en veux venir en acoutumant les hommes peu à peu à croire que la matiere eſt ſuſceptible de penſée. Je poſe les fondemens de l'édifice. Mes diſciples en ſavent

le plan ; ce ſera leur affaire de l'élever quand le moment en ſera venu.

Aſſurément, répondis-je à M. de V. vous aviez bien raiſon de dire, que ni moi ni beaucoup d'autres ne comprenions pas le fin & toute l'étendue de votre projet. Il eſt vaſte, ſolide & digne de vous. Je ne vois qu'une difficulté dans le ſuccès de ſon éxécution. C'eſt que tout porte ici ſur une ſimple poſſibilité, qui eſt de ſavoir ſi la matiere peut être ſuſceptible de la penſée. Or quand on vous l'acorderoit, croïez vous qu'on ira tout d'un coup conclure qu'elle penſe en nous ? Parce qu'une choſe eſt poſſible, donc elle eſt. L'Empereur du Mogol peut avoir vingt piés de haut, donc il les a. En vérité ceux mêmes qui n'ont jamais étudié en Philoſophie ne vont pas ſi vite en conſéquences. On pourroit bien vous apliquer ces paroles très-ſenſées, par leſquelles vous concluez le jugement que vous portez ſur la diſpute de M. Léibnitz & de M. Newton, au ſujet de la formation des Idées : »Quand même, di»tes-vous, (a) il ſeroit poſſible que »Dieu eût fait tout ce que Leibnitz ima»gine, faudra-t-il le croire ſur une ſim-

(a) Tome 9. pag. 67.

»ple possibilité ? Qu'a-t-il prouvé par »tous ces nouveaux efforts ? qu'il avoit »un très-beau génie ; mais s'est-il éclai»ré, & a-t-il éclairé les autres ?... Si »l'on veut savoir ce que Newton pen»soit sur l'Ame, sur la maniere dont el»le opere, & lequel de tous ces senti»mens il embrassoit, je répondrai qu'il »n'en suivoit aucun. Que savoit donc »sur cette matiere celui qui avoit sou»mis l'infini au calcul, & qui avoit dé»couvert les Loix de la pésanteur ? »Il savoit douter «. C'est-à-dire, ajoûtai-je, qu'après avoir bien donné la torture à son esprit, il en revenoit au mauvais bon mot de Socrate ; & qu'il étoit aussi peu avancé sur la connoissance de lui-même, que le plus ignorant de tous les hommes. Je doute fort que ce génie sublime s'y soit assez mal pris pour n'aquerir que des incertitudes sur son Ame. N'est-ce pas bien la peine de consumer son esprit en frais, pour ne découvrir que des raisons de douter, tandis que tout le monde en connoît d'invincibles, qui démontrent la nécessité de croire ?

L'Oracle fut un peu interdit du jugement qu'il avoit porté lui-même contre son système des possibilités & du scepticisme.

ticiſme. Il en rit; ce qui ne lui eſt pas ordinaire avec ceux qui le contrediſent, & il changea de propos.

On s'étonnera, dit-il, tant qu'on voudra de mes variations, on en fera même l'Hiſtoire ſi l'on veut; jamais on ne m'ôtera la liberté de dire ce qui me vient dans l'eſprit ſuivant le tems & les circonſtances. C'eſt une puérile timidité que de vouloir toûjours marcher ſur la même ligne, par la crainte de tomber dans des précipices, pour peu que l'on s'en écarte ſur la droite ou ſur la gauche.

L'impreſſion qu'avoit fait ſur moi la force du ſentiment & de la vérité, m'éloignerent d'abord du Manichéiſme & du Fataliſme qu'il enſeigne. J'avois dit de fort belles choſes contre ces impiétés, en parlant de l'exiſtence de Dieu, de ſa Sageſſe & de ſa Providence. Mais comme je ne contractai jamais d'attachement indiſſoluble à aucune idée, je me réſervai la liberté d'écrire en d'autres tems tout ce qui me paſſeroit par la tête.

Ce fut dans un de ces mommens où je me crois tout permis, que je compoſai la plus ſanglante & la plus horrible de toutes les Satyres contre le Créa-

teur & contre ſes Ouvrages. L'Antiquité feignit dans les Titans une image des audacieux & des impies ; mais elle n'en a fait que des pigmées, des timides & des lâches, par comparaiſon à ce que j'ai avancé. Pour donner à entendre que c'eſt la raiſon & le bon ſens qui parlent dans cette prétendue fiction, je la mets ſous le nom de Platon, le plus éclairé & le plus ſage des Philoſophes. Liſons enſemble cet endroit que les Cacouacs ont fort gouté.

»Platon (*a*) rêvoit beaucoup, & l'on »n'a pas moins rêvé depuis..... Voici »un de ſes ſonges, qui n'eſt pas un des »moins intéreſſans. Il lui ſembla que le »grand *Demiurgos*, l'éternel Géometre, »aïant peuplé l'eſpace infini de globes »innombrables, voulut éprouver la ſien»ce des Génies qui avoient été témoins »de ſes Ouvrages. Il donna à chacun »d'entr'eux un petit morceau de matie»re à arranger..... *Démogorgon* eût en »partage le morceau de boue, qu'on »apelle *la Terre ;* & l'aïant arrangée de »la maniere qu'on la voit aujourd'hui,

(*a*) *Songe de Platon*, tom. 8. pag. 352. C'eſt l'imitation, ou plutôt la copie d'une pareille chimere, imaginée par l'Héréſiarque *Ménandre*, & adoptée par les Gnoſtiques dans leur ſyſtême des *Eons*. Voïez S. IRENÉE *Contra Hæreſes. Lib.* 1. *c.* 24. *Novæ Edit.*

»il prétendoit avoir fait un chef d'œu-
»vre. Il fut bien surpris d'être reçu avec
»des huées (*a*).

»L'un de ses confreres, qui étoit un
»fort mauvais plaisant, lui dit : Vrai-
»ment vous avez bien operé ; vous avez
»séparé votre monde en deux, & vous
»avez mis un grand espace d'eau entre
»les deux Hemisphères, afin qu'il n'y
»eût point de communication entre l'un
»& l'autre. On gélera de froid sous vos
»deux Pôles, on mourra de chaud
»sous votre Ligne équinoxiale. Vous
»avez prudemment établi de grands
»déserts de sable, pour que les passans
»y meurent de faim & de soif. Je suis
»assez content de vos moutons, de vos
»vaches & de vos poules ; mais fran-
»chement, je ne le suis pas trop de
»vos serpents & de vos araignées. Vos
»oignons & vos artichaux sont de très-
»bonnes choses ; mais je ne vois pas

(*a*) Les Manichéens disoient que le Dieu de l'Ancien Testament étoit un Dieu mauvais, & l'Auteur du mal. Leurs raisonnemens n'avoient rien de plus fort, que ce que dit ici M. de Voltaire. C'est précisément la Doctrine blasphématoire de l'Anglois Wiclef dans son *Trialogue*. Je voudrois bien qu'on lût M. Bossuet sur l'impiété qu'il y a de nier la Divinité du Créateur & de ses Ouvrages. *Histoire des Variations*, Liv. 11. n. 291. & suiv. Ce qu'il dit semble être fait pour cet endroit.

»quelle a été votre idée, en couvrant »la terre de plantes venimeuſes; à moins »que vous n'aiez eu le deſſein d'empoi»ſonner ſes habitans. Il me paroît d'ail»leurs que vous avez formé une tren»taine d'eſpéces de ſinges, beaucoup »plus d'eſpéces de chiens, & ſeulement »quatre ou cinq eſpéces d'hommes. Il »eſt vrai que vous avez donné à ce der»nier animal, ce que vous apellez *la* »*Raiſon*. Mais en conſience, cette Rai»ſon-là eſt trop ridicule, & aproche »trop de la folie. Il me paroît d'ailleurs »que vous ne faites pas grand cas de »cet animal à deux piés; puiſque vous »lui avez donné tant d'ennemis, & ſi »peu de deffenſes, tant de maladies & »ſi peu de remédes, tant de paſſions & »ſi peu de ſageſſe. Vous ne voulez pas »aparemment qu'il reſte beaucoup de »ces animaux-là ſur la terre. Car, ſans »compter les dangers auxquels vous »les expoſez, vous avez ſi bien fait »votre compte, qu'un jour la petite ve»role emportera régulierement tous »les ans la dixiéme partie de cette eſpé»ce; & que la ſœur de cette petite ve»role empoiſonnera la ſource de la vie »dans les neuf parties qui reſteront; & »comme ſi ce n'étoit pas encore aſſez,

»vous avez tellement disposé les cho-
»ses, que la moitié des survivans sera
»occupée à plaider, l'autre à se tuer;
»ils vous auront sans doute beaucoup
»d'obligation, ils vous en remercieront
»tous les jours, & vous avez fait-là
»un beau chef-d'œuvre.

»Démogorgon rougit; il sentoit bien
»qu'il y avoit du mal moral, & du mal
»physique dans son affaire; mais il sou-
»tenoit qu'il y avoit plus de bien que de
»mal. Il est aisé de critiquer, dit-il,
»mais pensez-vous qu'il soit si facile de
»faire un animal qui soit toûjours rai-
»sonnable, qui soit libre, & qui n'abuse
»jamais de sa liberté? Pensez-vous que,
»quand on a neuf à dix mille plantes
»à faire provigner, on puisse si aisé-
»ment empêcher que quelques-unes de
»ces plantes n'aient des qualités nuisi-
»bles? Vous imaginez vous &c.«

Mon goût pour les critiques hardies en ce genre réveilla ma verve au sujet des désastres affreux arrivés à Lisbonne au mois de Novembre 1755. Quelques-uns de vos Moralistes prétendirent que l'éclat de ces malheurs étoit un signal que le Ciel nous donnoit pour nous faire rentrer en nous-mêmes, & nous rapeller à lui; que nous devions crain-

dre pour nous, adorer les coups de sa main vengeresse ; & que tout étoit *bien* dans l'ordre de ses desseins éternels. Je saisis l'occasion d'examiner cette grande maxime ; TOUT EST BIEN. Je n'ai omis aucune des raisons qui peuvent en faire douter ; & je conviens d'avoir imité Bayle, qui a discuté le pour & le contre de toutes les questions épineuses, sur tout de celle qui regarde la cause du bien & du mal, & qui n'a rien décidé. Pour écarter les soupçons & les cris auxquels je m'attendois bien, j'ai cru devoir emprunter pour un moment le langage de vos Piétistes, (*a*) & même le ton dévot dans ma préface, dans quelques vers & dans mes notes. Y sera trompé qui voudra l'être. Mais tenez-vous-en à ces premiers vers ; ils vous aprendront ce que je pense de la nature & de la justice de ce fléau (*b*).

O malheureux Mortels, ô Terre déplorable !
O de tous les fléaux assemblage effroïable !
D'inutiles douleurs, éternel entretien !
Philosophes trompés, qui criez : *Tout est bien*,
Accourez, contemplez ces ruines affreuses,
Ces débris, ces lambeaux, ces cendres malheureuses,

(*a*) Epithete que M. Panage nous donne par dérision.
(*b*) Poëme sur le désastre de Lisbonne, ou Examen de cet axiôme : TOUT EST BIEN. *Tom. 6, pag.* 333.

Ces femmes, ces enfans l'un ſur l'autre entaſſés,
Sous ces marbres rompus ces membres diſperſés,
. . . . . .
Aux cris demi formés de leurs voix expirantes,
Au ſpectacle effraïant de leurs cendres fumantes,
Direz-vous, c'eſt l'effet des éternelles Loix,
Qui d'un Dieu libre & bon néceſſitent le choix?
Direz-vous en voïant cet amas de victimes,
Dieu s'eſt vengé, leur mort eſt le prix de leurs crimes?
Quel crime, quelle faute ont commis ces enfans,
Sur le ſein maternel écraſés & ſanglans?
Lisbonne, qui n'eſt plus, eut-elle plus de vices
Que Londres, que Paris, plongés dans les délices?
Lisbonne eſt abîmée, & l'on danſe à Paris.
. . . . . .
Croïez-moi: quand la Terre entrouvre ſes abîmes,
Ma plainte eſt innocente, & mes cris légitimes.

Ces deux traits lancés contre le Créateur & contre ſes Œuvres, vous aprendront ma maniere ordinaire d'éclaircir & d'établir les dogmes les plus ſacrés: c'eſt en faiſant valoir (a) avec force tout ce qui eſt plus capable de les combattre. Quel danger y auroit-il de l'expoſer ſous les yeux de tout homme qui ſait lire? Il y a dans Ciceron & dans Lucréce mille traits qui paroiſſent plus

(a) Voïez *tom. 9. pag. 11. & ſuiv.* L'affectation avec laquelle il pouſſe au plus loin les objections des Matérialiſtes.

pernicieux (*a*), & cependant on en a fait de très-belles Editions pour l'uſage de M. le Dauphin ; pourquoi n'aurois-je pas la liberté de penſer & de parler comme ces grands hommes ?

On a fauſſement ſoupçonné Bayle de Manichéiſme, parcequ'il en a plaidé la cauſe avec toute la ſagacité de ſon eſprit. Mais l'eſtime (*b*) & le reſpect, dont je ſuis pénétré pour ce célébre Sceptique, ſont les deux motifs qui m'engagent à faire ſon apologie. Je ſuis même ſa méthode ſur le Chapitre de la *Liberté de l'Homme*. Je la reconnois cette Liberté dans une (*c*) Lettre que j'eus l'honneur d'écrire au R. de P. & dans un Poëme exprès (*d*), où je ſupoſe qu'un Ange deſcendu du Ciel eſt venu me convaincre de cette Vérité. Mais il n'a pas levé tous les doutes de mon eſprit. Car je prétends qu'on peut faire *d'excellentes objections* contr'elle ; & à tout prendre, la choſe n'eſt pas ſi certaine que cet Eſprit céleſte me l'avoit aſſuré. Avez-vous lû les réflexions (*e*)

(*a*) C'eſt le raiſonnement de M. de Voltaire dans ſes notes ſur *ce Poëme*.

(*b*) *Voïez* le Temple du Goût, *tom.* 7.

(*c*) *Tome 6. pag.* 200.

(*d*) *Ibid. pag.* 15.

(*e*) Voïez *tom. 9. chap. 4. & 5.* Sur la Liberté de l'Homme.

que j'ai faites ſur cette matiere ?

Oui, M. je les connois, & elles ſont même aſſez préſentes à ma mémoire. Eh bien, comment les trouvez-vous ? M, je révére infiniment tout ce qui émane de votre plume. La réponſe eſt obligeante, mais elle peut bien n'être qu'une politeſſe. Je veux que vous me diſiez franchement ce que vous en penſez, & je vous donne ma parole de ne le pas trouver mauvais. Puiſque vous me l'ordonnez, je le ferai d'autant plus librement, que tout ce que vous dites paroît tiré du fameux *Collins*, Magiſtrat de Londres, Auteur du Livre ſur *la Liberté de penſer*, & de pluſieurs autres Ouvrages auſſi hardis que philoſophiques. Celui qu'il écrivit contre la Liberté de l'homme eſt, dites-vous, ſi bon & ſi excellent, que le Docteur Clarke n'y put répondre que par des injures. Quoique vous l'aïez adopté & beaucoup loué, mes réflexions ne tomberont pas ſur vous, ce ſera l'affaire de Collins.

» 1°. Les Plantes, dites-vous d'après »lui, ſont des Etres organiſés, dans »leſquels tout ſe fait néceſſairement. »Quelques Plantes tiennent au regne »animal, & ſont en effet des animaux

»attachés à la terre. Ces animaux plan»tes n'ont certainement point de Liber»té «. D'où vous prétendez conclure que les hommes n'en ont pas davantage. Voilà la premiere de ces *excellentes objections* que vous annoncez. Oh, je vous assure que si c'est-là le bon sens des *Nouveaux Philosophes*, nos cultivateurs & nos enfans en ont mille fois davantage. Car ils ne s'aviseront jamais de mettre l'homme en parallele avec l'herbe des champs.

» 2°. Les Animaux brutes n'ont-ils »pas (*a*) un sentiment, un instinct, une »raison commencée, une mesure d'idées »& de mémoire? .... Or il n'est pas »vraisemblable que ces Etres possédent »ce qu'on apelle *la Liberté*; on peut »donc avoir des idées sans être libre «? Quoi! vous mettez aussi les bêtes parmi vos semblables; vous leur donnez de la raison, des idées & de la mémoire; vous ne connoissez de différence entr'elles & vous que du plus au moins?

Oh, que nous sommes bien plus fiers! Nous ne croïons point du tout être de la nature des bêtes, nous ne leur donnons pas même un commencement de Raison, ni conséquemment la Li-

(*a*) *Voïez* le chap. sur l'Ame, *tom.* 7. *pag.* 279.

berté, qui eſt une ſuite de la Raiſon. Il faudroit leur ſupoſer une ame, & nous ſommes bien loin de le croire.

» 3°. Les hommes reçoivent & combinent des idées dans leur ſommeil. »On ne peut pas dire qu'ils ſoient libres »alors. N'eſt-ce pas une nouvelle preu»ve qu'on peut avoir des idées ſans »être libre ? « Si quelqu'un venoit vous faire cet argument : L'homme quand il dort a des yeux, des oreilles, un né, une langue, & cependant il ne voit, ni n'entend, ni ne ſent, ni ne parle; donc il peut avoir des ſens & n'en faire aucun uſage; vous lui diriez, mon ami, vous rêvez; aprenez à raiſonner avant de parler à gens qui ont le ſens commun; & ſachez que quand on diſcute la nature de l'Homme, on le prend toûjours dans ſon état naturel, tel qu'il doit être pour agir & converſer avec ſes ſemblables. Ne ferois-je pas un plaiſant argument ſi je diſois : Tout homme qui a deux jambes peut marcher. Or un paralytique a deux jambes, donc &c ?

» 4°. L'Homme a par deſſus les Ani»maux une mémoire plus vaſte. Cette »mémoire eſt l'unique ſource de toutes »ſes penſées. Or cette ſource, com-

»mune aux Animaux & aux Hommes »pourroit-elle produire la Liberté «? Je ne m'étois pas même douté que la mémoire fût l'unique ſource de nos penſées. Si cela étoit, nous ne pourrions rien aprendre de nouveau; parceque, pour aprendre quelque choſe de nouveau, il faut mettre dans ſon eſprit des idées qui n'y étoient pas, & qui par conſéquent ne ſe puiſent pas dans la mémoire, comme dans la ſource de toutes nos penſées. Je vous avoue que cette Philoſophie eſt toute nouvelle pour moi. Comme je ne l'entens pas trop bien, je ne ſais ſi elle ne ſeroit pas contraire à ce que vous avez proteſté, en réfutant les idées innées de Déſcartes. » Pour moi, diſiez-vous alors (*a*), »je me vante de l'honneur d'être en ce »point auſſi ſtupide que M. Loke. Je »ne me ſens pas plus diſpoſé que lui à »imaginer que quelques ſemaines après »ma conception j'étois une fort ſavante »ame, ſachant alors mille choſes que »j'ai oubliées en naiſſant, & aïant fort »inutilement poſſédé dans *l'Uterus* des »connoiſſances qui m'ont échapé dès »que j'ai pu en avoir beſoin, & que »je n'ai jamais bien pu raprendre de

(*a*) *Voïez* le chap. 54. ſur Loke, *pag.* 276. *tom.* 7.

»puis «. Il me ſemble que c'eſt aſſez bien tourner en ridicule cette mémoire univerſelle & préexiſtante, que vous apellez ici la ſource de nos penſées. Vos ennemis n'en pourroient pas dire plus de mal.

» 5°. Les Hommes ne ſont-ils pas »tous déterminés par *leur inſtinct ;* & »n'eſt-ce pas la raiſon pourquoi ils ne »changent jamais de caractère ? Cet »inſtinct n'eſt-il pas ce qu'on apelle *le »naturel ?* Si l'on étoit libre, quel eſt »l'homme qui ne changeât ſon naturel ? »Mais a-t-on jamais vû ſur la terre un »homme qui changeât ſeulement de »goût « ? Je ſavois bien que les hommes ont chacun des goûts & des attraits naturels, ſuivant leur famille, leur patrie, leur éducation, l'habitude & la diſpoſition de leurs organes; mais j'ignorois que ce fût-là un *inſtinct*. Je crois même qu'on feroit un fort mauvais compliment à un honnête-homme à qui l'on diroit : Monſieur, votre *inſtinct* vous donne du goût pour le gibier, pour la chaſſe, pour les livres; ou bien : Madame, votre *inſtinct* vous donne de l'amour pour le jeu, la danſe & les ſpectacles. Allez aprendre à parler aux gens, me répondroit-on. Vous nous

prenez pour des chiens, des loups & des renards. Il eſt vrai que je pourrois m'excuſer, en citant la phraſe que vous ajoutez pour ſervir d'éclairciſſement & de comparaiſon très-honnête. » Le loup » a la perception de quelques moutons » paiſſans dans une campagne, & ſon » inſtinct le porte à les dévorer. *Un* » *Conquérant auſſi a la perception d'une* » *province que ſon inſtinct le porte à enva-* » *hir. Y a-t-il une grande différence entre* » *ce loup & ce Prince* « ? Pour moi, je vous avoue que je ne me ſens point d'inſtinct pour ces raiſonnemens-là. Autant que je peux m'y connoître, l'inſtinct dans les Animaux conſiſte dans la diſpoſition particuliere de leurs organes; & dès-lors il en réſulte des impreſſions néceſſaires & uniformes dans chaque eſpéce. Mais ce que nous apellons penchant & naturel de l'homme, eſt en lui une inclination bonne ou mauvaiſe, qui varie ſans fin dans les différens ſujets, & qui y change tous les jours. Vous m'étonnez de dire que perſonne ne changea jamais de goût. Toute la terre vous démentira.

» 6°. La volonté, dites-vous, n'eſt-» elle pas toûjours la ſuite des dernieres » idées que l'on a reçues « ? Non, vous

répondrai-je, ces dernieres idées ne nous plaiſent pas toûjours. Les anciennes au contraire ont aquis plus d'empire ſur nous, & ce ſont elles qui nous décident préférablement. La nouveauté n'entraîne que les eſprits fôibles & volages, chez qui le dernier venu eſt preſque ſûr d'avoir raiſon. » Ces idées étant »néceſſaires, ajoûtez-vous, la volonté »ne l'eſt-elle pas auſſi «? Non encore une fois; parceque toute idée ne nous décide pas infailliblement. La preuve en eſt ſenſible. Je délibere ſi je prendrai le parti des armes ou celui de la robe. Vingt raiſons de part & d'autre s'offrent à mon eſprit, qui me repréſentent les avantages & les inconvéniens de ces deux états. J'abandonne celles qui favoriſent les armes. Je préfere les autres qui m'attirent vers le Barreau; & parmi ces vingt raiſons, il n'y en a qu'une qui me détermine; c'eſt la premiere à laquelle j'avois d'abord penſé.

» 7°. Cet Univers ne paroît-il pas aſ»ſujetti dans toutes ſes parties à des »Loix immuables«? Eh, qui en doute? Mais qu'entendez-vous par-là? Voulez-vous dire que l'ordre établi par le Créateur pour les mouvemens céleſtes eſt invariable; que chaque ſemence

produit avec une uniformité merveilleuſe ſon eſpéce particuliere ; que les corps gravitent toûjours vers leur centre commun ; que les Loix du mouvement ſont conſtamment les mêmes &c ? Perſonne ne vous le conteſte. Mais prétendez-vous que l'homme (*a*) eſt tellement aſſervi à des Loix immuables, qu'il en ſuit néceſſairement le cours, de même que les Etres phyſiques ; qu'il eſt entraîné par ce torrent, comme un fétu eſt emporté au gré d'un tourbillon ; que toutes ſes actions ſont auſſi invariablement réglées que les periodes des aſtres & de la nature ; qu'il n'eſt pas ſeulement le maître de cracher à droite ou à gauche ? Il faudroit avoir perdu le ſens, pour avancer un paradoxe ſi hautement démenti par l'expérience & par la conſcience.

» 8°. Si un homme pouvoit diriger à »ſon gré ſa volonté, il pourroit alors dé»ranger les Loix immuables «. Eh que dérangeroit-il ? Voïons. Le ſoleil iroit-il ſe lever & ſe coucher aux pôles ? Le cumin s'éléveroit-il à la hauteur des cédres, & les cédres ne s'éléveroient-ils plus qu'à la hauteur du cumin ? Les

(*a*) C'eſt l'objet d'un Dialogue ſur la néceſſité & l'enchaînement des choſes, *tom. 8. pag. 39.*

fleuves

fleuves ſe glaceroient-ils en été ; & ſouffriroit-on des chaleurs étouffantes en hiver ? Les ſaiſons ſeroient-elles dérangées, & les louves enfanteroient-elles des agneaux ? Ce ſeroit-là un affreux bouleverſement des Loix immuables ; & vous croïez qu'il arriveroit ſi l'homme pouvoit diriger à ſon gré ſa volonté ? Vous ne ſauriez l'avoir dit ſérieuſement ; & je ne croïois pas qu'on pût même l'écrire en plaiſantant ; encore moins qu'on pût l'avancer comme une *excellente objection.*

» 9°. Mais par quel privilége, ajoû»tez-vous, l'homme ne ſeroit-il pas »ſoumis à la même néceſſité que les »aſtres, les animaux, les plantes & tout »le reſte de la nature « ? Si vous blamez cette exception comme une faute commiſe par votre Démogorgon dans la compoſition de l'univers, parmi nous on en juge tout autrement. Nous l'admirons comme un trait de la Sageſſe ſuprême, qui créa l'homme à ſon image, capable de connoître ſon Créateur, de l'aimer, de lui obéir, de mériter par ſa ſoumiſſion & par ſes bonnes œuvres des récompenſes ineffables. Il falloit pour cela qu'il fût libre ; qu'il eût la puiſſance de faire le mal comme le

bien, afin que se portant à celui-ci, & préférant à tout la volonté de son Créateur, il.....

Je n'en étois qu'à la moitié de mes remarques sur *les excellentes objections* de l'Oracle, quand il m'arrêta ici pour me dire que mes réfléxions ne le convertiroient pas; que la Providence divine (*a*) est un mystère incompréhensible à la Raison; qu'il ne reconnoissoit rien de cette espèce; » qu'une bisare » destinée (*b*) se joue de ce monde; & » que rien ne justifie si complettement » ceux qui croient une fatalité à laquelle » rien ne peut se soustraire, que cette » suite de malheurs qui a persécuté la » maison de Stuart pendant plus de 300 » ans «. (*c*) Il termina notre Entretien par quelques autres sentences.

Le Sort aveugle, Roi des aveugles Humains (*d*);
Contredit la Nature, & détruit ses desseins.
Il affoiblit ses traits, les change ou les efface.
Tout s'arrange au hasard, & rien n'est à sa place.

» A quoi tiennent (*e*) les révolutions!

(*a*) *Voïez* une Satyre de la Providence dans le Roman de l'Hermite, *tom.* 8. *pag.* 256.
(*b*) *Tome* 14. *pag.* 273.
(*c*) *Tome* 17. *pag.* 310.
(*d*) Encouragement des Arts.
(*e*) De l'Alcoran & de Mahomet, *tom.* 7. *pag.* 431.

»Un coup de pierre un peu plus fort »que celui que reçut Mahomet dans »ſon premier combat donnoit une autre »déſtinée au monde.... Mais des hom»mes qui penſent (*a*) peuvent-ils croire »que Dieu prenne parti pour un petit »peuple qui combat contre un autre »petit peuple dans un coin de notre »Hémiſphère « ?

Cette Converſation me ſurprit pour le moins autant que les deux précédentes. M. de Voltaire s'y étoit hautement déclaré Déiſte, ennemi des Ecritures & de tout culte religieux. Ici il vient de me prouver bien clairement qu'il eſt Fataliſte & Manichéen. Je ne pus même m'empêcher de m'en expliquer ironiquement avec le compagnon de mon retour, au riſque d'être encore décélé.

Manès, lui dis-je, eſt aux yeux de votre Oracle, non le S. Eſprit & l'Apôtre de Jeſus-Chriſt comme cet Impoſteur croïoit devoir le dire, pour donner du poids à ſes dogmes impies; mais c'eſt un homme divin, le Prophéte de la Perſe & du monde entier. Le Ciel lui avoit ſans doute fait connoître la différence des deux Principes,

(*a*) Des Menſonges imprimés, *tom.* 8. *pag.* 99.

le combat perpétuel qui régne dans la Nature, & l'erreur où eſt le vulgaire de croire que *Tout y va bien.* Il penſoit en Philoſophe ſur la Fable de la Création raportée par Moïſe, ſur la prétendue Théocratie des Juifs, ſur la Nature de leurs Loix, de leurs Sacrifices, de toute leur Religion, & ſur les Révélations imaginaires faites à leurs Prophétes. Il étoit ſagement perſuadé qu'il n'y a point de liberté ni dans Dieu ni dans l'homme; qu'un aveugle Deſtin eſt le grand mobile de la Nature & de nos actions; que les Juifs, les Chrétiens & les Païens adorent tous le même Dieu; que cet Etre ſuprême eſt content du culte que les uns & les autres lui rendent; que ce n'eſt point un mal de fléchir le genou devant une Idole; que les Païens mêmes ne ſont pas exclus de la béatitude céleſte; que notre ame n'eſt point différente de celle des Bêtes; que le Baptême ni la Foi ne ſont nullement néceſſaires, & que nous ne devons rien croire que ce que la Raiſon a préalablement bien compris. Enfin Manès eut ſes Elus favoris, qui poſſédoient plus éminemment le ſécret de ſes myſtères, & qui n'en communiquoient aux ſimples auditeurs que ce

qui étoit convenable à leur portée. Voilà, dis-je à mon Introducteur, la pure Doctrine des Manichéens; & il n'eſt aucune de leurs erreurs que votre Oracle ne nous ait enſeignée. Que penſez-vous du parallele?

J'avoue qu'il eſt frapant, répondit mon Gentilhomme. Mais à coup ſûr M. de Voltaire n'a pas prévu toutes les conſéquences de ce qu'il a dit.... Je changeai de propos, pour finir cette matiere; & je priai qu'on ne lui rendît pas ma réflexion, parce que je ne voulois pas me brouiller avec lui.

VI CONVERSATION.

LORSQUE je rétournai voir l'Oracle deux ou trois jours après, je ne m'aperçus pas qu'il eût été informé de ce que j'avois dit sur la conformité de sa Doctrine avec le Manichéïsme. Il n'auroit pas manqué de m'en témoigner son mécontentement ; mais il ne m'en parla pas.

Il faut, me dit-il, que je vous entretienne aujourd'hui de la VERTU, suivant les principes de la nouvelle Philosophie.

Oh ! lui répondis-je, vous m'obligerez infiniment. J'ai lû différens livres de vos Messieurs qui m'ont bouleversé la tête sur ce sujet. Nos Docteurs disent tout simplement que la Vertu est une habitude de l'ame qui nous porte à des actions louables & religieuses ; comme le vice nous porte à celles qui sont honteuses & mauvaises. Les vôtres au contraire me donnent des notions toutes différentes, & auxquelles je ne comprens rien.

J'ai lû, par exemple, dans un Livre

fort mal intitulé, DE L'ESPRIT. Que la Vertu n'eſt autre choſe que le déſir du bonheur général; *p.* 134 *& ſuivans.* Que par-là on nous en donne une idée nette & préciſe; Que les actes de la Vertu différent ſuivant les païs, les nations & les formes du gouvernement; Que c'eſt une Vertu chez certains Sauvages de faire mourir leurs ſexagenaires; chez d'autres de ne donner aucun ſecours à leurs malades à quelqu'âge que ce ſoit; de les étrangler à l'iſle de Formoſe, pour les arracher à la douleur; parmi les Chinois, de détruire leurs propres enfans, de peur que les hommes ſe multipliant trop, la terre ne pût pas fournir à leur nouriture; Qu'il faut ſacrifier à l'utilité publique juſqu'au ſentiment de l'humanité, & que telle eſt la perfection de la Vertu. *p.* 80.

Ailleurs, l'Auteur renverſe toutes les notions qu'il avoit fait naître dans mon eſprit. La Vertu, me dit-il, *p.* 232 n'eſt & ne peut être fondée que ſur le plaiſir phyſique, l'amour de ſoi & l'intérêt perſonnel. Il m'aſſure, *p.* 276 que ſans la ſenſibilité au plaiſir & à la douleur phyſique, il n'y auroit rien de juſte ou d'injuſte, & que toute action eût été indifférente. Que l'amour, *p.*

361 est le principe efficace de la Vertu guériere. Que pour animer les jeunes officiers, & en faire des Héros, il faudroit leur promettre les plus belles femmes du roïaume ; laisser aller leurs maîtresses à l'armée, les placer à côté d'eux au combat ; que celles qui ne les auroient pas suivis, devroient venir au devant d'eux à leur retour dans ce désordre d'habillemens & de parures que le transport leur inspireroit ; & qu'alors ces jeunes guerriers seroient ivres de Vertu. &c. &c. &c. Que la Pudeur, *p.* 159, est une invention de l'Amour & de la Volupté rafinée. Qu'entre une femme prude & une femme galante, *p.* 86, il n'y a jamais que la beauté de différence ; Que la Morale, *p.* 164, est une science frivole, si on ne la confond avec la politique & la législation ; Qu'il faut éloigner bien loin de nous ces pédans, épris d'une fausse idée de perfection ; Que rien n'est plus dangereux que ces Moralistes, qui recommandent sans cesse la modération des désirs, & veulent en tous les cœurs anéantir les passions. Ils ne sentent pas que leurs préceptes seroient la ruine des nations qui les adopteroient.

J'analyse les avantages qu'il promet

de ſon Syſtème ſur la Vertu, & les voici ; *p.* 167 *& ſuiv.*

1°. Le particulier plus inſtruit, ſeroit moins dépendant de l'opinion des autres.

2°. Il ſeroit affranchi de la crainte puerile du ridicule fantôme qu'anéantit la préſence de la Raiſon.

3°. Il ſecoueroit le joug de ces Moraliſtes atrabilaires, à la critique deſquels on ne peut échaper dès qu'on a le malheur d'en être connu.

4°. Uniquement ſoumis à la Vertu, telle que nous venons de la faire connoître, il pourroit alors braver les préjugés, & s'armer de ces ſentimens mâles & courageux, qui forment le caractere diſtinctif de l'homme vertueux.

5°. La connoiſſance de nos principes ci-deſſus établis lui donne une idée nette & ſûre de l'honnête.

6°. Elle arrache ſon ame à toute eſpèce d'inquiétude.

7°. Elle aſſure le repos de ſa conſcience.

8°. Elle lui procure en conſéquence les plaiſirs intérieurs attachés à notre Vertu.

9°. Conſéquemment à ces principes, on pourroit, ſi j'oſe le dire, compoſer

un *Catéchiſme* de Probité, dont les maximes ſimples, vraies & à la portée de tous les eſprits, aprendroient aux peuples, que la Vertu, invariable dans l'objet qu'elle ſe popoſe, ne l'eſt point dans les moïens propres à remplir cet objet.

10°. On verroit dans cet admirable Catéchiſme, qu'il faut regarder toutes les actions comme indifférentes en elles mêmes; que c'eſt au beſoin de l'état à déterminer celles qui ſont dignes d'eſtime ou de mépris; & enfin au Légiſlateur à fixer l'inſtant où chaque action ceſſe d'être vicieuſe, & devient vertueuſe.

11°. Par ce moïen le Légiſlateur éteindroit les torches du fanatiſme & de la ſuperſtition. Il ſuprimeroit les abus; il réformeroit les coutumes barbares, qui, peut-être utiles lors de leur établiſſement, ſont devenues depuis ſi funeſtes à l'univers.

12°. En affoibliſſant la ſtupide vénération des peuples, on mettroit les Souverains en état de purger la terre des maux qui la déſolent.

Ne venez pas m'alléguer les opoſitions de la Probité, de la Prudence & du Bon-Sens. Leurs cris ne méritent pas qu'on les écoute. La Probité *p.* 133,

ne peut être que l'habitude des actions utiles à la Nation; comme perſonnelle, & ſe raportant au commerce de la ſociété, elle n'eſt encore rien. Cette Prudence *p.* 582, ſi vantée n'eſt pas une Vertu ſi déſirable qu'on l'imagine; elle deviendroit même le don le plus funeſte que le ciel pût faire aux hommes, s'il la rendoit commune à tous les citoïens. Enfin, ce beau ſens commun que je mépriſai toûjours, ſa prétendue ſageſſe & bonne conduite ne ſont que l'apanage *p.* 600 de la médiocrité de genie. Ceux qui s'en glorifient, *p.* 369 ſont plus eſtimables par les maux qu'ils ne font pas que par les biens qu'ils font. Ils ſont toûjours retenus par les liens de la pareſſe dans le chemin de la Vertu, parce qu'ils n'ont pas même la force de s'en écarter. S'ils connoiſſent le plaiſir, ce n'eſt que pour le fuir. C'eſt néanmoins ſa préſence & ſa vue toute puiſſante qui brave les malheurs éloignés, & anéantit ſagement la prévoïance. Convenez, M, que l'Auteur de l'Eſprit embrouille furieuſement les idées du genre humain ſur la Nature de la Vertu.

Oh, me répondit M. de Voltaire, ne me parlez pas de cet Ecrivain. Sa témerité nous a trop compromis; &

nous déliberons ſi nous ne le rétrancherons pas de notre Corps. Il a voulu ſe faire un nom dans la poſtérité en compoſant un Livre, & il n'a que trop bien réuſſi pour ſon malheur & pour le nôtre. Vous avez entendu nommer ce fou, qui voulant faire parler de lui dans les ſiécles à venir, s'en alla, la torche à la main, mettre le feu au Temple de la grande Diane. Au reſte les idées de cet Auteur lui ſont propres, & vous ne trouverez rien de ſemblable dans nos autres Ecrivains.

Rien de ſemblable! repris-je, je n'en ai que trop lûs pour vous aſſurer le contraire. Eſt ce pour faire des vertueux & des familles heureuſes que l'Auteur des Lettres Juives (*a*) aprend à la Jeuneſſe, que l'Amour eſt un préſent de la Divinité; qu'on ne doit point rougir d'y être ſenſible, ni d'en ſuivre les impreſſions naturelles, qui n'ont rien de criminel qu'autant que nous les corrompons par la débauche?

Eſt-ce la Vertu qui inſpiroit l'Auteur hypocrite & inſidieux *des Mœurs* quand il écrivit ces paroles: » Les Moraliſtes » déclament contre les paſſions, & ne ſe » laſſent point de vanter la Raiſon. Je

(*a*) Lettre 46.

»ne craindrai point d'avancer qu'au-»contraire, ce ſont nos paſſions qui ſont »innocentes, & notre Raiſon qui eſt »coupable (*a*) « ?

Eſt-ce une grande preuve de pudeur & de vertu que d'avoir mis pour frontiſpice aux *Penſées Philoſophiques* une femme nue dans l'attitude la plus indécente ; de commencer l'Ouvrage par faire l'Apologie des Paſſions qui y répondent, & de s'élever avec zéle contre les moïens que la Religion inſpire pour les contenir ?

Eſt-ce la Vertu qui parle ainſi dans l'*Hiſtoire d'Ema p.* 90. » La Raiſon dit »aux jeunes perſonnes qu'il faut être »circonſpecte avec les femmes & ſévére »avec les hommes ; & moi je vous dis »au contraire qu'il faut être fiere avec »les femmes, & facile avec les hom-»mes ? .... La Raiſon perd ſon crédit »ſur nous, pour nous avoir abuſés tant »de fois. *p.* 236.

Ecoutez ce que dit l'Auteur bien connu de *l'Hiſtoire de l'Ame p.* 173. Si ce n'eſt pas ſans plaiſirs que la Raiſon nous trompe & nous égare ; qu'elle nous trompe toûjours ainſi .... Pourquoi un Philoſophe ſe réfuſeroit-il aux plaiſirs,

(*a*) Les Mœurs, *pag.* 80.

pour lesquels les sens ont été faits?

Mais laissons-là les maximes licencieuses, les obscenités & le Cynisme dont vos Ecrivains sont remplis, & que je me donnerai bien de garde de transcrire. Revenons à la promesse que vous m'avez faite de me parler de la Vertu. Ce sont vos principes que je désire de savoir, bien convaincu qu'ils sont très-opposés à ceux dont je viens de vous donner une échantillon.

M. de Voltaire chercha d'abord dans son *Discours* (a) *sur la vraie Vertu* quelque trait qui pût m'en donner une idée, & la peindre par sa beauté, son caractère & ses œuvres. Mais il n'y trouva que des déclamations vagues contre la bonne foi mutuelle des Princes, contre Brutus, Zénon, les Religieux, les Convulsionnaires, les Magistrats & l'Auteur des Nouvelles Ecclésiastiques.

On se forme de la Vertu, me dit-il, un fantôme plus capable de nous en éloigner, que propre à la rendre aimable & praticable. Un antique préjugé a fait croire qu'elle avoit pour fondemens les principes d'une Religion véritable, & qu'elle exigeoit de nous des devoirs & un culte pur envers la Divi-

(a) *Tome 6. pag. 42.*

nité. Belle chimère ! Je la vois cette Vertu à ſon plus haut dégré dans Socrate, Platon, Titus, Trajan, Antonin, Marc Aurele & le célébre Julien ; & je n'en aperçus pas même l'ombre depuis le premier des Chrétiens juſqu'à ceux de nos jours. C'eſt ce qui m'a empêché d'en louer jamais aucun.

Je regarde comme une foibleſſe, bonne pour les dupes, de croire que la Vertu deffende à l'homme la jouiſſance des plaiſirs & des voluptés qui flattent nos ſens. Liſez mes Lettres libres (*a*) ; & ſi vous avez oublié les mœurs & les maximes des Epicuriens & des Cyniques, vous les retrouverez toutes dans les miennes. J'en faiſois mon ſyſtème & ma gloire.

Voïez mon Poëme du *Mondain*, où j'avois parlé ſi librement ſur la Religion & ſur les mœurs, que le Cardinal de Fleury me fit ſignifier un ordre de ſortir du roïaume ; & auſſi pour mon Epître à Uranie. C'eſt l'époque de mon premier voïage en Pruſſe en 1736. Voïez mon *Apologie du Luxe*, où je confirme tout ce que j'avois dit dans le Mondain. Voïez mon *Epitalame* ſur le mariage de M. le duc de R.... où je conſeille à ſa

(*a*) *Tome 6, pag. 216. & ſuiv.*

femme de ſe venger des infidélités qu'elle en recevra.

Il eſt en effet ridicule que les Loix de l'Europe (*a*) répriment les inceſtes, les adulteres & les divorces. Les Orientaux ont été beaucoup plus ſages de n'avoir jamais gêné les particuliers ſur les femmes que l'on pouvoit aimer. Voïez ſurtout mon célébre Poëme ſur *la Pucelle d'Orléans*, auquel j'ai mis la derniere main depuis que je ſens & que je répéte ſans ceſſe qu'il me reſte fort peu de jours à vivre. Mais je me ſuis hâté de le finir comme un monument qui conſtatera à la poſtérité ce que j'ai toûjours penſé ſur la Vertu. Cherchez dans telle langue qu'il vous plaira, un Poëme auſſi rempli de tout ce que vos Piétiſtes abhorrent; je vous défie d'en trouver un ſeul. Auſſi, aucun d'eux n'oſe le lire, ou ſe vanter de l'avoir lû. Ce ſont des Dévots & des Cagots, qui ne méritent pas les gentilleſſes qu'un Poéte aimable & galant ſe donne la peine d'écrire (*b*).

(*a*) *Tome* II. *pag.* 239.

(*b*) On dit qu'un ennemi de M. de Voltaire, que je ne nommerai pas, a ajoûté par haine pour lui, les deux derniers Chants de *la Pucelle*, que l'on aſſûre être plus infâmes que tout ce qui précéde. Si le fait eſt vrai, M. de Voltaire eſt bien en droit d'en porter ſes plaintes au Public, & il ne peut même s'en diſpenſer.

Il

Il eſt vrai, M. que vous leur en avez donné cent fois les épitétes, & qu'ils ne s'en fâchent pas. Par ce mot de *Dévots*, diſent-ils, M. de Voltaire entend-il nous reprocher que nous ſommes *dévoués* à Dieu, à ſa Religion, à ſes Loix, car c'eſt-là proprement ce qui eſt ſignifié par ce terme? Si c'eſt-là ce qu'il veut dire, il nous fait honneur. Nous voudrions qu'il nous reſſemblât. S'il confond ce titre avec celui de *Cagots*, nous méprisons la colomnie, qui voudroit nous flétrir par des traits dont la haine & la noirceur l'arment contre nous. Les mœurs des vrais Croïans s'acordent avec leur doctrine. L'une & l'autre ſont le ton de la bonne compagnie, c'eſt-à-dire des honnêtes gens. Si vous en voulez la preuve, vos Philoſophes eux-mêmes vous la donneront. Lorſqu'ils ſe trouvent dans un monde décent & reſpecté comme tel, n'aïez pas peur qu'ils oſent ſe mettre à découvert ſur leurs principes & ſur leur morale, ni qu'ils avouent dans la converſation ce qu'ils ont publié dans leurs écrits. Vrais Geais de la fable, il ſe parent de nos plumes, ils empruntent notre langage, & ils deviennent nos ſinges. S'ils penſent mieux que nous, pourquoi ne parlent-ils pas comme ils

penſent ? C'eſt donc eux qui méritent les titres d'Hypocrites & de Cagots.

C'eſt une lâcheté, répondit M. de Voltaire, dont je les ai ſouvent repris, & que je voudrois corriger en eux par l'exemple que je leur donne. La liberté mâle avec laquelle je ſuis né m'interdit toute politique ; & ce que je penſe je le dis ouvertement.

Je laiſſe au vulgaire la foibleſſe de reſpecter les Rois, de les croire ſenſibles, capables d'aimer la probité & la vertu, d'en ſavoir faire un juſte diſcernement, & de ſe les attacher par des bienfaits. Une expérience perſonnelle ne m'a que trop convaincu du contraire ; & elle m'a déterminé à faire un divorce éternel avec eux, & à dire hautement tout ce que j'en penſe.

Moi-même, renonçant à mes premiers deſſeins (*a*) ;
J'ai vêcu, je l'avoue, avec des Souverains.
Mon vaiſſeau fit naufrage aux mers de ces Sirénes ;
Leur voix flatta mes ſens, ma main porta leurs chaînes,
On me dit : je vous aime, & j'ai cru, comme un ſot,
Qu'il étoit quelqu'idée attachée à ce mot.
J'y fus pris ; j'aſſervis au vain deſir de plaire,
La mâle liberté qui fait mon caractère ;
Et perdant la Raiſon, dont je devois m'armer,
J'allai m'imaginer qu'un Roi pouvoit aimer.

(*a*) De la Modération en tout, *tom. 6. pag.* 88.

Que je suis revenu de cette erreur grossiere !
A peine de la Cour j'entrai dans la carriere,
Que mon ame éclairée, ouverte au repentir,
N'eut d'autre ambition que d'en pouvoir sortir.
Raisonneurs, beaux-esprits, & vous qui croïez l'être ;
Voulez-vous vivre heureux ? vivez toûjours sans Maître.

La connoissance que j'ai des Cours, tant par l'histoire que par moi-même, m'a convaincu qu'il n'y a dans toutes (*a*) que conflicts d'autorité, mélange de religion, de superstition, de foiblesse, de méchancetés, d'injustice & de cruautés.

Et vous de Borgia détestables maximes (*b*),
Science d'être injuste à la faveur des Loix,
Art d'opprimer la Terre, art malheureux des crimes
Qu'on nomme l'art des Rois.

Leurs troupes, dont la fureur ou la licence dévaste les campagnes, les villes & l'humanité »ne sont pas (*c*) ce »qu'il faut punir ; *ce sont les Princes mê-*»*mes*, ces barbares sédentaires, qui du »fond de leur cabinet, ordonnent dans »le tems de leur digestion le massacre »d'un million d'hommes, & qui ensuite »en font remercier Dieu solemnelle-

(*a*) Tome 13. pag. 234.
(*b*) Ode au R. de P. tom. 6. pag. 103.
(*c*) Micromegas, Allégorie, tom. 8. pag. 340.

»ment«. Auſſi détournai-je leurs ſujets autant qu'il eſt en mon poſſible de porter les armes, pour combattre ſous les enſeignes & par les ordres de leur Prince. »Savez-vous (*a*) qu'à l'heure que je »vous parle, il y a cent mille fous de »notre eſpèce couverts de chapeaux, »qui tuent cent mille autres animaux »couverts d'un turban, ou qui ſont maſ»ſacrés par eux. Il s'agit de ſavoir à qui »apartiendra un petit tas de boue, au»quel nul d'entr'eux ne prétend un fêtu; »& preſqu'aucun de ces animaux qui »s'égorgent mutuellement, n'a jamais »vû l'animal pour lequel ils s'égorgent«.

Mortels, vous êtes tous freres (*b*),
Jettez ces armes mercénaires.
Que cherchez-vous dans les combats?
Quels biens pourſuit votre imprudence?
En aurez-vous la jouiſſance
Dans les horreurs du trépas?

Encore ſi, pour votre Patrie,
Vous ſaviez vous ſacrifier!
Mais non; vous vendez votre vie
Aux mains qui daignent la païer.
Vous mourez pour la cauſe inique
De quelque Tyran politique,

(*a*) *Ibid. pag.* 344.
(*b*) Ode ſur la Paix, *tom.* 6, *pag.* 99.

Que vos yeux ne connoiſſent pas ;
Et vous n'êtes dans vos miſeres,
Que des aſſaſſins mercénaires,
Armés pour des Maîtres ingrats.

Mais pourquoi demeurer ſoumis à des Tyrans qui vexent les hommes & qui deshonorent le trône ? La déciſion des ſujets ſuffit pour exclure à jamais celui qui l'ocupe. Car je ſoutiens comme une vérité certaine, (a) que tout homme à qui le peuple veut donner la couronne par voie d'élection, la poſſéde à plus juſte titre que celui qui la tient par les droits de ſa naiſſance.

Quand même, répréſentai-je à l'Oracle, il auroit du vrai dans ce que vous avancez, peut-on le faire imprimer ſans ſonner une eſpèce de tocſin ?

La liberté mâle, me répondit-il, dont je fais profeſſion, m'engage à publier tout ce que je penſe, au riſque de ce qu'il en peut arriver. Quoique j'euſſe l'honneur d'être Gentilhomme ordinaire de ſa M. & d'avoir été nommé Hiſtoriographe de la France avec une penſion que je recevois très-gratuitement, je pris tout-à-coup la réſolution de paſſer en Pruſſe, ſans autre raiſon que les eſpérances plus avantageuſes

(a) Tome II. pag. 108.

dont le Prince me flattoit, & qu'il remplit généreuſement pour m'attacher à ſa perſonne. Là, d'autres vues s'emparerent de mon eſprit. J'ambitionnois de réunir à la place de Chambelan celle de Préſident de l'Académie de Berlin. Il falloit pour y parvenir faire voir que M. de Maupertuis, qui l'ocupoit, ne la méritoit pas, & que j'en étois plus digne que lui. J'entrepris de le prouver, en réfutant ſes idées, & en lui donnant des ridicules dans ma Lettre du prétendu Docteur Akakia, Médécin du Pape (a), & autres piéces ſuivantes. Le Roi fut indigné de voir ſon protégé attaqué ſi vivement. Il m'acuſa d'en être l'Auteur. Je lui niai le fait. Mais il me convainquit, en me produiſant le manuſcrit de mon Sécrétaire Francheville que l'Imprimeur avoit eu ordre de remettre. Voilà la cauſe des humiliations ſanglantes que je reçus de la part du Prince, & du commandement qui me fut fait de ſortir de ſon roiaume. Avois-je tort d'aſpirer à une place qui m'étoit due à l'univerſalité de mes talens & de mon ſavoir ? En quoi ai-je violé les Loix de la modeſtie, de la réconnoiſſance & de la vertu ? Et comment pour-

(a) *Voiez* ces Piéces au *tom.* 8. *pag.* 372. *& ſuiv.*

rois-je oublier des mauvais traitemens, si indignes d'un homme tel que moi ? Ma vie dura-t-elle des siécles, le tems ne sera jamais capable de les effacer.

Aussi ma bile s'en est vengée par les traits satyriques que j'ai lancés contre les Princes en général, & contre celui-ci en particulier. Je lui avois dit plusieurs fois que je le mettois au-dessus de Salomon, de Titus, de Trajan, d'Antonin & de Marc Aurele. Mais je m'en suis rétracté publiquement en le mettant au-dessous de mes amis ordinaires.

Vers les champs Hyperboréens (a),
J'ai vu des Rois dans la retraitte,
Qui se croïoient des Antonins.
J'ai vu s'enfuir leurs grands desseins
Au premier son de la trompette.
Ils ne sont plus rien que de Rois.
Ils vont par de sanglans exploits,
Prendre ou ravager des Provinces :
L'ambition les a soumis.
Moi, j'y renonce ; adieu les Princes :
Il ne me faut que des amis.

Ce sentiment, dis-je à M. de Voltaire est digne de votre belle ame. Rien n'est plus précieux qu'un ami ; & tout l'honneur que nous pouvons recevoir des Grands ne mérite pas de lui être com-

(a) Epitre à M. de Cideville, *tom. 6. pag. 264.*

paré. Mais penſez donc que l'intervale prodigieux qui eſt entre le diadême & la condition des ſujets interdit les liaiſons familieres & les intimités que ceux-ci peuvent avoir entr'eux. Peut-être que la ferme perſuaſion de votre mérite vous y faiſoit prétendre. Le vent vous étoit favorable; vous avez déployé toutes vos voiles; & là s'eſt malheureuſement trouvé l'écueil, où vous avez fait de ſi fameux naufrages. Je vous demande bien pardon, ſi je m'échape juſqu'à ce point. Mais vous m'avez permis les réfléxions.

Vous vous plaignez amèrement de ce que les Souverains ont péché par les ſentimens à votre égard, & de ce qu'ils n'ont rendu juſtice ni à votre cœur, ni à vos talens. Je le crois ſur votre parole. Mais il falloit les reſpecter & les ménager un peu davantage. Vos malheurs ne peuvent apporter de reméde à cette vivacité qui vous a été ſi funeſte. Aujourd'hui qu'il ſeroit queſtion de vous réconcilier avec les Arbitres du ſort des humains, pour filer le reſte de vos jours dans le ſein de la paix & des honneurs que vous méritez très-certainement, vous criez à pleine voix & vous faites imprimer en triomphe, *que*

les Souverains ſont incapables d'aimer, de connoître le Mérite, la Vertu, & de les récompenſer; que leur ſcience eſt d'être injuſte à la faveur des Loix; que leur art conſiſte à oprimer la terre; que ce ſont des barbares ſédentaires; des animaux pour leſquels ceux qui deffendent la Patrie ont la folie de ſe faire égorger; que c'eſt eux qu'il faut punir perſonnellement, & non pas les troupes qui dévaſtent les campagnes; enfin que tel homme qu'il plaira au peuple de mettre ſur le Trône en jouira à plus juſte titre que celui qui l'ocupoit par le droit de ſa naiſſance. En tout cela, je vous défie de me trouver un ſeul mot qui puiſſe entrer dans un *Placet* où vous demanderiez votre accommodement, une charge, un aſile ou une récompenſe.

Je ſuis cependant aſſez de votre avis quand je vous entens gémir en différens endroits de vos Ouvrages de ce qu'une aveugle faveur emporte tout, & ne laiſſe rien pour le mérite prouvé. Mais j'en jette moins la faute ſur les Souverains, que ſur ceux à qui ils ont confié la diſtribution de leurs bienfaits; quoique ce ne ſoit point la magie noire pour les uns & pour les autres, de découvrir les perſonnes, dont l'émulation & les travaux, utiles ou honorables à la Pa-

teurs. Les Italiens sont des simoniaques, des perfides, des empoisonneurs, des assassins, des sodomites. L'inconstance est le caractère des François; ils sont toûjours en guerre entr'eux, ou avec les étrangers; une chimere les fait courir aux armes; depuis soixante ans, leur Païs est désolé pour deux pages de controverse; ils savent brûler un Maréchal d'Ancre, & faire des SS. Barthelemis; l'indifférence sur la Religion commence à les calmer; *Heureux le tems auquel ils ne feront qu'en plaisanter.* Le plus grand nombre y est parvenu chez les Anglois; le reste est fanatique. Le Hollandois est un Peuple flegmatique, grossier, ignorant, qui ne connoit que ses intérêts & ses préjugés, & qui verse le sang de ses meilleurs Citoïens, avant que d'avoir examiné s'ils sont réellement coupables. La fourberie, l'ostentation, la superstition, le respect pour le Monachisme & pour l'Inquisition sont tout ce que l'on voit en Espagne, &c.

Je n'ai point attaqué la Vertu, quand j'ai diffamé toutes les Communautés Religieuses; quand j'ai raporté le motif de leur institution & de leur premiere ferveur aux Prêtres du Paganisme, aux

Faquirs des Indiens, & quand j'ai dit que la superstition & le fanatisme en étoient l'ame.

Ah, ah, ah ! m'écriai-je ici; grace, quartier pour ces pauvres Moines & autres. Vous n'en connoissez aucun; ils ne vous ont jamais fait de mal; eh, ne leur en faites point ! Vous allez tout confondre, en concluant du particulier au général, comme l'Auteur des *Lettres Juives*, & vos autres disciples. Il y a des hommes par-tout, & des honnêtes gens par-tout; épargnez les premiers en faveur des seconds. Je me meurs de peur que vous n'envelopiez les uns & les autres sous le même anatême. Souvenez-vous que tout ce qu'on apelle Corps ou Communauté, est un animal particulier, à qui manque le sens de la gratitude; mais qui en est amplement dédommagé par celui de la vengeance. Il mérite néanmoins des ménagemens & du respect. L'Oracle se moqua de ma priere.

Je n'ai jamais sû, dit-il, en quoi consistoient les vertus des Cloîtres, ni même cru qu'il pût y en avoir. La continence qui s'y observe, me paroît un vice qui tend à précipiter la ruine de l'Etat, & je l'ai répété cent fois. Quoique j'eusse dit (*a*),

(*a*) Tome 7. pag. 493.

pour le plaisir de contredire M. de Montesquieu, que le monde est infiniment plus peuplé aujourd'hui, qu'il ne l'étoit il y a deux mille ans, ce qui seroit très-difficile à prouver; j'assûre néanmoins quelques pages après (*a*), que »pour peu que nous continuyons en »Europe à peupler les Couvens, je ne »donne pas encore beaucoup de siécles »à notre pauvre espéce «. Cependant je loue fort & j'admire M. Newton (*b*) de ce qu'il a gardé toute sa vie un célibat rigide. A l'exception des Peres de l'Oratoire & de la Merci, je regarde tous les autres gens de Communauté (*c*), comme des colomnes de la Papauté, qui ont à la fin produit celui par qui la Papauté fut exterminée dans la moitié de l'Europe, *Luther*.

Je n'ai jamais rien eu à démêler avec les Ordres religieux; il n'y a aucune rivalité entr'eux & moi; j'abhorre la calomnie; j'ai fait une fort belle Epître en vers contre ce vice; mais cela ne m'empêche pas de maltraitter tous ces Corps, que je laisse respecter à d'autres que moi. Les richesses, l'orgueil, l'ambition

(*a*) La même, *pag.* 501.
(*b*) La même, *pag.* 298.
(*c*) *Essai sur l'Hist.* chap. 117. pag. 266.

des Bénédictins ont fait oublier & effacer tout ce qu'il pourroit y avoir de louable parmi eux. Leur érudition eſt bonne à rechercher (a), Si les Circaſſiens empruntèrent autrefois des Arabes la méthode d'inſérer la petite verole. Ce point d'Hiſtoire ſera un jour éclairci par quelqu'un de ces Savans, qui ne manquera pas de compoſer là-deſſus pluſieurs volumes *in-folio* avec les preuves.

Les Franciſcains étoient plus nombreux & plus agiſſans. François d'Aſſiſe qui les fonda étoit pour eux un homme au-deſſus de l'humanité. Ils le comparoient au Chriſt; ils lui attribuoient plus de miracles..... Ces Religieux étoient ardens à tout; Prédicateurs, Théologiens, Miſſionnaires, Quêteurs, Emiſſaires, courant d'un bout du monde à l'autre, & toûjours ennemis des Dominicains.

J'ai parlé trente fois de ceux-ci, & je n'ai rien oublié de ce que l'on peut dire au ſujet de l'Inquiſition & de la forme judiciaire qu'ils pratiquent dans ce Tribunal, dont ils ſont chargés en Italie & en Portugal.

Les Auguſtins ne ſont guerres connus du monde ſéculier que pour avoir été

(a) Sur l'Inſertion de la petite vérole, t. 7. p. 258.

en poſſeſſion de prêcher & de vendre les Indulgences comme les Cordeliers & les Dominicains, & pour avoir eu Luther dans leur ordre.

J'aurois dû par une ſorte de reconnoiſſance être plus indulgent en faveur des Jéſuites; premierement parcequ'ils m'ont élevé & donné du goût pour les Lettres; ſecondement parceque je ſuis redevable de ma place de l'Académie Françoiſe au Pere la Tour, qui eut la bonté de certifier que je profeſſois ſincerement tous les Dogmes de la Religion Catholique, Apoſtolique & Romaine; ce que perſonne ne vouloit croire. Mais les Jéſuites ont eu la témérité dans leurs Journaux de cenſurer mes Ouvrages, je me ſuis cru dans l'obligation de les cenſurer à mon tour & de le leur rendre avec uſure.

Le monde s'eſt épuiſé à en dire du bien & du mal, & moi je prens ce dernier parti. Leur fondation fut l'effort de la politique; & l'inſtitut de S. Ignace étoit un deſſein formé d'aſſervir les Conſciences des Rois à ſon Ordre, de le faire dominer ſur l'eſprit des peuples, & de lui aquerir une eſpèce de Monarchie univerſelle. C'étoit un Gentilhomme Biſcaïen ſans lettres, né avec un

esprit romanesque, entêté de livres de Chevalerie, disposé à l'enthousiasme, & qui avoit servi dans les troupes d'Espagne. Il y fut blessé, se dévoua à la mortification, s'arma Chevalier de la Vierge, voulut combattre contre un Maure, qui avoit parlé peu respectueusement de celle dont il étoit Chevalier, & abandonna la chose à la décision de son cheval, qui prit un autre chemin que celui du Maure. Tout ignorant qu'il étoit, il prêcha de village en village, & vint ensuite commencer ses études à trente-trois ans, dans l'Université de Salamanque. L'Inquisition l'aïant fait mettre en prison parcequ'il dirigeoit des dévotes & en faisoit des pélerines, il eut l'adresse de s'en tirer, & d'aller continuer ses études à Paris. Il étoit errant & pauvre; il y trouva des Espagnols dans le même état & se les associa. Ignace & ses compagnons avoient de la vertu; ils étoient désintéressés, mortifiés, pleins de zèle. On doit avouer aussi qu'Ignace bruloit de l'ambition d'être Chef d'un Institut. Cette espèce de vanité, dans laquelle entre l'ambition de commander, s'affermit dans un cœur par le sacrifice des autres passions, & agit d'autant plus puissamment qu'elle

se joint à des vertus. Si S. Ignace n'avoit pas eu cette passion, il seroit entré avec les siens dans l'Ordre des Théatins, comme le Cardinal Cajetan l'en sollicitoit. Mais l'envie d'être Fondateur l'empêcha d'être Religieux sous un autre. Enfin, Ignace & ses compagnons, pour arracher du Pape une Bulle d'établissement, furent conseillés de faire, outre les vœux ordinaires, un quatriéme vœu particulier d'obéissance au Pape. Voilà comme l'esprit du monde le moins politique donna naissance au plus politique de tous les Ordres monastiques.

Les Jésuites se consacrerent à enseigner les enfans, & le firent avec un très-grand succès. Mais ce succès même fut une source de troubles. Ils eurent à combattre des rivaux dans les Universités où ils furent reçus; & les villes où ils enseignerent, en concurrence avec l'Université, furent un théâtre de divisions. On les a vu gouverner dans les Cours de l'Europe, se faire un grand nom par leurs études & par l'éducation qu'ils ont donnée à la jeunesse, aller réformer les sciences à la Chine, rendre pour un tems le Japon Chrétien, & donner des Loix aux peuples du Paraguai. Ils sont actuellement dix-huit mille dans

le monde, tous soumis à un Général perpétuel & absolu, liés tous ensemble uniquement par l'obéissance qu'ils vouent à un seul. Leur gouvernement est devenu le modéle d'un gouvernement monarchique. Ils ont des maisons pauvres, mais ils en ont de très-riches. Je n'ai pas manqué de raporter la fameuse Lettre de Don Jean de Palafox Evêque du Mexique, qui écrivoit en ces termes au Pape Innocent X.... *J'ai trouvé entre les mains des Jésuites presque toutes les richesses de ces provinces. Deux de leurs Colléges possédent trois cens mille moutons, six grandes sucreries, dont quelques-unes valent près d'un million d'écus. Ils ont des mines d'argent très-riches ; leurs mines sont si considérables, qu'elles suffiroient à une Prince qui ne reconnoîtroit aucun Souverain au-dessus de lui.* Ces plaintes paroissoient exagérées, mais fondées.

Cet Ordre eut beaucoup de peine à s'établir en France, & cela devoit être. Il naquit & s'éleva sous la maison d'Autriche en Espagne, & fut protégé par elle. Les Jésuites du tems de la Ligue étoient les pensionnaires de Philippe II. Les autres Religieux qui entrerent tous dans cette faction, excepté les Béné-

dictins & les Chartreux, n'attiſoient le feu qu'en France ; les Jéſuites le ſouffloient de Rome, de Madrid, de Bruxelles au milieu de Paris, &c.

Il ſe peut néanmoins, quoique je ne l'ai pas dit, qu'il y ait de la Vertu dans ce Corps comme il y a du mérite. Mais on ne peut me faire un procès d'avoir diſſimulé le bien & apuié ſur le mal. J'avois mes raiſons ; & l'une des principales eſt la conviction où je ſuis, que l'homme eſt un animal pétri d'un limon chargé de défauts & de vices, contre leſquels il eſt permis ou même néceſſaire de s'élever hautement, au riſque d'être moi-même le vrai Miſantrope.

Vivons pour nous, ma chere Roſalie (*a*) ;
Que l'amitié, que le ſang qui nous lie,
Nous tienne lieu du reſte des Humains ;
Ils ſont ſi ſots, ſi dangereux, ſi vains !
Ce tourbillon, qu'on apelle *le Monde*,
Eſt ſi frivole, en tant d'erreurs abonde,
Qu'il n'eſt permis d'en aimer le fracas,
Qu'à l'étourdi qui ne le connoît pas.

Continuez la lecture de ces vers, & vous y verrez une piquante Satyre de tous les états, ſoit dans Paris ſoit à la Cour ; liberté que j'avois blamée dans

(*a*) La vie de Paris & de Verſailles, *tom. 6. pag. 46.*

Boileau, auſſi bien que la dureté de ſa poëſie. Vous y verrez comment je traitte les Créſus de notre ſiécle, mes fades adulateurs, qui me combloient d'éloges & de careſſes, & qui ſe vantoient à l'Opera de m'avoir eu la veille à ſouper avec M. le Marquis... & M. le Duc... qu'on avoit invités pour me faire compagnie. Liſez & vous trouverez ce beau portrait des Miniſtres, chez qui j'avois toutes ſortes d'accès; & qui ſe ſeroient fait un plaiſir de ne me refuſer aucune grace, ſi jamais j'avois été capable d'en demander pour quelqu'un. J'entendois & je laiſſois dire à mes côtés, qu'un Favori qui aproche du Trône ou de ſes environs n'eſt pas digne de vivre, s'il n'emploie ſa médiation, quand il le peut, pour y faire apercevoir ceux qui le méritent, & qui ont beſoin d'être annoncés. Loin de déplaire aux Princes, les Princes lui en ſauront bon gré. Ils l'en eſtimeront davantage pour la bonté de ſon cœur & pour la droiture de ſes vues.

Faut-il aller, confondu dans la preſſe,
Prier les Dieux de la ſeconde eſpéce,
Qui des Mortels font le mal ou le bien?
Comment aimer des gens qui n'aiment rien,

Et qui, portés sur ces rapides spheres,
Que la fortune agite en sens contraires,
L'esprit troublé de ce grand mouvement,
N'ont pas le tems d'avoir un sentiment ?
A leur lever, pressez-vous pour attendre,
Pour leur parler, sans vous en faire entendre,
Pour obtenir, après trois ans d'oubli,
Dans l'antichambre un refus très-poli.

Vous voïez si j'ai raison d'être courroucé contre tout le genre humain. C'est que je n'y découvre que les vices de l'esprit & du cœur, nul attachement solide, nul trait de cette amitié sincere, la seule Vertu que j'adore, & qui fait mon caractere. Je ne sais s'il est un autre honnête-homme que moi dans le monde.

Tendre Amitié, don du Ciel, beauté pure,
Porte un jour doux dans ma retraite obscure :
Puissai-je vivre & mourir dans tes bras,
Loin du Méchant, qui ne te connoît pas ;
Loin du Bigot, dont la peur dangereuse
Corompt la vie, & rend la mort affreuse.

La première fois que nous nous verrons, je vous parlerai des particuliers dont j'ai sujet d'être mécontent.

TAYLOR INST. OXFORD

VIIe CONVERSATION.

APRÈS les civilités qui ſont d'uſage, M. de Voltaire commença notre Entretien en ces termes : *Les vrais* (a) *amateurs des Arts ſont amis. Qui eſt plus que moi en droit de le dire ?* J'aplaudis à ſa maxime, & j'ajoûtai qu'elle étoit digne d'un cœur tel que le ſien. Quoique le principe ſoit certain, réprit-il, il a néanmoins des exceptions, & de droit il porte ſa diſpenſe 1° envers ceux qui ont des talens ſupérieurs, & qu'il eſt bon d'humilier ; 2° envers d'autres qui courent la même cariere que nous, & qui pouroient nous offuſquer, quand même ils ne ſe ſeroient jamais déclarés nos rivaux. 3° envers ceux qui auroient terni notre gloire par quelques traits de critique ou d'obſervations hazardées dans leurs écrits. Il eſt permis de tomber ſur ces trois ſortes de perſonnes, de répandre des ridicules ſur elles ou ſur leurs ouvrages, & de les rendre mépriſables aux yeux du Public.

(a) Diſcours de Réception à l'Académie Françoiſe, tom. 8. pag. 508.

Vous m'étonnez, lui dis-je, on ne reconnoit point ici ces sentimens admirables que vous avez si bien exprimés dans votre *Discours sur l'Envie* (*a*).

O vous, qui de l'honneur entrez dans la carière,
Cette route à vous seul apartient-elle entiere ?
N'y pouvez-vous souffrir les pas d'un concurrent ?
Voulez-vous ressembler à ces Rois d'Orient,
Qui, de l'Asie esclave, opresseurs arbitraires,
Pensent ne bien régner qu'en étranglant leurs freres ?
. . . . . .
Hé bien, pauvre affligé, si ce fragile honneur,
Si ce bonheur d'un autre a déchiré ton cœur,
Mets du moins à profit le chagrin qui t'anime ;
Mérite un tel succès, compose, efface, lime.
Le Public aplaudit aux vers du *Glorieux* ;
Est-ce un affront pour toi ? Courage, écris, fais mieux.

Le Souverain, me répondit l'Oracle, n'est point asservi aux Loix qu'il impose. Elles ne regardent que les sujets & les ames vulgaires. *La liberté mâle* avec laquelle je suis né m'affranchit de ce joug. Elle me permet de tout dire & de tout critiquer, sans excepter Homere, Virgile, le Tasse, ni Milton (*b*).

Si une fois seulement j'ai rendu quelque justice à Descartes, le peignant

(*a*) *Tome 6. pag.* 20.
(*b*) *Voïez* les Stances sur les Poëtes Epiques, *tom. 6. pag.* 115.

néanmoins en pigmée pour rehausser Newton, dix fois je l'ai traitté de *Visionnaire* lui avec ses disciples, & le Pere Mallebranche à leur tête. Ma raison est qu'ils ne pensoient pas comme moi.

Les savans Physiologues, à qui les Belles Lettres prétendent avoir des obligations infinies, sont le premier objet de mon mépris. Je les comprens tous (*a*) sous les noms ironiques de *Baldus*, *Scioppius*, *Lexicocrassus*. Tels les Daciers (*b*) & les Saumaises, gens hérissés de savantes Fadaises.

J'ai ménagé *M. de Fontenelle*, qui n'a jamais critiqué personne, ni même répondu à ses Critiques. Je me suis contenté de lui donner ce petit avis en passant :

Votre Muse, sage & riante,
Devroit aimer un peu moins l'art.
Ne la gâtez point par le fard,
Sa couleur est assez brillante.

Le Cardinal de Polignac a manqué de goût, & a commis une faute en réfutant Lucréce en vers latins. Il auroit

(*a*) Temple du Goût, *tom. 6. pag. 273. & suiv.*
(*b*) M. de Voltaire fait une ample réparation d'honneur à M. Dacier, dans les Ecrivains du *Siécle de Louis XIV*. Ces contradictions marquent peu de solidité dans le jugement, & l'Auteur y est très-sujet.

mieux fait d'écrire en françois. Les connoisseurs jugeront lequel de ces deux partis lui auroit aquis plus de gloire. Mais il ne savoit pas faire des vers en notre langue.

Charles Rollin est le premier homme de l'Université qui ait écrit purement en françois. Encore est-il descendu dans des minucies où il a manqué de goût.

Voiture, *Sarazin*, *Bayle*, l'Auteur du Télémaque, *M. Bossuet* devroient retrancher la plus considérable partie de leurs ouvrages. Il est bien vraisemblable qu'on le dira de moi, comme je le dis de ces Ecrivains célébres.

»*L'Abbé Bignon* (*a*) n'y entendoit »rien quand il fit ces distinctions *desa-*»*gréables* de distribuer l'Académie des »Sciences en savans que l'on pension-»noit, & en honoraires qui n'étoient pas »savans «. Il falloit aparemment laisser les premiers s'encourager eux-mêmes, sans les exciter par des distinctions & des récompenses *désagréables*.

L'Académie Françoise, où je suis parvenu avec tant de peine, n'écrit point; mais elle a fait imprimer soixante ou quatre-vingt volumes de Complimens. Au lieu de faire imprimer tous ces dis-

(*a*) Des Académies, *tom.* 7. *pag.* 405.

cours, par lesquels seuls elle est connue; ce devroit être une Loi de ne les imprimer jamais. Je n'excepte pas même le mien, qui est un des plus foibles.

Celle des Belles-Lettres devroit plus aprofondir les matieres & n'en pas traitter de frivoles.

Il est à croire que celle des Sciences *produira enfin* quelque chose qui servira au bien de l'univers.

Le fils du célébre Racine (un des plus honnêtes-hommes du monde) en a imposé au public (*a*) quand il a dit que M. Pope lui avoit écrit; & M. de Rampsai a menti d'avoir dit qu'il avoit remis la lettre. Cependant M. Racine la montre à qui veut la voir; Mais il falloit aussi le décrier, parce qu'il est bon Poëte.

Ce fut sur les ordres de quelques marchands de papier & d'encre, que les metteurs en œuvre composerent *les Mémoires d'Artagnan, de Pontis, de Vordac, de Rochefort* & tant d'autres. *De Pontis* mis parmi les mauvais Auteurs!

Tout le monde n'a pas le don de l'invention. *M. Rollin* a fait imprimer *in*-12 les Fables de l'Histoire ancienne,

(*a*) Sur M. Pope, *tom.* 7. *pag.* 371.

qui étoient ci-devant *in-folio* (*a*).

M. le Régent (*b*) païa magnifiquement les barbouillages de *Coypel*.

Boileau (*c*) du fonds de son cabinet donne des ridicules à Alexandre, qu'il auroit fatigué d'encens, comme Louis XIV, s'il eût vécu sous lui.

Les meilleurs vers de *Malherbe*, le premier Poëte de notre langue, sont foibles & sans imagination.

»Le Système des *Cartésiens* (*d*) a produit celui de *Spinosa*; & j'ai connu »beaucoup de personnes que le Carté»sianisme a conduites à n'admettre d'au»tre Dieu que l'immensité des choses «. Mais qu'on ne me demande pas de les nommer.

Pluche (*e*) a fait réellement de Moïse un Physicien. Si c'est simplicité, il faut le plaindre; s'il croit avec cet artifice grossier rendre odieux ceux qui ne sont pas de son sentiment, il faut le plaindre davantage.

Je n'ai donné tant d'éloges à *M. le*

(*a*) Allusions aux Editions *in-folio* d'Hérodote, de Diodore & des autres Anciens. C'est une pointe que tout le monde n'entendra pas.

(*b*) Diatribe d'Akakia, *pag.* 374.

(*c*) Conseil à un Journaliste, *tom.* 8, *pag.* 401.

(*d*) *Tome* 9. *pag.* 13.

(*e*) *Tome* 9. *pag.* 113.

Cardinal de Polignac dans mon Temple du Goût que par maniere d'aquit, & parce qu'il étoit flatteur pour moi d'avoir le ſufrage d'un ſi grand homme. Mais dès qu'il eut ceſſé d'être, je devins ſon Minos, & je le jugeai comme les autres. » Je ſuis (*a*) encore étonné qu'il ait pu » écrire un ſi long ouvrage en vers dans » une langue étrangere, lui qui auroit » à peine fait quatre bons vers dans ſa » propre langue.... Son *Antilucréce* eſt » trop diffus & trop peu varié. Une auſſi » belle ame que la ſienne devoit rendre » plus de juſtice aux Mœurs d'Epicure, » qui étant à la vérité un très-mauvais » phyſicien, n'en étoit pas moins un » très-honnête homme, & qui n'enſeigna » jamais que la douceur, la tempérance, » la modération, la juſtice; Vertus que » ſon exemple enſeignoit encore mieux... » Un véritable Epicurien étoit un hom- » me doux, modéré, juſte, aimable, du- » quel aucune ſociété n'avoit à ſe plain- » dre, & qui ne païoit pas des boureaux » pour aſſaſſiner en public ceux qui ne » penſoient pas comme lui. Epicure pou- » voit même mériter ſa grace ſur l'im- » mortalité de l'ame en diſant: Plaignez » moi, d'avoir combattu une Vérité ré-

(*a*) Sur l'Anti-Lucréce, *tom. 3. pag. 358. & ſuiv.*

»vélée (*a*) cinq cens ans après ma naiſ-
»ſance. J'ai penſé comme tous les Lé-
»giſlateurs du monde, qui tous igno-
»roient cette Vérité. J'aurois donc vou-
»lu que le Cardinal de Polignac eût
»plaint Epicure en le condamnant. A
»l'égard de la Phyſique, l'Auteur a per-
»du beaucoup de tems & beaucoup de
»vers à réfuter la déclinaiſon des atô-
»mes. C'eſt emploïer de l'artillerie pour
»détruire une chaumière. Pourquoi en-
»core vouloir mettre à la place des ré-
»veries de Lucréce les réveries de Deſ-
»cartes? &c«. Voilà comment je reviens ſur mes pas contre celui que j'avois fait le premier favori du Dieu du Goût. J'ai »cru devoir ajouter ailleurs (*b*) qu'il avoit conſpiré contre le Régent.

Mais il s'agiſſoit de vers, & je ſuis convaincu qu'il n'y a qu'un ſeul vrai & bon Poëte dans le monde. Le Pere Commire, Jéſuite (*c*) ne réuſſit que parmi

(*a*) Il faut être de bien mauvaiſe foi, ou bien ignorant, pour dire qu'on ne connoiſſoit pas l'immortalité de l'Ame avant l'Evangile. Un Cacouac même, Auteur du Livre qui a pour titre : *De l'Ame & de ſon Immortalité*, a démontré le contraire par une foule d'autorités.

(*b*) Siécle de Louis XIV. Art. de l'Abbé de S. Pierre.

(*c*) Là même dans le catalogue des Ecrivains. Il faut ſe ſouvenir que M. de Voltaire a envoïé des vers latins au Pape, pour mettre au bas du portrait de ſa S.

ceux qui croient qu'on peut faire des vers dans une langue qu'ils ne ſavent pas même prononcer. Santeüil auroit été un excellent Poëte latin, ſi on pouvoit l'être. Il ne ſavoit pas ſeulement faire des vers françois.

Ceux qui ont paſſé pour avoir reçu ce don du ciel, n'en poſſédoient que l'aparence, & ſe flattoient follement de me faire ombrage. » *Iro* (Roi) poëte (*a*) » médiocre, & qui n'étoit pas médiocrement dur, fit de mauvais vers à ma » louange, dans leſquels il me faiſoit » deſcendre en droite ligne de Minos. « Mais mon pere aïant été diſgracié, il » fit d'autres vers, où je ne déſcendois » plus que de Paſiphaé & de ſon amant. » C'étoit un bien méchant homme que » cet *Iro*, & le plus ennuïeux coquin qui » fût jamais «.

Rouſſeau jouiſſoit déja d'une brillante réputation lorſque je commençois à paroître. Il eut l'audace de mépriſer ma jeuneſſe, & de ſe plaindre de ce que je le mépriſois à mon tour. Je l'attaquai ouvertement; & de ma vie, je n'ai vomi une bile ſi noire que contre ce rival, que j'accuſai de m'avoir calomnié.

(*a*) Voïage de *Scarmentado*, tom. 8, pag. 357.

Ce vieux rimeur, couvert d'ignominies (*a*)
Organe impur de tant de calomnies ;
Cet ennemi du Public outragé,
Puni sans cesse, & jamais corrigé ;
Ce vil *Rufus*, que jadis votre pere
A, par pitié, tiré de la misere,
Et qui bien tôt, serpent envenimé,
Piqua le sein qui l'avoit ranimé :
Lui qui, mêlant la rage à l'impudence,
Devant Thémis acusa l'innocence.
L'affreux *Rufus*, loin de cacher en paix
Des jours tissus de honte & de forfaits.
Vient rallumer aux marais de Bruxelles
D'un feu mourant les pâles étincelles,
Et contre moi croit rejetter l'affront
De l'infamie écrite sur son front.
Et que feront tous les traits satyriques,
Que d'un bras foible il décoche aujourd'hui,
Et ces ramas de larcins marotiques,
Moitié François, & moitié Germaniques,
Pétris d'horreur, & de haine & d'ennui ?
Quel est le but, l'effet, la récompense
De ces Recueils d'impure médisance ?
Le malheureux, délaissé des Humains,
Meurt des poisons qu'ont préparé ses mains.

. . . . . .

Moi-même enfin, qu'une cabale inique
Voulut noircir de son souffle caustique,
Je sais jouir, en dépit des Cagots,
De quelque gloire, & même du repos.

(*a*) Epitre sur la Calomnie, à Mad. du Chatelet, *tom. 6. pag. 67.*

Vous

Vous m'étonnez bien, lui dis-je, de traitter ſi mal le célébre Rouſſeau. Je ne crois pas qu'il ſoit poſſible de charger plus impétueuſement le plus indigne des ſcélérats & le plus mépriſable de tous les Poëtes. Comme le public ignore de quel genre de forfait il s'eſt rendu coupable envers vous, on ne ſoupçonne que quelque querelle ou rivalité de métier, qui ne méritoit pas les injures plus qu'atroces dont vous l'avez accablé. Si vous avez voulu venger les perſonnes attaquées par les fameux couplets, il en a fait un déſaveu ſi ſolemnel, que les honnêtes gens ne croient plus aujourd'hui qu'il en ait été l'Auteur.

Vous lui reprochez tout à la fois la foibleſſe, la langueur & la dureté de ſes vers. Néanmoins il a beaucoup de partiſans, & même d'admirateurs. Je ne vous citerai à ce propos que le plus grand de tous vos adorateurs, l'auteur de *l'Hiſtoire de l'Ame*. Voici comment-il s'exprime : »Rouſſeau (*a*) eſt, je l'avoue, *un plus grand Poëte que Voltaire.* »Quel feu ! Quel entouſiaſme ! Quelles »images ! Quelle richeſſe & de rimes & »d'idées ! Quel heureux délire ! Quelle

(*a*) Hiſtoire de l'Ame, *p.* 260.

»fougue ! Que de nobles écarts ! Tous »les reſſorts de l'imagination ſe ſeroient-»ils à la fois débandés ? Ou plûtôt bor-»née aux petites ſpheres des objets »qu'elle embraſſe, ſemblable à ces jets »d'eau, dont le diamétre eſt anguſtié, »cette riante & féconde partie de l'ame »n'en deviendroit-elle pas en quelque »ſorte plus élaſtique, & par-là plus for-»te & plus magnifique dans ſes produ-»ctions ? Oui ſans doute« &c.

Le plaiſant Juge que vous me citez-là, reprit l'Oracle avec indignation. Un enthouſiaſte, qui dans ſon imagination extravagante, s'eſt élevé un trône ſur le Parnaſſe, & veut regler le rang que doivent tenir les hommes illuſtres, en décidant de leur mérite reſpectif; un déclamateur, qui ne connoît que le ton du cor; un Médecin toûjours armé des grands mots de ſon art; un Néologue, qui fourniroit lui ſeul à pluſieurs harangues de Mathanaſius, & qui, pour me ſervir de ſes termes, ne ſe met jamais *à hauteur d'apui*; un Anatomiſte viſionnaire qui s'eſt imaginé avoir vû, manié & diſſequé notre ame dans cet endroit du cerveau où aboutiſſent les nerfs, & qu'il apelle le *Senſorium*. Je ſais que pour gagner mon ſuffrage il m'encenſe,

(*a*) jusqu'à la fadeur, & qu'il voudroit me faire passer pour un partisan du Matérialisme. En quel endroit de mes ouvrages a-t-il vû que je l'enseigne positivement ? J'ai bien dit que nous ignorons si la matiere n'est pas susceptible de pensée. Mais pense-t-elle ou non ? C'est ce que je me suis contenté de laisser encore dans la classe des choses incertaines ; & lui le décide témérairement. Je récuse donc un Juge de cette espèce ; assez mauvais connoisseur pour me mettre au-dessous d'un Poëte barbare, & pour dire que ma prose (*b*) vaut beaucoup mieux que mes vers. Mais revenons à Rousseau.

Il avoit plus de cinquante ans lorsque j'entrai en lice avec lui ; & je lui apris qu'à cet âge la saison des vers est passée. C'est le Dieu du Goût qui m'en avoit averti à son sujet.

Mais n'imite pas la foiblesse (*c*)
Qu'il eut de rimer trop longtems.
Les fruits des rives du Permesse
Ne croissent que dans le printems ;
Et la froide & triste vieillesse
N'est faite que pour le bon sens.

(*a*) Son Eloge commence à la *page* 253, & ne finit qu'à 276.

(*b*) J. J. Rousseau dit au contraire qu'il y a de très-beaux vers dans M. de V. mais que sa prose est sans nerf.

(*c*) Temple du Goût, *tom.* 6. *p.* 285.

Je ne suivis pas assez fidélement le sage conseil que me donna le Dieu; & j'avoue que les vers que j'ai faits depuis une quinzaine d'années, surtout depuis que ma santé est si chancelante, ne paroissent pas être de la même main & de la même imagination que ceux de la Henriade. Il m'en a puni par quelques échapées d'imprudence que le bon sens ne devoit pas me permettre, & qui m'ont causé de grands chagrins. Je serois aujourd'hui tranquille & honnoré dans le sein de ma patrie, si j'avois fait usage de ce que j'ai écrit contre M. de Maupertuis. » Cet homme (*a*) ne parle »que d'affliction. Il dit surtout que tous »les fous sont malheureux. Nous faisons »à tous ceux qui le sont un compliment »de condoléance «. Qu'ils ne s'en plaignent qu'à eux-mêmes.

Comme eux, un autre Brigand de la litérature mérita également mon courroux. »J'avois (*b*) je ne sais comment, »rendu à l'illustre *Abbé Desfontaines* un »léger service. Mais comme ce service »ne lui donnoit pas de quoi vivre il se »mit d'abord un peu à son aise au sortir »de la maison (de Bisêtre) dont je l'a-

(*a*) Diatribe du Docteur Akakia, *tom.* 8. *p.* 389.
(*b*) Des Mensonges imprimés, *tom.* 9. *p.* 90.

» vois tiré, par une douzaine de libelles » (ou feuilles d'observations) contre moi, » qu'il ne fit à la vérité que pour l'hon- » neur des lettres, & par un excès de zèle » pour le bon goût «. C'étoit bien à un Juge de sa trempe à censurer un homme comme moi. Aussi a-t-il mérité que je l'accolasse par tout à l'affreux *Rufus*.

Oh! pour cet Abbé Desfontaines, dis-je à l'Oracle, je vous l'abandonne. Faites-en tout ce que vous voudrez; il a mérité par plus d'un titre l'indignation des honnêtes gens. Il auroit fait d'excellentes choses dans le genre de critique qu'il avoit embrassé, si la passion & la vénalité n'eussent infecté sa plume. Prenez seulement garde à ne vous pas rendre aussi coupable que lui, en mettant trop d'aigreur dans votre censure. Avec la meilleure de toutes les causes, on commence à avoir tort quand on la défend par les injures. L'Oracle mépriſa mon avis; il réprit en ces termes:

Quel monstre plus hideux s'avance? (*a*)
La Nature fuit & s'offense
A l'aspect de ce vieux *Giton*.
Il a la rage de *Zoïle*,
De Gâcon l'esprit & le stile,
Et l'ame impure de *Chausson*.

(*a*) Ode sur l'Ingratitude, *tom. 6. p. 112.*

C'eſt *Desfontaines*, c'eſt ce Prêtre
Venu de Sodome à Biſſêtre,
De Biſſêtre au ſacré vallon.
A-t-il l'eſpérance bizare,
Que le bucher qu'on lui prépare
Soit fait des lauriers d'Apollon ?

Il m'a dû l'honneur & la vie ;
Et dans ſon ingrate furie,
De *Rufus* lâche imitateur,
Avec moins d'art & plus d'audace,
De la fange, où ſa voix croace,
Il outrage ſon bienfaiteur.

Ces deux Ingrats m'ont fait ſouvenir d'un autre, (l'Abbé de Macarti) qui m'a rendu pour le moins auſſi furieux qu'une critique littéraire. C'eſt un miſérable, à qui j'avois prêté deux mille frans, & qui s'en eſt allé ſans me les rendre. Tout le monde ſait que ce n'eſt pas pour la conſéquence, & que je ſuis fort peu attaché à l'argent. Mais je devois mettre le public en garde contre ce fripon, & l'acuſer d'avoir été ſe faire circoncire chez le Comte de Bonneval, afin que perſonne n'en fût plus la dupe, en lui prêtant avec autant de confiance que moi.

Qu'un Hibernois, loin de la France
Aille enſevelir dans Bizance

Sa honte à l'abri du croiſſant ;
D'un œil tranquille & ſans colère,
Je vois ſon crime & ſa miſère ;
Il n'emporte que mon argent.

Quoique je ſois bien convaincu que les connoiſſeurs rendent aſſez de juſtice à mon ame pour me croire parfaitement inſenſible aux indignités de mes ennemis, j'ai cru cependant, devoir l'atteſter à tout l'univers, & je ne penſe pas qu'on doute de ma philoſophie ſur ce point.

Que le jaloux *Rufus*, à la terre attaché, (*a*)
Traîne au bord du tombeau la fureur inſenſée
D'enfermer dans un vers une fauſſe penſée ;
Qu'il arme contre moi ſes languiſſantes mains
Des traits qu'il deſtinoit au reſte des humains.
Que quatre fois par mois un ignorant *Zoïle*
Eléve en frémiſſant une voix imbecile,
Je n'entens point leurs cris que la haine a formés ;
Je ne vois point leurs pas dans la fange imprimés.
Le charme tout-puiſſant de la Philoſophie
Eléve un eſprit ſage au-deſſus de l'envie.
Tranquille au haut des cieux que *Newton* s'eſt ſoumis,
Il ignore en effet s'il a des ennemis.
Je ne les connois plus.

Ne convenoit-il pas bien à cet Abbé Desfontaines d'oſer prononcer ſes arrêts ſur toutes les matieres qui concer-

(*a*) Epitre à Mad. Duchâtelet, *tom. 9. p. 1.*

nent les arts, les sciences, le bon goût? Quelle extravagance en lui de vouloir être comme moi Poëte, Historien, Littérateur, Mathématicien, Algébriste, Physicien, Astronome, Politique, Romancier, Censeur de tous les Savans &c? Car j'ai écrit en tous ces genres. J'avois les autres devant les yeux, & je ne me voïois point moi-même, quand j'ai prononcé cet arrêt de l'expérience & de la vérité:

Tout vouloir est d'un fou, l'excès est son partage; (*a*)
La modération est le trésor du sage;
Il sait régler ses goûts, ses travaux, ses plaisirs,
Met un but à sa course, un terme à ses désirs.

Que ne pensoit-il comme moi de ces téméraires sujets, manqués dans tous les genres; qui par une fole ambition veulent embrasser mille objets dont ils ne peuvent toucher que la superficie? Je l'ai dit. » Il est impossible (*b*) qu'il se »forme des Savans universels, parce »que chaque science est devenue im»mense. Il faut nécessairement que cha»cun se réduise à cultiver une petite »partie du vaste champ que le siécle de »Louis XIV a défriché«.

(*a*) De la Modération en tout, *tom. 6. p.* 25.
(*b*) Ecrivains du siécle de Louis XIV, à la fin.

L'expérience m'en a convaincu. Avant elle, je reconnois que j'ai trop étendu mes vues, & que je me ſuis cru capable d'exceller en tout; malheureux effet de je ne ſais quel dépit ou dégout de la volupté, ou de contradiction dans ma conduite.

L'Amour dans mes plaiſirs ne mêle plus ſes peines; (*a*)
La tardive raiſon vient de briſer mes chaînes.
J'ai quitté prudemment ce Dieu qui m'a quitté;
J'ai paſſé l'heureux tems fait pour la volupté.
Eſt-il donc vrai, grands Dieux! Il ne faut plus que j'aime.
La foule des beaux arts, dont je veux tour-à-tour
Remplir le vuide de moi-même,
N'eſt point encore aſſez pour remplacer l'amour.

Si vous voulez, je ſerai plus ſincere aujourd'hui, & je vous avouerai franchement que l'envie de devenir un homme univerſel & unique me prit dès ma jeuneſſe (*b*), & bien avant que la paſſion de l'amour me quittât. J'effleurai toutes les ſciences; & croïant, ou voulant faire croire que je les avois aprofondies, j'en donnai au public quelques légéres eſquiſſes, où je jugeai & cenſurai les maîtres en tous les genres, les Savans du premier ordre, les Ecrivains

(*a*) Réponſe à une Dame, ou ſoit diſant telle, *tom. 6. p.* 119.

(*b*) Voïez le commencement de la piéce citée.

ordinaires, toutes les nations, tous les états, jusqu'aux fachets du sieur Arnou. Voilà ce qui m'attira la haine des uns & le mépris des autres, surtout des connoisseurs en Newtonisme. Voilà ce qui me fit nommer assez plaisamment par un Hollandois *le Chien rogneux*, & ce qui fit dire à d'autres, *Chien enragé*, qui mord à droite & à gauche. Néanmoins j'eus toûjours des sectateurs zélés, & des amis fidéles, que l'on connoît, & dont l'attachement fut cimenté par la Vertu la plus pure. Ma reconnoissance eut la gloire de ne leur céder en rien. Ce témoignage mutuel est un des plus touchans endroits de mon poëme sur *la vraie Vertu* dont je me piquai toute ma vie.

Je te rends grace, ô Ciel, dont la bonté propice
M'acorda des amis dans les tems d'injustice;
Des amis courageux, dont la mâle vigueur
Repoussa les assauts du calomniateur;
Du fanatique ardent, du ténébreux *Zoïle*,
Du Ministre abusé par leur troupe imbécile,
Et des petits Tyrans, bouffis de vanité,
Dont mon indépendance irritoit la fierté.
Oui pendant quarante ans poursuivi par l'envie,
Des amis vertueux ont consolé ma vie,
J'ai mérité leur zèle & leur fidélité;
J'ai fait quelques ingrats, & ne l'ai point été.

Ces motifs de conſolation, dis-je à M. de Voltaire, ſont flatteurs pour vous. Mais comment ne trouviez-vous pas dans votre philoſophie des reſſources de courage & d'héroïſme, capables de mettre à vos piés les vaines clameurs de ces Critiques pigmées, qui oſoient ſe jouer à vous? Je m'étonne encore de ce que vous êtes deſcendu juſqu'à faire la guerre à tant d'Ecrivains, qui n'étant pas de votre force, ou n'exiſtant plus, ne ſe trouvoient pas en état de ſe deffendre. On a tant admiré la belle modération de M. de Fontenelle, qui, non ſeulement n'a jamais critiqué perſonne; mais, ce qui eſt peut-être ſans exemple, n'a pas même voulu répondre à ſes Critiques les plus offenſans. Il s'eſt corrigé ou retracté, & il en eſt demeuré là. Comment n'avez-vous pas ſuivi un ſi beau modéle, vous qui pouviez le faire avec tant d'avantages? Il eſt mort dans le lit de paix & d'honneur, & ſa mémoire ſera éternellement précieuſe aux gens de bien. Quelle douceur pour vous, ſi la fin de votre carriere étoit la même!

M. de Fontenelle, réprit l'Oracle, avoit ſon caractere, & moi j'ai le mien. Le ton de ce Berger galant & douce-

reux ne me va nullement ; & ſi je n'avois apréhendé de me brouiller avec lui & avec ſes partiſans, je ne l'aurois pas plus épargné que les autres. Après tout, que voïez-vous de ſi merveilleux dans ſa perſonne ?

Mes diſciples ont plus oſé que moi, même de ſon vivant. En convenant (*a*) qu'il avoit une érudition moderne très-variée, & qu'il ſavoit même beaucoup de Philoſophie, ils lui ont refuſé nettement le titre de Philoſophe. » C'eſt un » ingénieux compendiaire de penſées » qui ne ſont point à lui. Il a écrit les » découvertes des autres, ſans en avoir » fait aucune. Il a loué les morts avec » peu de candeur, pour faire ſourire les » vivans. Borné à peindre la nature, il a » eſſaïé en vain de la meſurer ; ou s'il » l'a entrepris, ce n'a été qu'avec le » compas d'autrui, encore l'a-t-il éclip- » ſée par l'art qu'il y a voulu mettre. » Faut-il qu'inſenſible au vrai beau, & » que ſourd aux cris de la nature, il l'ait » fait diſparoître ſous le fard dont il a » prétendu l'embellir ! Pourquoi tant » d'art dans l'expreſſion des choſes les » plus ſimples ? Pourquoi courir ſans » ceſſe après l'eſprit ? Pourquoi me faire

(*a*) Hiſtoire de l'Ame, *p.* 264, *& ſuiv.*

»remarquer ſans ceſſe combien vous en »avez, combien vous en ſemez par-»tout «.

Ces ombres, propres à obſcurcir le portrait de M. de Fontenelle, n'y ſont jettées ſi fortement, que pour faire briller les clairs du mien qui eſt à côté. Il eſt trop flatteur & peut-être trop flatté, pour que j'oſe le mettre ſous vos yeux. Mais ſi mon rival a manqué de goût dans l'art d'écrire, pourquoi ne voulez-vous pas qu'il ait commis une faute réelle, en négligeant de critiquer tous les Ecrivains qui lui étoient amenés par ſon ſujet, & principalement ceux qui l'avoient critiqué lui-même? Il a craint de s'attirer des ennemis: & moi, comme vous voïez, je n'ai point aprehendé de m'en faire dans quelqu'ordre que ce ſoit. Mon nom & la liberté mâle dont je me glorifie, me mettent au-deſſus de tout.

Je répondis que cette conduite étoit d'un homme qui ſe pique d'une probité vraie & généreuſe; & ce fut par-là que finit notre entretien.

Quel ſingulier mortel, dis-je à mon Gentilhomme, en quittant M. de Voltaire, il nous traitte de fanatiques & de perſécuteurs parce que nous réfutons les égaremens des nouveaux Philoſo-

phes ; car je vous ai fait voir que cette prétendue perſécution ne peut pas tomber ſur les ſentimens perſonnels & ſécrets. Et le voilà lui, qui attaque le ciel & la terre. Papes, Rois, Reines, Miniſtres, Magiſtrats, Prêtres, Moines, Artiſtes, Philoſophes, Poëtes, Gens de Lettres, Nations entieres ; en un mot le Créateur, la Religion, la Nature, il faut que tout ſoit terni de ſa façon & abreuvé de ſon fiel. Si par hazard on venoit à le cenſurer, qu'auroit-il à répondre, ſi ce n'eſt qu'en premier il a attaqué toute la terre ? Il nous a donné ſon portrait bien au naturel, dans celui d'un autre homme d'eſprit fort connu. »Buſſi, dit-il (*a*), parloit purement ſa »langue ; il avoit du mérite, mais plus »d'amour propre encore ; & il ne ſe »ſervit guerres de ce mérite, que pour »ſe faire des ennemis «. O, Beſace des hommes, que tu es bien mal placée !

(*a*) *Tom. 19. p. 54.*

VIIIe CONVERSATION.

EH bien, me dit M. de Voltaire, je vous ai dévélopé tous mes principes & mes ſentimens; je n'ai rien eu de caché pour vous. Etes-vous content? Aſſurément, lui répondis-je, j'ai tout ſujet de l'être. Vous m'avez apris mille choſes ſingulieres & admirables, qui ne s'effaceront jamais de mon eſprit, tant-elles l'ont frapé. Mais il eſt une autre matiére ſur laquelle vous ne m'avez rien dit, & qui mériteroit bien d'être éclaircie.

Vous avez beaucoup écrit en vers, & donné encore plus d'Ouvrages en proſe. Je ne ſais quel Ecrivain s'eſt plus diſtingué par la ſingularité de ſes vues, l'étendue de ſes recherches & la hardieſſe de ſes ſentimens. C'eſt principalement dans le païs de *l'Hiſtoire*, que vous ayez fait des découvertes, dont aucun voïageur ni ſavant ne s'étoit encore aperçu. Tous ont vû les choſes à-peu-près de la même maniere & ſous la même face. Les naturels du païs, & ceux qui ont tranſmis à la poſtérité ce qui s'étoit paſſé ſous leurs yeux, s'acordent dans les faits eſſenciels qu'ils nous

raportent, dans le caractere des principaux perſonnages, dans les motifs qui faiſoient agir ceux-ci, & dans les reſſorts qu'ils mettoient en œuvre. Mais vous n'êtes jamais d'acord avec eux. Où ils ont vû des Vertus, vous n'y trouvez que des vices. Vous nous dites mille choſes auxquelles ils n'ont jamais penſé. Vous en aſſurez d'autres qu'ils contrediſent formellement; Vous les démentez tous. Voilà un myſtère que je ne ſaurois comprendre; daignez m'en donner l'explication.

Vous n'êtes pas le ſeul pour qui cette énigme ſoit inſoluble. Je ſais que pluſieurs de vos ſemblables en ont longtems cherché le mot, & ils ne l'ont pas trouvé. Je veux bien vous introduire dans le ſanctuaire de mes penſées, & même vous en donner la clé, pour en faire uſage lorſque vous ſerez ſurpris des choſes inouies que vous rencontrerez dans mes Œuvres hiſtoriques. Ecoutez donc, & retenez mes principes.

1° Je regarde l'Hiſtoire comme un païs à-peu-près ſemblable au portrait que je vous ai fait de l'Angleterre, où chacun penſe comme il veut, & dit en toute liberté ce qui lui convient. C'eſt *le Temple du Menſonge*; & j'ai voulu y offrir

offrir un ſacrifice plus éclatant que tous ceux qui avoient jamais été préſentés à ce Dieu.

Le Menſonge réſide au Temple de Mémoire. (*)
Il y grave des mains de la Crédulité,
Tous ces faſtes des tems, deſtinés pour l'Hiſtoire
Et pour la Vérité.

Ce qui devoit ſervir de matériaux à l'Hiſtoire, n'étoit donc que le Menſonge conſacré dans les Archives du Temple où il réſide, & où il nous préparoit des principes & des ſources d'erreurs.

Suivez-moi. Si les anciens monumens, ceux même des Auteurs contemporains, n'ont rien de certain, & peut-être rien de vrai, pourquoi voulez-vous que je m'attache ſcrupuleuſement à les ſuivre ? Je me contente d'en raporter à peu près le fonds. Mais je lui donne la teinte que je juge à propos, & je l'aſſortis à mes idées. En fait de Morale & de Philoſophie, j'ai abjuré tout ſyſtème. Je me ſuis démenti, contredit, combattu en toute ocaſion ; vous l'avez vû. Mais avant de commencer à écrire l'Hiſtoire, je me ſuis fait un plan ; & j'ai voulu que les choſes marchaſſent com-

(*) Ode pour MM. de l'Académie des Sciences, *tom. 6. pag. 95.*

me je les avois conçues & arrangées. Ne soïez donc pas surpris d'en trouver d'inouies dans mon *Essai*.

2° Je laisse aux Auteurs vulgaires, la foiblesse de n'oser s'écarter de ce qu'ils apellent follement la vérité de l'Histoire. Ma régle est de démentir hardiment les Ecrivains originaux; de les faire parler comme je veux qu'ils parlent. J'ajoute à leur récit tout ce qui est conforme à mon but, & j'en retranche tout ce qui ne peut s'y ajuster. J'ai tout prévû, & je me suis dit: le commun du monde qui me lira, n'en sait pas assez pour démêler si je lui en impose ou non. Je lui présenterai un fonds d'Histoire, dont quelques-uns auront une idée très-confuse, & que le plus grand nombre ignore totalement. Je n'en donnerai que la fleur, & je l'embellirai d'un stile & d'un art magique. J'y sémerai des maximes éblouissantes; je suivrai avec hardiesse la trace de mon systême & de mes idées; je me servirai souvent de cette expression imposante: *Ce qui est de certain*, lors même que le fait sera le plus faux. Mes réflexions malignes, les traits d'Incrédulité semés de tems en tems, mon autorité, l'heureux préjugé que tant de personnes ont conçu

pour tout ce qui sort de ma plume, l'honneur qu'il y a de penser comme moi, & d'être au rang des vrais Philosophes & de mes Disciples, le titre de bel esprit que l'on y gagne, &c. Avec des espérances aussi flatteuses, pouvois-je apréhender de n'être pas cru sur ma parole, & de n'avoir pas les trois quarts & demi du monde pour mes partisans & mes admirateurs ? Il ne faut pas tant d'amorces pour les faire tomber dans le piége.

3° Si des Savans ou des Connoisseurs ont la curiosité de lire ce que j'ai écrit sur l'Histoire, je m'attens bien que, se trouvant totalement dépaïsés, ils crieront à l'imposture. Mais qu'en arrivera-t-il ? Oseront-ils me réfuter ? Je les en défie. Je vous l'avouerai en confidence; c'est pour les embarasser & les arrêter, que j'ai exprès entassé tant de paradoxes historiques, présentés néanmoins sous des faces & des couleurs séduisantes. Vous ne trouverez point de page qui ne renferme des fausseté plus ou moins importantes. Il y en a grand nombre de palpables, qui choquent de front tout ce qu'on a cru jusqu'à présent. Je n'ai besoin que d'une phrase ou d'une ligne pour en avancer deux de cette espèce;

& il faudroit plusieurs pages pour les réfuter chacune en particulier clairement & nettement. Nos Savans seroient obligés d'en venir souvent à des Dissertations critiques, qui demanderoient la vie de quatre hommes pour épuiser la matière. Or qui les entreprendra, & qui les liroit ? Voïez où conduiroit l'exécution d'un projet aussi immense. S'ils s'en tenoient à une réfutation vague, elle n'opereroit rien. Le préjugé est pour moi, qui suis venu le premier ; & on ne les croira point sans le témoignage des preuves détaillées & bien positives. Je suis donc bien sûr que personne ne le tentera jamais.

4° Je possède dans un dégré supérieur le talent de faire usage de tout ce que je lis, & de le déguiser tellement, que je sais me le rendre propre, par l'air de nouveauté & de singularité que j'y donne. Une table des Chapitres, me met au fait de tout ce qui est contenu dans le Livre. Si je le parcours, les citations que je vois en marge me suffisent pour nommer dans mes Ouvrages les originaux mêmes, quoique j'en ignore jusqu'à la forme. Est-il seulement possible ou probable que j'aie lû & digeré tous les Auteurs qu'il faudroit avoir

combinés pour mon *Eſſai ſur l'Hiſtoire générale* de toutes les nations de l'univers? On ſait que je n'ai jamais eu de Maiſon ni de Bibliothéque. Et quand j'aurois poſſédé en propre tous les Livres néceſſaires, ma vie errante, inquiéte, diſſipée, voluptueuſe m'auroit-elle permis de les lire & de les méditer? Croiez-vous qu'il y ait bien du monde en état de faire ces réfléxions, qui prouvent que je n'ai pu prendre qu'une légére teinture de l'Hiſtoire, dont je donne une idée encore plus légére? Qu'importe. Le plus pur encens m'eſt adreſſé de toutes parts. Les Grands, les beaux Eſprits, ceux qui ſe piquent de l'être, ſans en avoir l'aparence, me comblent d'éloges, & publient de concert que je ſuis le plus ſavant homme de mon ſiécle. J'en ai la réputation; que puis je ſouhaiter davantage? Nous autres Oracles nous ſommes un peu faits pour en impoſer, & pour tromper les dupes qui veulent l'être.

Mais c'eſt le jugement de vos Meſſieurs que je voudrois ſavoir ſur cette partie de mes Ouvrages. Quoique mes ſentimens ſoient fort éloignés des leurs en beaucoup de points, je ſuis néanmoins perſuadé qu'il eſt parmi eux de

bons Littérateurs & de judicieux Critiques. Je ne peux leur refuser cette justice. Dites-moi ce qu'ils ont pensé de mon Histoire, & ce que vous en pensez vous-même.

J'ose vous assurer, répondis-je, que malgré l'opposition des sentimens, ils conviennent qu'elle est écrite avec toute la pureté, l'élégance, & la rapidité que l'on peut demander dans le stile historique. Ils ne déguisent ni n'affoiblissent point les louanges que vous méritez en cette partie. Ils vous regardent comme un modele acompli pour les beautés de la diction; & je ne sais s'il en est un qui n'ambitionne l'éminente supériorité de votre talent.

Ils me font honneur, dit M. de V. Je conviens qu'il y a chez eux quelques gens de goût, à qui il ne manque qu'un peu de notre Philosophie. Car celle de votre Université, dans quelque partie qu'on l'envisage, n'est propre qu'à gâter l'esprit, & à le remplir de sots préjugés. Je pense sur cela comme Bacon, »qui (*a*) avoit mépriſé de bonne-heure, ce que des fous en bonnets »quarrés enseignent sous le nom *de Philosophie* dans les petites maisons apel-

(*a*) Sur le Chancelier Bacon, *tom.* 7. *pag.* 266.

»lées *Colléges* «. Mais les choſes obligeantes que vous me raportez de vos Meſſieurs, ne regardent que le ſtile de mon Hiſtoire. En eſtiment-ils également le fonds ?

Ils ont trouvé des choſes intéreſſantes & judicieuſes dans vos *Réſumés des Siécles*. On y voit en effet d'excellentes remarques ſur les Loix, les Coutumes, les Uſages, les Arts & les Siences.

Ils ont raiſon ; mais ce n'eſt pas encore là ce que je vous demande. Je voudrois ſavoir nettement ce qu'ils penſent de l'Hiſtoire même, & de la méthode que j'y ai ſuivie.

Vous n'ignorez pas que le Livre le plus univerſellement aprouvé trouve encore des Cenſeurs. L'*Hiſtoire univerſelle de M. Boſſuet*, ce chef-d'œuvre inimitable de l'eſprit humain, vous a paru eſſenciellement (*a*) repréhenſible ; parce que ce grand homme, qui avoit ſi bien lû, & ſi profondément médité l'Hiſtoire, n'y a pas dit un mot des Chinois, que vous apellez le plus ancien & le plus ſage de tous les Peuples ; & qu'il a trop loué, à votre avis, la ſageſſe des Egyptiens. D'autres que vous

(*a*) De la Gloire, *tom.* 7. *pag.* 181.

eſtiment qu'il a bien fait. Comment avoir les ſuffrages de tout le monde ?

J'en ſens l'impoſſibilité ; & c'eſt pour cela même que je vous demande encore une fois le jugement de vos connoiſſeurs ſur mon Hiſtoire. Juſqu'à préſent vous ne m'avez donné que des défaites ; parce que vous apréhendez de me dire peut-être des choſes déſobligeantes. Je ſuis très-ſenſible à votre politeſſe ; mais je vais vous mettre à l'aiſe, en vous aprenant une belle maxime que j'ai établie ſur un ſujet pareil à celui qui vous embaraſſe. Je parlois de l'excellent *Eſſai de M. Mélon ſur le Commerce*, & j'ai dit : (*a*) » Cependant il y » a bien des erreurs dans ce bon Ou» vrage, tant le chemin de la Vérité eſt » difficile. Il eſt bon de relever les *mé*» *priſes* qui ſe trouvent dans un Livre » utile. Ce n'eſt même que là qu'il les » faut chercher. C'eſt *reſpecter* un bon » Ouvrage que de le *contredire* ; les au» tres ne méritent pas *cet honneur* «. Vous pouvez donc m'aprendre tout ce que l'on a dit de mon Hiſtoire ; je ne ſuis plus en droit de m'en fâcher.

Sur cette régle, répondis-je, perſonne aſſurément ne mérite plus que

(*a*) De M. Law, *tom.* 7. *pag.* 418.

vous *l'honneur d'être contredit.* Vos talens & votre réputation vous ont acquis ce privilége préférablement à tout autre. Je vais donc, pour vous donner des marques de mon *respect*, relever, d'après nos Messieurs, quelques-unes de vos *mépriſes*.

L'idée que vous avez donnée de l'Hiſtoire, leur a paru fort ſinguliere. Vous la regardez comme un Païs de liberté, où il eſt permis de croire & d'écrire tout ce que l'on veut. Vous prétendez que le Menſonge réſide au Temple de Mémoire, dont les Archives ſont compilées par les mains de la Crédulité. Eh que deviendra donc cette ſience, ſi les fondemens en ſont auſſi ruineux que vous le dites? Quelle confiance pourrons-nous y prendre; quelle différence en faites-vous d'avec la Fable & le Roman; avec quel mépris recevra-t-on les leçons que les Sages en ont tirées; quelles ténébres répandez-vous ſur tous les ſiécles, ſur toutes les Nations; quelle illuſion ſera-ce d'en faire une étude; & quelle folie vous a pris d'en raſſembler les faits? Si, comme il s'enſuit de votre principe, il n'eſt échapé aux Auteurs contemporains tout au plus que quelques traits de Vérité, comment prétendez-

vous les débrouiller & les reconnoître dans cet immense cahos de mensonges ?

Vous croïez qu'avant l'Imprimerie (a), l'Histoire étant peu contredite, étoit alors peu exacte ; & voilà la source du souverain mépris que vous témoignez pour les Anciens. D'autres vous soutiendront au contraire, que l'Imprimerie a fait un tort infini à la sincérité de l'Histoire, vû les ménagemens que le Ministère & les Auteurs doivent nécessairement observer par considération pour les personnes & pour les Etats. Un particulier qui écrivoit autrefois ce qui s'étoit passé de son tems, & peut-être sous ses yeux, l'exposoit dans le vrai, ou pour son amusement ou pour celui des autres. Si l'Ouvrage se répandoit avant la mort de l'Auteur, celui-ci pouvoit n'être point connu ; nulle recherche à son sujet ; nul moïen de le découvrir par les menaces & la punition de l'Artiste qui avoit publié l'Œuvre ; enfin nul zéle, nul intérêt de poursuite dans ceux qui survivoient aux Princes dont on avoit révélé les fautes. Voïez si les choses se passent aujourd'hui de même. Reconnoissez donc le tort que l'Imprimerie a fait à la veracité de l'Histoire ; & que, s'il fal-

(a) Siécle de Louis XIV sur M. de Tillemont.

loit opter en ce genre ; la préférence seroit en faveur de ceux qui ont précédé l'invention de cet art. S'il étoit nécessaire de multiplier les preuves de cette vérité, j'en trouverois d'excellentes, dans ce que vous dites sur *les Inconvéniens attachés à la Litérature*, & dans vos deux chapitres *sur les Mensonges imprimés*. Ces changemens d'avis embarassent vos Lecteurs, qui les prennent pour des contradictions.

» Mais, ajoutez-vous (*a*), parmi ces » mensonges dont les Historiens sont » remplis, n'y a-t-il pas quelques véri» tés ? Oui ; comme il se trouve un peu » de poudre d'or dans les sables que les » fleuves roulent. (C'est vraiment rédui» re la chose à des infiniment petits). On » demandera donc le moien de recueillir » cet or : le voici. Tout ce qui n'est con» forme ni à la Physique, ni à la Raison, » ni à la trempe du cœur humain, n'est » que du sable ; le reste, qui sera atte» sté par des contemporains sages, c'est » la poudre d'or que vous cherchez «. Nos Maîtres dans l'art n'ont rien compris à cette régle. Car enfin, ont-ils dit, la Physique n'est pour rien dans l'Hi-

(*a*) Des Mensonges imprimés, *tom.* 8. *pag.* 94.

ſtoire ; & quand on nous raportera qu'un Prince, un Général d'armée, un Particulier ont fait des choſes contraires à la raiſon, à l'honneur, à la probité, à leur devoir, à leur état, à la trempe du cœur humain, il ne faudra donc pas les croire. Cette régle de critique a paru trop opoſée à la conduite des hommes, ſi ſujets à s'écarter de la Raiſon ; & elle eſt démentie par les preuves que nous en voïons tous les jours.

Cette régle, ont-ils dit, nous eſt d'autant plus incompréhenſible, que M. de Voltaire déclare hautement, & répéte à tous propos, que l'Hiſtoire n'eſt que le tiſſu & l'enchaînement de tous les forfaits dont les hommes ſont capables. Liſez la ſienne, & vous n'y trouverez que des crimes & des horreurs. Il veut cependant qu'on les croïe ; & c'eſt dans ces ocaſions principalement qu'il vous dit : *Ce qu'il y a de certain.*

Le reſpect, dont nos Meſſieurs ſont remplis pour un Livre auſſi célébre que votre *Eſſai ſur l'Hiſtoire Générale*, leur a fait naître une autre réflexion non moins embaraſſante ; & voici comment ils ont raiſonné. L'expérience nous a apris que la plume des Hiſtoriens eſt le pinceau par lequel ils ſe ſont peints eux-

mêmes ſans le vouloir, en nous faiſant connoître leur génie & leur caractère. Sans avoir jamais converſé avec Xénophon, Thucydide, Polybe, Platon, Tacite, de Thou, Guichardin, Tillemont, Fleury, Boſſuet & Rollin, on voit dans leurs Ouvrages ce qu'ils étoient. Tous ces Ecrivains, en nous aprenant l'Hiſtoire, ont eu ſoin de faire plus remarquer les belles actions & les vertus des grands hommes, que les vices de quelques monſtres particuliers, qui ont deshonnoré la Nature; & qu'il n'auroit pas même fallu nommer, s'il avoit été poſſible. C'eſt que ces Hiſtoriens aimoient la Vertu & le genre humain, parce qu'ils avoient le cœur droit.

Comment ſe peut-il faire que M. de Voltaire, qui a vu paſſer devant ſes yeux des milliers d'hommes, en écrivant l'Hiſtoire, n'ait remarqué de la Vertu que dans un petit nombre de Chinois, d'Indiens, de Mahométans, de Philoſophes ou Empereurs païens? Ne connoîtroit-il ni les caractères ni les actes de cette Vertu, dont il a ſi ſouvent le nom dans la bouche? La haine pour ceux en qui tout le monde l'a admirée, l'auroit-elle porté à les flétrir généralement? Quoi! n'auroit-il aperçu aucun

homme vertueux parmi les Chrétiens mêmes des premiers siécles, ni parmi tant de Pontifes ou autres Docteurs célébres, qui ont illustré ou éclairé l'Eglise ? Tous les Papes, depuis le régne de Constantin, auroient-ils mérité d'être traittés comme des fourbes, des ambitieux, des usurpateurs, des simoniaques, des impudiques & des scélérats ? La fureur des premiers Protestans (*a*) avoit tenu ce langage ; mais leurs successeurs en rougissent aujourd'hui pour eux. Nous sommes bien éloignés de dire que l'Auteur a pris sur la palette de son esprit & de son cœur, les couleurs dont il s'est servi pour peindre le genre humain, depuis les Souverains assis sur le trône, jusqu'aux simples sujets qui portent les armes pour le bien de la Patrie, ou qui cultivent les arts & les sciences, pour éclairer & servir l'Etat. Jamais le pinceau d'un honnête-homme ne sçut couvrir de couleurs odieuses les traits de la droiture & de la probité, dit un de vos Freres dans sa Réponse à M. d'Alembert, *pag.* 59. Il faut que M. de V. ait eu devant les yeux quelque verre magique, qui lui a fait voir des mon-

(*a*) Jurieux prétendoit que, depuis S. Léon, tous les Papes avoient été des Antechrists.

ſtres à la place des hommes. Nous en ſommes d'autant plus ſurpris, qu'il a donné à tous ceux qui écrivent l'Hiſtoire cette belle leçon, ſi favorable à l'humanité, de ſe ſouvenir qu'ils ſont hommes. » C'eſt là (*a*) que chaque Ecri» vain doit ſe dire : *Homo ſum* «.

Mais la ſincérité n'eſt pas moins néceſſaire à un Hiſtorien que l'humanité. L'Auteur de l'*Eſſai* a trop mépriſé l'une & l'autre. Après qu'il s'étoit tant de fois & ſi hautement déclaré contre le Chriſtianiſme dans ſes Vers & dans ſes Œuvres mêlées, falloit-il s'attendre qu'il en parleroit équitablement dans ſon Hiſtoire. ?

Ici les premiers coups de l'attaque ont porté ſur les monumens de la Révélation, que M. de Voltaire met bien au-deſſous des Livres (*b*) Indiens & Chinois pour l'ancienneté, la certitude & la ſageſſe. Mais ſur qui tombe l'humiliation ? Eſt-ce ſur nos Lettres ſaintes, ou ſur celui qui auroit voulu les infirmer ? Nous laiſſons répondre les Savans, ou leurs moindres Ecoliers, de quelque Religion qu'ils ſoient, n'en euſſent-ils même aucune. Il nous ſuffit de dire que

(*a*) *Eſſai ſur l'Hiſt.* chap. 71.
(*b*) *Eſſai ſur l'Hiſt.* chap. 1, 2 & 3.

jamais perſonne ne fut aſſez peu jaloux de ſa réputation, pour haſarder un paradoxe auſſi inſenſé. Si l'Auteur a quelques preuves de ce qu'il avance, qu'il nous les faſſe connoître dans la premiere Edition de ſes Œuvres. Nous le prions de rendre ce ſervice à la Litérature.

C'eſt au 5e chapitre de ſon *Eſſai*, qu'il ſe flatte de donner un violent aſſaut à la Religion Chrétienne, & de lui ravir la gloire de s'être établie par des torrens de ſang, qui devoient mille fois l'éteindre & l'anéantir, ſi Dieu n'y avoit répandu la fécondité. Sur la foi de Dodwel, auſſi peu ſincere qu'il étoit lettré, il va beaucoup plus loin que ſon guide, & réduit preſqu'à rien les perſécutions & les martyrs. Il n'héſite pas de démentir hautement toute l'Antiquité eccléſiaſtique & profane, les Ecrivains mêmes de l'une & de l'autre claſſe, qui parlent d'après le témoignage de leurs yeux. Oui dans ce ſeul chapitre, nous ſommes en état de lui compter plus de cent fauſſetés groſſieres; & nous ſavons de ſience certaine, que quelque jour on les lui montrera bien clairement. Que ſeroit-ce par proportion, s'il falloit le ſuivre dans le labyrinte de ſes autres écarts? On verroit un beau Recueil de *Menſon-*

ges

ges imprimés. Il ſemble qu'on eſt en droit de croire qu'il ne les a ſi fort multipliés, que pour en rendre la réfutation impoſſible.

Il avoit ſi judicieuſement reconnu avec tout l'Univers, que » l'illuſtre (*a*) » *Boſſuet*, dans ſon Diſcours ſur une par» tie de l'*Hiſtoire univerſelle*, en a ſaiſi le » véritable eſprit «. Eh pourquoi ne pas marcher ſur les traces d'un homme que l'on admire, & dont on veut être le Continuateur ? Ce ſont toûjours les réflexions de nos Meſſieurs. Où M. Boſſuet, diſent-ils, a vû le monde ſortir des mains de Dieu par un éclat de ſa Toute-puiſſance ; l'homme né pour être juſte & heureux, frapé de malédiction ; ſon Libérateur promis & annoncé dans tous les ſiécles aux Patriarches & aux Prophétes ; ſa venue dans ce monde au tems marqué ; ſa Religion prêchée & reçue dans tout l'Univers : où il a vû les Empires s'élever & ſe détruire ſucceſſivement, ſelon que l'Arbitre des événemens l'avoit décidé dans ſes Décrets éternels, & prédit par ſes Oracles ; là, M. de Voltaire ne voit que des eſpaces imaginaires, antérieurs à l'Hiſtoire & à la Chronologie de Moyſe, que des

(*a*) Avant-propos ſur l'*Eſſai d'Hiſt. Génér.* pag. 3.

milliers d'années (*a*) à ignorer ; parce qu'elles ne renferment rien d'intéressant. S'il croit y avoir découvert quelque chose, c'est uniquement dans les Archives de la Chine & des Indes, que tous nos Savans ont regardées comme des chimères. Mais il s'imagine voir des traditions admirables de plusieurs milliers d'années dans ces beaux monumens que personne ne sait lire. Une satyre sanglante (*b*) contre le Peuple Juif & contre le Dieu qui en étoit adoré, est la seule chose qu'il en ait sçu dire. Il ne parle des Babyloniens & des Egyptiens, que pour soutenir la vérité d'une période de trente-six mille ans, durant lesquels ils prétendoient avoir eu des Monarques. Rien n'y annonce l'auteur des révolutions étonnantes, qui arrivent sur la terre ; mille traits au contraire lancés contre sa Sagesse & sa Providence.

Il est vrai que l'illustre Evêque de Meaux, aïant dévelopé divinement les

(*a*) Des Mensonges imprimés, *tom* 7. *pag.* 948.

(*b*) *Tome* 7. *pag.* 1. C'est ici le chef-d'œuvre de la malignité, de la mauvaise foi & de l'impiété de M. de Voltaire. On peut dire que dans les 25 pages que contient ce chapitre, il n'y a pas une phrase qui ne porte quelqu'un de ces caractères. Il faudroit plusieurs volumes pour le réfuter ; & voilà la vérité de ce que j'ai dit quelques pages plus haut.

desseins & la conduite de Dieu dans la trace de la Religion, & dans la succession des Empires jusqu'à la chûte de celui des Romains, M. de Voltaire ne devoit pas entreprendre de remanier le sujet, après le dévelopement qui en avoit été fait par un si grand homme. Mais puisqu'il se donne pour son Continuateur, pourquoi n'a-t-il pas suivi le plan de celui qu'il avoue avoir parfaitement saisi le véritable esprit d'une Histoire universelle ? Pourquoi a-t-il pris une route & des maximes totalement contraires ? De quel secours étoit pour lui un modele exécuté si dignement ? Quand il n'en auroit pas atteint toute la perfection, ses talens supérieurs l'en auroient aproché de plus ou moins près, s'il étoit entré dans les vûes de son Original ; & ses vûes étoient marquées bien clairement dans les paroles sublimes qu'il adresse à M. le Dauphin, en finissant son discours. Il est nécessaire de les raporter, pour servir de piéce de comparaison, & faire sentir la différence des deux Ouvrages.

»Ce long enchaînement (*a*) des causes particulieres, qui font & défont les »Empires, dépend des Ordres sécrets de

(*a*) Conclusion du Discours sur l'*Hist. Univers.*

»la divine Providence. Dieu tient du »plus haut des Cieux, les rênes de tous »les Roïaumes; il a tous les cœurs dans »ſa main; tantôt il retient les paſſions, »tantôt il leur lâche la bride... Il con»noît la ſageſſe humaine, toûjours cour»te par quelqu'endroit. Il l'éclaire, il »étend ſes vûes, & puis il l'abandonne »à ſes ignorances; il l'aveugle, il la »précipite, il la confond par elle-mê»me; elle s'envelope, elle s'embaraſſe »dans ſes propres ſubtilités, & ſes pré»cautions lui ſont un piége. Dieu exerce »par ce moïen ſes redoutables Juge»mens, ſelon les régles de ſa Juſtice »toûjours infaillible. C'eſt lui qui pré»pare les effets dans les cauſes éloignées, »& qui frape ces grands coups, dont le »contrecoup porte ſi loin... C'eſt ainſi »que Dieu régne ſur tous les Peuples. »Ne parlons plus de haſard ni de fortu»ne, ou parlons-en ſeulement comme »d'un nom dont nous couvrons notre »ignorance. Ce qui eſt haſard à l'égard »de nos conſeils incertains, eſt un deſ»ſein concerté dans un Conſeil plus »haut; c'eſt-à-dire, dans un Conſeil »éternel, qui renferme toutes les cau»ſes & tous les effets dans un même or»dre. De cette ſorte, tout concourt à

»la même fin ; & c'eſt faute d'entendre »le tout, que nous trouvons du haſard »ou de l'irrégularité dans les rencontres »particulieres «.

Quelle différence de l'*Eſſai* que nous avons, à celui que nous aurions eu, ſi M. de Voltaire avoit commencé par ſe remplir de ces vûes divines, & s'il les avoit enſuite déploïées avec la beauté de ſon génie dans le cours de ſon Ouvrage ! Ce flambeau brillant à la main, il ſe ſeroit élevé comme l'aigle au-deſſus de ſon ſujet ; & ce ſujet, il l'auroit élevé avec lui au-deſſus de nos têtes. Il l'auroit raproché du Soleil éternel, la ſeule lumiere capable de l'éclairer & de diſſiper les ténébres qui le couvrent ſi ſouvent ; il auroit répandu ſur le fond & ſur les parties, tout le jour dont il a beſoin. Il nous auroit fait voir le ſouverain Arbitre du tems & des hommes, conduire de ſa main toute-puiſſante toutes les révolutions qui arrivent ſur la terre, qui nous rempliſſent d'étonnement, & que nous ne comprenons point ; parce que nous ne réfléchiſſons pas aſſez ſur le reſſort ſécret qui fait tout mouvoir. Il nous auroit admirablement montré les progrès de la Religion, que Dieu ſeul pouvoit étendre, comme il l'a

fait, que lui seul pouvoit soutenir & deffendre contre tous les coups qui lui ont été portés dans chaque siécle, par les différentes Héréſies & par le relâchement des mœurs. Il se seroit contenté de gémir sur quelques scandales particuliers, qui ont malheureusement éclaté dans ceux qui devoient retracer la sainteté du Pontife éternel, dont ils étoient les Successeurs & les Vicaires. Loin de chercher à tous propos & contre la vérité de l'Histoire, à épaissir & à multiplier ces taches, il se seroit borné à les laisser entrevoir, tel qu'un Historien qui écrit en honnête-homme, sans passion, & qui, par amour & par respect pour l'humanité, dissimule jusqu'aux défauts de ses freres, qu'il craint de trouver coupables : *Homo sum.* Forcé comme les autres Ecrivains, de reconnoître les égaremens déplorables de certains Papes, il auroit fait d'après le sage Bossuet, cette importante & judicieuse réfléxion : Qu'il n'en est pas des Chefs de l'Eglise, comme des Chefs de tant de Sectes qui s'en sont écartées. Les erreurs & les déréglemens de ceux-ci ont infecté tous leurs disciples ; mais ni l'exemple pervers, ni la mauvaise Doctrine de quelques Pasteurs n'a influé

ſur la croïance de la véritable Egliſe ; parce qu'il eſt un premier Paſteur qui, du haut des Cieux, veille ſur les brebis qui habitent encore la terre ; parce qu'il eſt cette pierre ferme & fondamentale ſur laquelle porte l'édifice de ſa Religion : *Super hanc petram* (*a*) *ædificabo Eccleſiam meam . . . Petra autem* (*b*) *erat Chriſtus.* A l'éclat de cette lumiere, le ſcandale & les invectives continuelles de M. de Voltaire auroient diſparu. Enfin, en s'attachant aux principes admirables de M. Boſſuet, qu'il convient avoir parfaitement ſaiſi le véritable eſprit de l'Hiſtoire, il auroit vû la ſageſſe & l'acompliſſement des Décrets éternels dans les révolutions éclatantes, qui ſont arrivées aux Empires depuis Charlemagne juſqu'à nous ; comme M. Boſſuet l'a montré dans celles des Perſes, des Babyloniens, des Grecs, des Egyptiens & des Romains.

Quelle gloire immortelle ſeroit revenue à M. de Voltaire, s'il étoit entré dans ces grandes vûes, fondées ſur le vrai, & dignes d'un eſprit ſublime ! Il auroit moins marché à la ſuite qu'à côté de l'illuſtre Evêque de Meaux. Mais

(*a*) MATTH. 16. 18.
(*b*) I. AD COR. 10. 4.

qu'a-t-il ſubſtitué à la place de ces idées ſolides & majeſtueuſes ? Un pitoïable Fataliſme, qui l'aveugle à chaque pas, qui le conduit d'erreurs en erreurs, & qui, à tous momens, le fait tomber d'un précipice dans l'autre. Les incurſions des Barbares, les progrès du Mahométiſme, l'établiſſement d'une nouvelle Monarchie, ſon élévation & ſa chûte ſont autant d'objets qui l'étourdiſſent & le déconcertent. Il n'y aperçoit ni raiſons ſupérieures, ni dénouement, & il ne ſoupçonne pas même qu'il puiſſe y en avoir.

Il eſt obligé d'aller chercher aux extrêmités du monde la tête égarée d'un (*a*) Brachmane Fataliſte, pour y trouver des abſurdités qui ne peuvent point être ailleurs; & lui faire dire ce qu'il ſeroit trop révoltant d'haſarder en ſon propre nom. On s'apéſantit, autant qu'on le peut, ſur les raiſons que le Brachmane aporte pour prouver l'enchaînement naturel, néceſſaire & inévitable de tout ce qui ſe paſſe ici-bas; & l'on fait raiſonner pitoïablement le Jéſuite qui réfute ces abſurdités. Il en eſt de même du Dialogue de Lucréce & de Poſſido-

(*a*) *Voiez* le Dialogue entre un Brachmane & un Jéſuite, & le ſuivant, *tom.* 8.

nius. Voilà les principes que M. de V. a jugé à propos d'établir avant de commencer ſon Hiſtoire. N'eſt-ce pas en avoir bien ſaiſi l'eſprit ? Je ne ſaurois me conſoler, diſois-je un jour, de voir une ſi belle main écrire dans les ténébres, où elle ne peut déploïer que le quart de ſon talent, & faire de faux traits. M. de Voltaire a commencé ſa carière par mériter un premier titre à l'Immortalité. Qu'il ouvre les yeux, & je lui en promets un ſecond, plus ſûr encore & plus brillant que celui qu'il s'eſt juſtement acquis. Quelle honte y auroit-il de revenir ſur ſes pas, quand il eſt clair qu'on s'eſt égaré ?

Puiſque vous me l'avez ordonné, permettez que je continue encore un moment les réflexions par leſquelles nos Meſſieurs comptent *faire honneur* à votre Hiſtoire, comme vous dites que les Journaliſtes & les Critiques en font aux Auteurs, lorſqu'ils cenſurent leurs Ouvrages.

M. de Voltaire, diſent-ils, parcourt tous les ſiécles & toutes les Nations, & il ne nous aprend rien. C'eſt où devoit néceſſairement aboutir le ſyſtême nouveau, qu'il s'eſt fait ſur la maniere d'écrire l'Hiſtoire. Il s'éleve avec for-

ce (*a*) contre tous les Ecrivains qui ſont entrés dans les détails. L'ordre chronologique des Rois n'eſt, dit-il, qu'une ſience de mots, propre à charger inutilement la mémoire. Qui ſauroit par cœur la ſuite des Rois de France, le tems & la durée de leur régne n'en ſeroit pas plus avancé. La connoiſſance des intérêts, des Loix & des Coutumes qui ne ſubſiſtent plus aujourd'hui, ne rendroit pas plus ſavant. Celle des Guerres & des Traittés n'eſt pas moins inutile : il ſuffit de ſavoir l'eſprit, les mœurs, les uſages des Nations principales, & certains faits qu'il n'eſt pas permis d'ignorer. A l'égard de l'*Hiſtoire Ancienne*, c'eſt un tiſſu (*b*) de fables & de contes puériles. Il ne faut proprement commencer l'étude de l'Hiſtoire que vers le tems de François I. &c. Voilà aſſûrément des leçons toute nouvelles, qui abrégent prodigieuſement le travail, & qui réduiſent cette ſience à bien peu de choſe. Reſte à décider ſi, en ſe renfermant dans des bornes auſſi étroites, on pourroit ſe flatter de ſavoir l'Hiſtoire, & ſi on l'aprendroit dans des Livres écrits ſuivant cette méthode.

(*a*) Avant-propos ſur l'*Eſſai d'Hiſt. Génér.*
(*b*) Remarques ſur l'Hiſtoire, *tom.* 7. *pag.* 481.

Il n'eſt pas néceſſaire de s'épuiſer en longs raiſonnemens, pour faire voir avec quelle rapidité un tel ſyſtème nous précipiteroit dans l'ignorance d'une des plus belles parties de la Litérature, ſi amuſante dans ſon étude même, ſi facile à acquerir, ſi flatteuſe dans l'uſage que l'on en fait, ſi convenable à toutes les portées d'eſprit, ſi remplie de leçons pour tous les états & pour toutes les circonſtances de la vie, ſi féconde en exemples propres à nous faire aimer la Vertu, & à nous donner de l'horreur pour le Vice. Voïez combien de reſſources vous raviſſez à l'eſprit & au cœur, en réduiſant toute la connoiſſance de l'Hiſtoire Ancienne, Grecque & Romaine à une *légére teinture*; c'eſt-à-dire, en l'anéantiſſant, & en faiſant renaître l'ancienne barbarie.

Quand il arriveroit que tous ceux qui l'écriront dans le goût que vous voulez introduire, s'en aquitteroient avec autant d'élégance que vous, il eſt évident que cette ſience ne périroit pas moins.

Ne prenons pour exemple que l'Hiſtoire de France ſur laquelle on étoit en droit d'attendre du moins une trace ſuivie, légére, ſi l'on veut, dans les régnes peu importans; mais plus enfoncée

ſur ceux qui comprennent des événemens dignes de remarques. Voilà ce qui auroit pu en donner quelqu'idée claire & ſolide aux Lecteurs qui cherchent à s'inſtruire. Mais c'eſt ce dont vous ne trouverez rien dans M. de Voltaire. Vous ne verrez que la réfutation d'une vérité très-certaine ſur la maniere dont Pepin le Bref parvint au Trône ; des injures atroces, répétées ſans fin contre l'illuſtre Charlemagne, parce qu'il ſouhaitoit d'étendre le Chriſtianiſme auſſi loin que ſes conquêtes ; rien de lumineux ſur l'établiſſement de l'Empire d'Occident par les François, ſur les Rois qui le poſſéderent, ſur l'uſurpation qui en fut faite par les Germains, & que les Papes favoriſerent indignement ; un ſeul mot ſur l'affoibliſſement incroïable, où tomba la poſtérité de Charlemagne ; aucun éclairciſſement capable de ſatisfaire ſur l'élévation de Hugues Capet, & ſur l'état déplorable, où il trouva les affaires ; preſque rien ſur les moïens que ſes ſucceſſeurs prirent pour rétablir les droits & l'autorité du Sceptre ; rien ſur le zéle de Philippe-Auguſte, pour ériger l'Univerſité & d'autres Ecoles dans le Roïaume ; rien de modéré dans toute l'Hiſtoire des Croiſades ; rien de vrai

dans la fixation intéreſſante du Parlement de Paris, que l'Auteur regarde comme un grand mal; rien qui nous découvre ſuffiſamment l'origine des guerres longues & cruelles des Anglois en France, & qui nous aprenne la ſuite de leurs viciſſitudes & de leurs progrès. On ne nous en parle que de loin en loin; & depuis Pepin juſqu'à ce tems, on ne donne que cinq ou ſix dattes.

Où & comment veut-on que je place tant d'événemens, qui ſe ſont ſuccédés plus ou moins près les uns des autres? Comment puis-je les mettre en ordre dans mon eſprit, & en converſer ſans faire des anacroniſmes groſſiers & continuels, qui m'attireront la riſée des perſonnes inſtruites? On ne me parle de Louis XI, & des autres Rois, que pour m'en raporter quelques traits de perfidie ou de cruauté, ſans me dire un ſeul mot des bonnes qualités qu'ils ont eues, ou du peu de bien qu'ils ont fait pendant leur régne.

Demeurons-en là: c'en eſt aſſez pour faire voir un ſquelete d'Hiſtoire, auſſi difforme que ſec & décharné. Je plaindrois fort M. de Voltaire, s'il n'en avoit jamais lu que de pareils, & il s'en faudroit bien qu'il fût auſſi inſtruit. Pourquoi veut-il que les autres ne puiſent

que dans des ſources auſſi foibles ? Que ceux qui ont lu ſon *Eſſai*, nous diſent de bonne-foi, quel ordre & quel fonds il en eſt reſté dans leur mémoire.

Ecoutons le motif pour lequel il répudie tous les Hiſtoriens, & ſe ſubſtitue ſeul à leur place. La plûpart, dit-il, n'ont écrit (*a*) que des Batailles, des Traittés, ou les révolutions du Trône ; & moi je conſidère le ſort des hommes.

Où eſt donc le grand mal que Xénophon, Thucydide, Polybe, Denys d'Halicarnaſſe, Céſar, Tite-Live & tant d'autres ont commis, en nous décrivant des combats mémorables ? Demandez-le au Chevalier Folard, au Maréchal de Saxe, aux grands Capitaines, qui nous ont laiſſé des Mémoires ſur leurs Campagnes, à tous ceux qui ont embraſſé la profeſſion des armes, & qui veulent l'étudier ſolidement par les principes & par les exemples. Tous ſeroient au déſeſpoir que l'on eût ſuprimé les deſcriptions de campemens, de marches, de batailles & de diſcipline militaire. S'il y a des Lecteurs qui s'en ennuient, d'autres en feront leur profit. Ne ſert-on dans un grand ſouper que ce qui flatte également le goût de

(*a*) *Eſſai ſur l'Hiſt.* chap. 71.

tous ceux qui ſont à table ? Lorſqu'un mets ne me plaît pas, j'en ſuis quite pour le laiſſer : d'autres en mangeront avec plaiſir. Comment M. de Voltaire peut-il blâmer aujourd'hui ces variétés de matieres & leurs détails, quand les Auteurs ne s'y ſont pas trop apéſantis, lui qui en a ſi bien fait voir les avantages, pour répondre aux différens états ou génies des Lecteurs ? » L'Hiſtoire, dit-il judi» cieuſement, eſt (*a*) un vaſte magaſin, où » vous prendrez ce qui eſt à votre uſa» ge «. Oui : mais pourroit-on le dire d'une Hiſtoire auſſi ſéche que la ſienne ?

On ne ſait plus ce qui doit entrer dans l'Hiſtoire des Empires, ſi l'on en exclut les articles principaux des Traittés de paix, & les révolutions du Trône, comme M. de Voltaire veut qu'on les retranche, & les a en effet ſuprimés dans ſon *Eſſai*. Il me ſemble qu'on ne connoît une Monarchie que lorſqu'on ſait ſon origine, ſes progrès, ſon période d'élévation, ſes pertes, ſes malheurs, ſes affoibliſſemens & ſa décadence. Connoître ſeulement quelques traits particuliers, comme M. de Voltaire s'y eſt borné, c'eſt ſavoir des hiſtoires, & non pas l'Hiſtoire. Il eſt vrai que M. Boſſuet

(*a*) Avant-propos de *l'Eſſai ſur l'Hiſt.*

n'eſt point entré dans ces détails ; mais il n'a donné qu'un Diſcours, & M. de Voltaire a prétendu faire une Hiſtoire ſous le nom modeſte d'*Eſſai*.

Il conſidere principalement, dira-t-on d'après lui, le ſort des hommes ; il les inſtruit par des Chapitres particuliers, qui expoſent l'état des loix, des mœurs, des uſages, des arts & des ſiences dans chaque ſiécle, & il n'a pas oublié de faire beaucoup valoir le ſervice important qu'il rend en cela au Public. Mais ne ſemble-t-il pas qu'il a trouvé la Pierre Philoſophale, & qu'il eſt l'Inventeur de cette méthode ? M. Fleury ; Mezeray, qu'il eſtime ſi peu ; le P. Daniel, qu'il mépriſe ſouverainement ; M. Rollin, qu'il regarde comme un fabuliſte & le jouet de la crédulité ; tant d'autres encore qui ne les valent pas, ont ſuivi cette méthode avant lui. Pourquoi donc s'attribuer la gloire de l'invention ? Si quelquefois ſes remarques ſont plus amples que celles de chacun d'eux en particulier, c'eſt qu'il les a toutes raſſemblées, & qu'il s'eſt fait honneur de leur travail. Il ne ſeroit pas difficile de lui nommer ſes ſources.

Nous lui faiſons volontiers grace ſur ce plagiat, diſent nos Meſſieurs, en faveur

faveur du coloris de nouveauté, par lequel il a ſçu rajeunir les recherches & les anecdotes de Serres & de Pâquier. Mais nous ne pouvons lui paſſer de les avoir altérées auſſi hardiment qu'il en a uſé envers tous les autres Ecrivains tant anciens que modernes; funeſte effet du malheureux principe qu'il s'eſt mis dans la tête, que l'Hiſtoire eſt un païs de liberté, le Temple du Menſonge, & les Archives de la Crédulité. Ce qui nous étonne par-deſſus tout, c'eſt qu'il l'ait mis en pratique, ne pouvant pas douter qu'il y auroit des gens aſſez inſtruits pour s'en apercevoir & pour le relever. Parmi les railleries qu'il a faites ſur M. de Maupertuis, qui s'attendoit à des critiques, il l'aſſure qu'il ſera un jour au nombre des grands ou des petits Prophétes, parce qu'il a deviné juſte. Oh pour lui, il eſt bien ſûr d'avoir mérité ce titre, après la grande & claire Prophétie qu'il a faite de ſa perſonne, de ſa réputation & de ſes Ouvrages. Voici l'oracle qu'il en a prononcé (a):

Voltaire ſimplement ſera
Un récit court, qui ne ſera

(a) Temple du Goût, *tom. 6. pag. 273.*

Qu'un très-frivole badinage.
Mais ſon récit on frondera ;
A la Cour on murmurera ;
Et dans Paris on me prendra
Pour un franc Conteur de voïage,
Qui vous dit d'un air ingénû,
Ce qu'il n'a vu ni connu,
Et qui nous ment à chaque page.

Il faut, me dit ici M. de Voltaire avec un peu de vivacité, mais moins qu'il ne me paroiſſoit y en avoir au dedans de ſon ame, il faut que vos Meſſieurs aïent bien examiné mes Ouvrages, pour en avoir ſi parfaitement ſaiſi l'eſprit, & pour me prendre par-tout par mes propres paroles. Il ſeroit trop long de vous dire tout ce que je penſe ſur leurs obſervations. J'y réfléchirai, & je verrai le parti que je dois prendre ; ou de me corriger, ou d'abandonner mon Hiſtoire, comme d'autres piéces qui étoient dans mes Editions précédentes, & que j'ai ſuprimées dans celle-ci ; parce que j'ai bien ſenti qu'elles ne valoient rien. J'ai encore la reſſource de dire, comme à la premiere Edition de mon Hiſtoire, qu'un fripon m'a volé une copie de mon manuſcrit, & l'a fait imprimer, avant que j'y euſſe mis la derniere main. Le tems me décidera : en attendant, avouez-

moi si ce sont-là toutes les réflexions que vos Critiques ont faites.

Non ; ils ont remarqué encore quelques autres bagatelles, semblables à celles que j'ai eu l'honneur de vous exposer . . . Bagatelles, reprit l'Oracle, elles sont plus sérieuses que vous ne le pensez : mais en quoi consistent-elles ? Je veux que vous me le disiez.

Ce sont quelques endroits, où ils croient voir des fausſetés, des contradictions, des bévues considérables, ou autres pareilles *mépriſes*. Je vais vous en raporter quelques-unes, comme elles se présenteront à ma mémoire.

Par exemple, ce que vous contez sur l'ancienneté des Chinois, vos héros favoris, nous paroît d'autant plus admirable que nous ne le comprenons pas. Je vais le simplifier & l'éclaircir de mon mieux.

Vous prétendez (*a*) qu'Alexandre, (il falloit dire Callisthène qui l'acompagnoit) envoïa de Babylone en Gréce les observations des Chaldéens, qui remontoient à 400 ans plus haut que celles des Chinois ; & vous faites celles-ci de 2155 ans plus anciennes que notre Ere ; par conséquent celles

(*a*) *Essai sur l'Hist.* chap. 1.

des Chaldéens auroient compris 2555 ans avant l'Ere chrétienne; & vous les apellez ſans contredit le plus beau monument de toute l'Antiquité. Or tout ce que vous dites-là, n'eſt & ne peut être : en voici les preuves.

1° Les obſervations de Calliſthène, ſuivant Simplicius (*a*), le ſeul qui en parle, ne remontoient qu'à 1903 ans lors de la priſe de Babylone, en 331 avant Jeſus-Chriſt. Or, ſi vous joignez ces deux nombres 331 & 1903, ils ne vous donneront que 2234 ans, & non pas 2555. Elles n'étoient donc point de 400 ans plus étendues, que les prétendues obſervations Chinoiſes. Premiere *mépriſe*.

2° Les années ſont de conſéquence dans le calcul de ces tems reculés; & nos Meſſieurs trouvent un petit inconvénient dans le vôtre. C'eſt que vos 2555 ans remontent de 267 ans plus haut que le Déluge, arrivé 2348 ans avant Jeſus-Chriſt. Cela commence à devenir un peu ſérieux; mais ce n'eſt pas tout.

3° Deux cens trente ans, dites-vous, au-delà des obſervations Chinoiſes : il y avoit dans ce Païs un très-ſavant Em-

(*a*) SIMPLICIUS, *L. 11. de Cælo.*

pereur nommé *Hiao*, qui réforma l'Aſtronomie... Il étoit donc monté ſur le Trône en 2385 avant notre Ere, 37 ans avant le Déluge. Mais ſa gloire ni ſes obſervations n'en furent point troublées, puiſqu'il régna 80 ans; par conſéquent pendant le Déluge, & encore 43 ans après. Son habileté dans l'Aſtronomie, remarquez-vous judicieuſement, prouve qu'il étoit né chez une Nation déja très-policée. Ce n'eſt pas tout; ne vous impatientez pas.

4° Avant lui, cet auguſte Trône avoit été dignement ocupé par ſix autres Rois, qui jouirent agréablement de la vie, chacun environ 900 ans, comme on vivoit avant le Déluge. Voilà une belle ſuite de Rois, non interompue peut-être de 6000 ans avant l'Ere chrétienne. Cela mérite bien d'être remarqué; parce que, du commencement de notre Ere juſqu'à la Création du monde, on ne compte que 4004 ans. Qu'importe; vous aſſurez fermement que l'Hiſtoire des Chinois eſt inconteſtable, comme fondée ſur des obſervations céleſtes, & ſur la Chronologie la plus ſûre.

5° Comme c'eſt ſans frais que vous avancez ſi loin & ſi rapidement, nous

allons tâcher de vous suivre au même prix. Le premier de ces six Rois, qui ont précédé le savant *Hiao*, se nommoit *Fohi*, & il régnoit vingt-cinq siécles au moins avant l'Ere vulgaire. Le compte n'est pas juste ; car je viens de vous faire voir qu'il y a dans cet intervale, au meilleur marché, 6000 ans ; ce qui ne fait pas seulement vingt-cinq, mais soixante siécles. Cela me paroît clair comme le jour, pour quiconque voudra prendre la peine de calculer.

6° Vous continuez ainsi vos découvertes : » Les quinze Roïaumes de la »Chine, réunis sous le grand Roi *Fohi*, »prouvent que *long-tems auparavant* cet »Etat étoit très-peuplé, policé, par»tagé en beaucoup de Souverainetés ; »car jamais un grand Etat ne s'est formé »que de plusieurs petits ; c'est l'ouvrage »de la politique, du courage, & sur»tout du tems : il n'y a pas une plus »grande preuve d'antiquité«. Les autres sont donc bien petites. Car, de ce que la Chine est aujourd'hui divisée en quinze Roïaumes, s'ensuit-il qu'elle l'étoit déja au tems de *Fohi*, 6000 ans avant l'Ere chrétienne ? Autant vaudroit-il nous dire que tant de Provinces d'Espagne, qui ont porté le nom de *Roïau-*

mes en différens tems, l'avoient déja, quand les Phéniciens vinrent s'y établir parmi les Celtes qui l'occupoient alors. Les enfans savent le contraire, & sentent la foiblesse de votre argument, pour prouver l'antiquité de la Chine.

7° Si nous voulions vous en croire, vous nous méneriez encore bien plus loin, & même si loin, que notre imagination s'y perdroit avec la vôtre. Après nous avoir assurés que la Chine étoit très-peuplée & très-policée au tems de *Fohi*, deux mille ans avant la la Création, vous enchérissez encore par ces paroles si remarquables: »Il se »peut que, *long-tems avant* l'Empire de »la Chine, elle ait eu des Nations in»struites, polies, puissantes, que des »déluges de Barbares auront ensuite re»plongées dans le premier état d'igno»rance & de grossiereté, qu'on apelle »l'*état de pure Nature*«. Quoi, vous adoptez ici cet état primitif des hommes sauvages! Eh, vous l'avez rejetté comme contraire à la Raison & à votre système sur la Loi naturelle, quand vous le vites exposé par M. Rousseau. Voilà donc encore une nouvelle contradiction, & la preuve que vous n'êtes ferme sur rien: mais laissons-là cette que-

sion, bornons-nous à ces inondations de Barbares, qui ont jetté les Chinois *long-tems avant Fohi* dans l'ignorance & la grossiereté. Qui osera nous dire qu'avant ces Barbares, il n'y en a pas eu d'autres, comme eux, destructeurs des sciences & de l'urbanité, & puis encore d'autres devant eux, qui leur auront fait le même tort ? Ainsi d'encore en encore, nous remonterons ensemble, tant qu'il nous plaira, sans que rien nous arrête. Permettez-moi de vous dire, M. avec tout le respect dû à votre mérite, que l'éternité du monde est une pensée extravagante, qui n'est jamais entrée que dans la tête folle & ignorante de quelques Philosophes païens. Nous vous opposons tous les Savans de l'Europe, sans en excepter un seul, qui tous vous diront que le monde a commencé 4004 ans avant l'Ere des Chrétiens. Excusez si nous n'avons pas de meilleure autorité à opposer à la vôtre. Quand vous aurez détruit leurs raisons, & que vous nous en aurez donné de plus convaincantes, nous nous rangerons volontiers à votre suite.

Mais abandonnons l'Histoire, dont le détail nous meneroit à l'infini, comme vous le voïez par la discussion de

votre premier chapitre, où certainement je n'ai fait qu'ébaucher la matiere. Les contradictions formeroient encore un long article, & elles étoient inévitables. Vous écrivez sur tant de sujets disparates, vous courez tant de liévres, & vous allez si rapidement, qu'il falloit nécessairement s'attendre à des oublis & à des écarts. Je les passe sous silence, pour vous indiquer seulement quelques unes de ces *mépriſes*, qui, en d'autres ouvrages que le vôtre, passeroient pour des défauts de jugement.

Nos Critiques ont regardé comme telle, certaine Epître galante (*a*), que vous avez adressée à une Princesse, qui vous avoit demandé des vers. Vous y traittez d'une maniere peu convenable les Personnes augustes, de qui on ne doit parler qu'avec un profond respect. La grandeur, dites-vous, laisse un vuide affreux dans leur cœur; l'ennui est assis entre leurs majestés; ils font tristement grande chere, sans dire & sans écouter rien; on se léve au milieu du jour, sans savoir ce que l'on va faire, & l'on se couche, sans savoir ce que l'on a fait . . . Permettez-moi de vous

(*a*) Epître à S. A. R. Mad. la Princesse de . . . tom. 6. pag. 147.

représenter qu'il n'eſt pas permis d'imprimer des ſatyres contre les Souverains. Si la démangeaiſon poëtique ne peut s'empêcher d'en faire, la ſageſſe ordonne de les enſevelir dans le plus profond ſecret.

Convenoit-il de donner de ſi grandes louanges (*a*) à l'extravagante Secte des Quakers, qui n'a jamais pu être tolérée qu'en Angleterre; parce que l'Athéiſme même y eſt permis? Il eſt peu d'invectives & de calomnies dont vous ne chargiez les Croïans à tous propos. Mais vous faites bien leur éloge, quand vous dites qu'ils ont toûjours eu les Quakers en horreur.

Vous prétendez que les Muſulmans (*b*) ont fait autant de Proſélites par la parole que par l'épée. Juſqu'à ce que vous nous aïez cité ûn ſeul de leurs Miſſionnaires, Prédicateur, nous regarderons ceci comme le plus grand paradoxe qui ait jamais été avancé. Ailleurs (*c*) vous avez dit vous-même tout ce qu'il faut pour le détruire.

Vous aviez raiſon de tourner en ridicule (*d*) le ſyſtème de quelques Philo-

(*a*) *Voïez* l'Hiſtoire des Quakers, *tom.* 7.
(*b*) De l'Alcoran & de Mahomet, *tom.* 7. *pag.* 425.
(*c*) Gouvernement des Turcs, *tom.* 13.
(*d*) *Tome* 9. à la fin.

sophes modernes, qui prétendent que la mer & les rivieres ont successivement couvert la terre ; ils n'en donnent que des conjectures pitoïables. Mais il ne falloit donc plus soutenir, comme chose *constante*, que l'Océan (*a*) a couvert tour à tour, & abandonné de vastes terreins. Vous nous obligeriez beaucoup de nous en donner la plus petite de toutes les preuves. Elle constateroit admirablement le beau raisonnement que vous faites ici ; que, comme il y a eu de grandes révolutions dans le genre moral, il faut qu'il y en ait eu de semblables & de fréquentes dans l'ordre physique ; d'où vous concluez que l'Océan a dû inonder plusieurs fois de vastes terreins : la conséquence ne paroît pas trop liée.

Cela me rapelle une de vos pensées judicieuses sur Bayle, que vous avez tant de fois comblé des plus grands éloges. » Je n'estime (*b*) Bayle ni plus » ni moins, dites-vous, pour s'être trom- » pé de cinq ans (& vous avez raison). » La grande affaire est de ne se tromper » ni en fait de goût, ni en fait de rai-

(*a*) Avant-propos sur l'*Essai d'Hist. Génér.* tom. 11. pag. 11.

(*b*) Sur le Dante, Auteur Italien, *tom.* 7. *pag.* 377.

» ſonnement «. Cela eſt encore très-vrai ; car un Ecrivain, qui raiſonne mal, ne mérite plus que le mépris de ſes Lecteurs. Mais il faut ſe ſouvenir du bon mot de Ciceron, que vous avez raporté : qu'il n'y a rien de ſi étrange (*a*) qui ne ſoit ſoutenu par les Philoſophes qui ont voulu embraſſer toutes les matieres.

Vous avez malheureuſement un peu donné dans cet écueil ; & c'eſt en vérité grand dommage. Cette *Encyclopédicomanie* a fait un tort infini à votre gloire. Vous êtes fondé à dire, quoique vous euſſiez encore mieux fait de le laiſſer penſer, que vous n'avez compoſé LA HENRIADE (*b*) que pour vous rendre immortel. Quelle fortune pour votre réputation, ſi vous aviez ſuivi le conſeil d'un homme d'eſprit (*c*) & ſi bon juge en matieres litéraires.

J'ai beau lui crier qu'il s'égare ;
Mes conſeils ſont hors de ſaiſon ;
Et je vois ſon eſprit biſare
Embraſſer follement l'aveugle opinion,
Qui fait de l'Algébre barbare
Un ornement de la Raiſon.

(*a*) Des Monades, *tom. 9. pag.* 82.
(*b*) Lettre à M. de Scravesende, *tom. 9. pag.* 342.
(*c*) M. FRERON. Réponſe du Public à l'Auteur d'Aeajou.

. . . . . .

Laisse autour du Soleil les Planettes errer ;
Voltaire, tu naquis pour peindre la Nature ;
Est-ce à toi de la mesurer ?

Convenoit-il à l'Auteur sublime & immortel de la *Henriade*, de se ravillir à composer vingt petits Romans sur *le Borgne*, *le Nez*, *le Chien*, *le Cheval*, *le Bucher*, *le Souper*, *les Rendez-vous*, *le Pêcheur*, *le Basilic*, &c. &c. On voit que la plûpart sont des allégories de vos avantures, & que vous avez voulu faire croire par-là, que vous possédez tous les talens comme toutes les siences. Mais quel est le grand homme, qui ambitionna jamais de voir sa vie écrite en Roman, fût-ce même de sa façon ? Les anecdotes, qui en sont la clé, s'oublient, & l'on n'entend plus rien au Roman. Ceux qui n'ont que des soupçons, regardent l'Auteur comme un Fabuliste, & son Histoire comme une fable. Vous avez si bien jugé de ces Ouvrages puérils, que je ne peux mieux faire que de raporter vos propres paroles. » Toutes ces petites mignatures (*a*) se conser-» vent une génération ou deux, & pé-

(*a*) Nouvelles Considérations sur l'Histoire, *tom.* 7. *pag.* 492.

»riſſent enſuite pour jamais. On négli-»ge pour elles des avantages plus ſo-»lides & plus durables «. Telle auroit été la gloire de votre immortelle *Henriade*, dont il ne falloit pas dégénerer.

D'ailleurs il n'eſt pas néceſſaire d'écrire ſur tout, & encore moins de faire imprimer tout ce que l'on écrit. Je ne crois pas qu'Eraſme ait donné lui-même l'ample recueil de ſes Lettres; ſes héritiers ou ſes admirateurs ont pris cette peine. On peut leur paſſer, en faveur de l'heureux préjugé qu'ils avoient pour leur maître, d'en avoir mis grand nombre de fort indifférentes & fort plates: mais on ne pardonneroit point à Eraſme de les avoir publiées de ſon vivant. Je crains qu'on ne porte le même jugement ſur pluſieurs des vôtres, entr'autres de celle où vous parlez ainſi au premier Commis de la Librairie, ſous M. Rouillé. »Puiſque (*a*) vous êtes, M. à »portée de rendre ſervice aux Belles-»Lettres, ne rognez pas de ſi près les »ailes à nos Ecrivains, & ne faites pas »des volailles de Baſſe-cour de ceux »qui, en prenant l'eſſor, pourroient »devenir des aigles, &c. « Un pareil

(*a*) Lettre à un premier Commis, *tom.* 7. *pag.* 532.

ſtile ne donnera jamais droit au *Temple du Goût.*

En voilà aſſez, me dit M. de Voltaire, & la nuit aproche. Je vois bien que vos Meſſieurs ne ſont contens ni de mes Poëſies, ni de mon Hiſtoire, ni de mes Ouvrages philoſophiques. Heureuſement qu'ils n'ont pas critiqué mon *Siécle de Louis XIV*; d'où je conclus qu'ils en ſont contents; car vous n'en avez pas relevé un ſeul endroit. Mon ſilence, acompagné d'un ſourire léger, lui fit comprendre qu'il s'étoit un peu trop avancé. Vous ne répondez point, me dit-il: auroit-on trouvé quelque choſe à redire ſur cet Ouvrage, qui a tant fait de bruit? Mais.... Quoi! Encore des réflexions? Je ne m'y ſerois point attendu. Il eſt trop tard pour entâmer la matiere. Revenez demain; car je veux ſavoir tout ce que l'on dit de moi.

IXe CONVERSATION.

VOUS AVEZ bien fait, me dit l'Oracle, de venir aujourd'hui m'aprendre le jugement que vos Critiques ont porté ſur mon *Siécle de Louis XIV*. J'en ai été ocupé toute la nuit ; & plus je cherche, moins je découvre ce qu'ils y peuvent trouver à cenſurer, après tout ce que j'en ai retranché dans ma derniere Edition de Paris, 1757. Dites-moi donc ce qu'ils y voient encore de repréhenſible, je veux abſolument le ſavoir ; ainſi ne me cachez rien.

Puiſque vous me l'ordonnez, je vous expoſerai avec franchiſe tout ce qui s'eſt dit ſur ce ſujet.

L'Ouvrage fut annoncé comme la plus brillante Comete qui eût jamais paru. On n'en vit durant un mois que deux exemplaires, envoïés l'un à une Dame, l'autre à un Miniſtre, qui tenoient les deux premiers rangs à la Cour. C'étoit un beau ſtratagème d'Auteur & de Libraire, pour faire déſirer le Livre avec plus d'avidité. L'artifice réuſſit. Inſenſiblement on en lâcha quelques exemplaires,

exemplaires, qui furent vendus au poids de l'or ; & cette premiere Edition produisit une somme considérable. Mais l'honneur ne fut pas si flatté que la bourse.

On se récria contre les fausſetés dont le Livre étoit rempli, sur la foi & contre l'honneur des personnes les plus respectables. Plusieurs familles illustres se plaignirent de diverses imputations qui les offensoient. Les gens instruits ne se retrouverent point dans ce qu'ils savoient d'origine ou de bonne part : & qui s'y seroit attendu ? Un ennemi déclaré publia une Edition de l'Ouvrage, accompagnée de notes critiques, sur le fonds, sur la justesse des jugemens, sur la pureté du langage ; & de sa plume sortoient des vérités assaisonnées du fiel le plus amer.

Néanmoins, disent les Juges équitables, l'Ouvrage étoit admirablement conçu ; il montroit un génie vaste, méthodique, lumineux. A peu de choses près, il embrassoit la matière dans toute son étendue. Les seuls titres des Chapitres la dévelopoient déja à l'esprit. Il falloit seulement les convertir en Livres, & leur donner toute l'étendue qu'ils demandoient. Pour consommer

l'œuvre en grand maître, il ne s'agissoit que de remplir un canevas si habilement tracé ; & l'Auteur en étoit parfaitement capable.

Mais il s'est négligé dans l'exécution, & il a oublié qu'il devoit solidement instruire ses Lecteurs. *L'Introduction* par laquelle il entre en matière, est d'une maigreur extrême. Elle étoit inutile, & elle ne peut être bonne que pour un écolier sortant du collége. Le premier Chapitre de l'*Histoire*, qui regarde le Prince de Condé & M. de Turenne, est une esquisse admirable, formée par des traits les plus hardis & les plus grands ; mais il n'y en a pas un de rempli. Trois pages des *Mémoires du Cardinal de Retz* m'en apresnent plus que trois longs Chapitres, qui traittent des troubles de la Fronde, & du ministère du Cardinal Mazarin. Rien de vif & d'intéressant dans les premières campagnes de Louis XIV. Le fameux passage du Rhin, si noblement chanté par Boileau ; la conquête de la Flandre & d'une partie de la Hollande, ne présentent ici qu'une guerre de marionettes, ou l'expédition fabuleuse de Bacchus, de Silène & de leurs troupes, qui vont conquerir les Indes. Il semble que c'est une main ennemie &

jalouse, qui jette des ridicules, pour faire tomber les couronnes que méritoient le jeune Monarque & les Héros qui combattoient sous ses Enseignes : la suite répond à ces premiers Chapitres. Qu'on lise avec attention, disent nos Connoisseurs ; & l'on verra si nous en imposons.

Au lieu de s'attacher à son sujet, M. de Voltaire semble avoir fait son capital d'embellir les ornemens postiches qu'il y ajoute. Pourquoi, a-t-on dit, voler dans un extrait successivement en Alemagne, en Espagne, en Hollande, en Suéde, en Angleterre, pour nous en raconter quelques traits où anecdotes, qui n'ont qu'un raport éloigné, ou qui n'en ont aucun avec le sujet principal ? Pourquoi ne lui donner que le quart de l'espace qu'il demandoit ? Il vouloit être représenté dans sa grandeur naturelle, & l'on n'en a fait qu'une mignature. Quelle néceſſité y avoit-il de replier ainsi les membres d'un si beau corps, pour lui faire ocuper si peu de place ? Encore dans ce terrein étroit qu'on lui acorde, il s'y trouve tellement offusqué par les objets adjacens, qu'à peine y est-il aperçu. On présente à mes yeux avec une rapidité incroïable, une suite

de faits importans que je voudrois entendre ; & l'on ne me dit qu'un mot de chacun ; on écrit pour m'inſtruire, & & l'on ne m'aprend rien. C'eſt une foule d'éclairs, qui m'éblouit & me laiſſe dans les ténébres. Le régne de Louis XIV ne méritoit-il pas bien la peine que l'on avoit priſe pour celui de Charles XII ? Mon eſprit ſaiſit l'un & le conſerve, parce qu'il a du corps ; dans l'autre, ce ne ſont que des illuſions magiques, que je voudrois embraſſer & qui m'échapent. Il n'y a donc rien dans la plus belle partie de cet Ouvrage, qui mérite l'éloge pompeux qu'en fait l'enthouſiaſte *Interprète de la Nature ;* ainſi que de quelques autres écrits auxquels il a part, & qui encore ne valent pas celui dont nous parlons.

Des amis ſinceres, répondit M. de Voltaire, m'ont fait la même obſervation que vous. Les événemens y ſont trop ſerrés, & leur narration trop conciſe. J'avouerai même, que quiconque n'a lu que mon *Siécle de Louis XIV*, n'eſt nullement en état de ſoutenir une converſation ſur ce ſujet ; & que mon *Hiſtoire de Charles XII* n'a pas cet inconvénient. J'ai voulu briller par la légereté ; j'ai prévu que j'amuſerois ceux

qui se bornent à lire ; & je me suis peu embaraſſé de ceux qui cherchent à se meubler l'esprit. Mon objet est de plaire, & mes vûes ne s'étendent pas plus loin.

C'est dans cet esprit que j'ai fait succéder trois longs Chapitres des particularités ou anecdotes du régne de Louis XIV. »Il m'a paru que ces petits détails »intéreſſent le Public, quand ils concer»nent des perſonnages illuſtres... Mais »je n'ai admis pour vérités hiſtoriques, »que celles qui ſont garanties... J'ai uſé »de la plus grande circonſpection ; j'ai »écarté le frivole, réduit l'exagéré, & »combattu la ſatyre «.

Le projet est beau, répondis-je à M. de Voltaire ; mais ne l'avez-vous point perdu de vûe ?

Je ne le crois pas, me dit-il ; & je défie tous vos Critiques de prouver que je m'en ſuis écarté. Vous me ferez plaiſir de m'aprendre les réflexions qu'ils ont faites ſur ce ſujet.

Soit. 1°. Ils ont trouvé que ces Anecdotes, ſur leſquelles vous vous êtes ſi prodigieuſement étendu, ne ſont fondées que ſur des *Ouidire*, qui ſe détruiſent preſque toûjours eux-mêmes, qui ſont combattus par la notorieté publique, qui n'aprennent rien, qui n'ont

d'autre autorité que les grands noms des morts dont vous dites les avoir apriſes, & qu'il n'eſt plus poſſible de conſulter, pour ſavoir la vérité des faits, dont ils n'ont jamais dit un mot à d'autre que vous : en voici quelques exemples.

C'eſt feu M. de Caumartin (*a*), qui vous aſſure qu'on a trouvé dans l'apartement du Cardinal de Mazarin, long-tems après ſa mort, une armoire immenſe, qui tenoit du haut juſqu'en bas le fonds de ſon cabinet, toute remplie de quadruples, de jettons d'or & de médailles d'or. Nombrez, ſi vous le pouvez, à combien de millions & de milliars monteroit la ſomme contenue dans une ſi vaſte armoire, & ſi richement garnie. Il falloit, pour le faire croire, aſſurer que feu M. de Caumartin vous l'avoit dit & l'avoit vû.

C'eſt le Marquis de Miremont (*b*), qui vous a dit à Londres qu'il y avoit eu une raiſon ſécrette de la diſgrace de S. Evremont, mais que celui-ci ne vouloit pas s'en expliquer. Eh bien, une anecdote de cette eſpéce ne vous

(*a*) Anecdotes de Louis XIV, *pag.* 27.
(*b*) *Ibid. pag.* 30.

a-t-elle pas rendu bien plus ſavant & le Lecteur auſſi ?

C'eſt un ancien domeſtique (*a*), de la maiſon de Madame Henriette d'Angleterre, ou de ſon mari, qui vous a dit le nom de celui qui, ſelon lui, l'avoit empoiſonnée avec de la poudre de diamant, miſe au lieu de ſucre dans des fraiſes ; quoique la Cour & la ville cruſſent que ce fut dans un verre d'eau de chicorée ; & toute ſuite vous faites voir la fauſſété & l'impoſſibilité de l'un & de l'autre. Que deviennent donc l'anecdote & la judiciaire ?

Ce ſont les domeſtiques mêmes de Louis XIV (*b*), qui vous ont aſſuré, que jamais le Roi n'avoit dit en ſoupant que la Reine d'Eſpagne ſa niéce avoit été empoiſonnée dans une tourte d'anguilles. Comme ſi les Officiers de la maiſon du Roi ſavoient généralement tout ce qu'il dit ; ſi la choſe ne s'étoit pas paſſée lorſqu'ils n'étoient pas de ſervice ; ou s'ils peuvent ſe ſouvenir de tout, cinquante ou ſoixante ans après.

C'eſt M. le Cardinal de Fleury qui vous conte la maniere dont il ſait que le Roi a donné la premiere penſion à

(*a*) *Ibid. pag.* 72.
(*b*) *Ibid. pag.* 82.

Madame de Maintenon ; & auſſi-tôt vous donnez un démenti au Roi & au Cardinal par les lettres mêmes de Madame de Maintenon. Pourquoi avoir donc fait parler ainſi le Prince & le Miniſtre ? &c. &c. &c.

Le Public a cru voir dans cette affectation de citer toûjours des témoignages muets, originaux & de la plus haute volée, la manie d'un homme qui veut dire des choſes extraordinaires, & qui cherche à les apuïer de preuves plus merveilleuſes encore ; pour faire croire qu'ils a eu des liaiſons familieres avec tout l'Univers, depuis les Grands & les Têtes couronnées juſqu'à leurs domeſtiques.

2°. Il a paru à nos Connoiſſeurs que la plupart de vos Anecdotes renferment tout ce qui devoit être banni de votre Ouvrage, ſuivant le ſyſtême que vous vous étiez ſagement propoſé. On trouve preſque à toutes les pages » des » petits détails domeſtiques, qui amuſent ſeulement la curioſité ; des foibleſſes qui ne plaiſent qu'à la malignité ». Vous avez oublié d'écarter le frivole, de réduire l'exageré, & de combattre la ſatyre, comme vous l'aviez promis.

Dans un ſujet auſſi noble & auſſi ſerré que devoit être celui-ci, falloit il s'apéſantir ſi long-tems ſur les Spectacles, les carouſels & les fêtes galantes dont s'amuſoit un jeune Prince, qui auroit dû s'ocuper de choſes plus ſérieuſes ? Paſſeriez-vous à un autre Ecrivain de nous détailler un de ces carouſels, où le Roi répréſentoit *Roger*, où tous les diamans de la couronne brilloient ſur ſon habit & ſur ſon cheval; où la cavalcade étoit ſuivie d'un char doré, de dix-huit pieds de haut, de quinze de large, de vingt-quatre de long. Les quatre Ages, d'or, d'argent, d'airain & de fer, les Signes céleſtes, les Saiſons, les Heures, ſuivoient à pied. Des bergers portoient les piéces de la barriere, qu'on ajuſtoit au ſon des trompettes, auxquelles ſuccédoient par intervalles les muſettes & les violons. N'eſt-il pas bien intereſſant pour nous, qu'au commencement de la nuit, quatre mille gros flambeaux éclairerent l'eſpace où ſe donnoit la fête; qu'à ſouper les tables furent ſervies par deux-cent perſonnages qui répréſentoient les Saiſons, les Faunes, les Sylvains, les Dryades, avec des Paſteurs, des Vendangeurs, des Moiſſonneurs, &c. &c.

Que pour distinguer ses principaux courtisans, le Roi avoit inventé des casaques bleues, brodées d'or & d'argent; qu'alors on portoit des casaques par dessus un pourpoint orné de rubans, & sur cette casaque passoit un baudrier, auquel pendoit l'épée; ce qui ressembloit aux cent Suisses d'aujourd'hui. Reconnoit-on l'Auteur de la Henriade dans le recit de ces pitoïables frivolités? Lui qui ne veut pas seulement qu'un Historien s'arrête à raporter les moindres détails militaires, ni les traittés d'alliance & de paix, qui aprennent la position, la gloire & l'étendue des Empires.

Qu'importe à l'Histoire d'un aussi grand Roi que Louis XIV, qu'on ait solemnisé son mariage par l'Opéra Italien de *l'Ercole amante*; qu'on y ait joué *Lisis & Hesperie*; que Quinault se fût déja rendu célébre par le *faux Tiberinus*; que la Cour ne fut qu'un enchaînement de plaisirs, de fêtes & de galanteries depuis le mariage du Roi; qu'en différentes ocasions Moliere fit jouer la *Princesse d'Elide*, la farce du *Mariage forcé*? &c. Qu'auriez vous dit de plus, si vous aviez eu à décrire les folies d'une troupe de jeunes gens, qui ont été passer

le carnaval à la campagne ? l'Hiſtoire d'un Monarque tel que Louis le Grand ne permettoit certainement pas d'entrer dans de pareils détails.

Mais convenez que votre ame ſe dilatte quand vous parlez de ces fêtes bruïantes, & quand vous nous exaltez les avantages ineſtimables que le Théâtre & ſes progrès nous ont procurés. Vous prétendez même que quand un chef-d'œuvre tel que le *Tartuffe* fait l'ornement des fêtes roïales, elles laiſſent après elles une éternelle mémoire par l'honneur qu'elles en ont reçu. A vous entendre, voilà ce qui a ouvert le génie des François, ce qui a donné de la délicateſſe aux ſentimens, adouci les mœurs, diſſipé les vices, fait connoître la vertu, & proſcrit le gout barbare qui regnoit auparavant dans la nation. L'abolition des Spectacles ſeroit, à votre avis, une idée digne du ſiécle d'Attila (*e*).

Vous verrez tout à l'heure que ceux qui ne les fréquentent pas ſont des ſtupides & des idiots, qui n'ont aucune ouverture d'eſprit. Vous verrez que tous manquent des ſentimens qui ſont

(*e*) Siécle de Louis XIV, *tom. 19. pag. 11.*

le bon parent, l'ami, le citoïen; que ce ſont des gens groſſiers & intraitables dans la ſociété; que leur ame eſt le trône de tous les vices, qu'ils ignorent juſqu'aux loix de la vertu; que leurs mœurs retracent aujourd'hui celles des Goths & des Viſigoths; & tout cela, parce qu'ils n'ont point été à l'Ecole inſtructive des Spectacles.

Vous verrez encore que les oiſifs & les Amateurs du plaiſir, qui vont ſe repaître de ces chimeres, pour remplir quelques heures de leur inutilité & de leur ennui, ſont tous gens de beaucoup d'eſprit, de ſcience, de bon goût, & en état de porter un jugement ſain ſur toutes ſortes d'ouvrages. Vous verrez que, graces aux leçons qu'ils ont apriſes du Théâtre, aucun ne pécha jamais contre les loix ſacrées du ſang & de l'amitié, que l'horreur du vice eſt empreinte dans leur cœur; qu'ils ne connoiſſent ni le langage ni les œuvres de l'amour impur; que toutes les paſſions ſont détruites dans leur ame; que la pratique de la vertu la plus épurée fait leurs délices, & qu'ils ſont d'une ſûreté inviolable dans le commerce. A qui ferez vous croire les paradoxes de ce contraſte? Je vous oppoſe le chef-

d'œuvre de J. J. Rouſſeau à M. d'Alembert ; vous y verrez ce que vaut notre cauſe. Procès ſi bien gagné, que M. d'Alembert eſt convenu n'avoir rien à répondre.

Il eſt notoirement faux que M. de Beaumont de Péréfixe, Précepteur de Louis XIV, & depuis Archevêque de Paris (*a*), ait aprouvé les Spectacles, comme vous l'avancez. Vous aviez dit plus haut que les acuſations doivent être conſtatées. C'en eſt ici une ſcandaleuſe pour la mémoire de ce Prélat. On vous défie d'en donner la moindre preuve ; & nous vous ſoutenons le contraire ; parce que dans tous les Livres qui furent imprimés alors & depuis contre les Spectacles, on ne voit pas le moindre trait qui atteſte ſon aprobation, dont on n'auroit pas manqué de lui faire des reproches. Comment n'avez vous pas cité quelqu'un de ſes anciens grands Vicaires, qui vous auroit rendu un témoignage favorable ?

3°. Voïons encore ſi vous vous êtes ſouvenu de réduire l'exageré & de combattre la Satyre. Pourquoi revenir ſi ſouvent aux amours du Roi, & nom-

(*a*) *Ibid. pag.* 10.

mer toutes les femmes avec lesquelles il eut des liaisons particulieres pendant un tems plus ou moins considérable ? Pourquoi répéter tant de fois qu'il dansa dans tous les balets publics jusqu'à l'âge de trente-deux ans ? Convenoit-il d'exagerer le faste voluptueux avec lequel vous prétendez qu'il fit la campagne de 1670, suivi de toute sa Cour, de celles de M. le Dauphin, de Madame, de Mademoiselle, & de Madame de Montespan ? Pourquoi dire que ce voiage fut une fête continuelle, dans l'apareil le plus pompeux ; qu'on faisoit porter dans les lieux où l'on couchoit les plus beaux meubles de la Couronne ; qu'on trouvoit dans chaque ville un bal masqué, ou paré, ou des feux d'artifice ? Ce n'est pas ainsi que les vrais Héros marchent à la tête de leurs armées. Et s'il est vrai (dont je doute fort) que Louis XIV retraça dans cette ocasion un luxe, dont il n'y avoit point d'exemple depuis les anciens Perses à qui il fut si funeste, il falloit le taire. Apelle se donna bien de garde de peindre Philippe du côté qu'un Archer, mécontent avec raison, lui avoit crévé l'œil d'un coup de fléche. Le médaillon avoit deux faces. Vous avez mis au grand jour celle

qui devoit être voilée ; & vous avez cachée celle qui devoit être exposée aux yeux de l'Univers. Si les cendres de Louis pouvoient vous parler, quels réproches auroient-elles à vous faire ?

Il semble que la Satyre que vous aviez promis de combattre, est ce qui coule plus naturellement de votre plume. Pourquoi répandre des ridicules sur la rétraite de Madame de la Valliere, admirée de toute l'Europe, & l'attribuer seulement à la tendresse de son cœur ; ajoutant des réfléxions indignes d'un parti si édifiant & si héroïque ? Pourquoi rendre si peu de justice à la Vertu de Louis XIV, qui eut le courage de renvoïer enfin Madame de Montespan, pour s'attacher par des liens légitimes à Madame de Maintenon, sur qui il fixa désormais son estime & son cœur à l'âge de quarante-huit ans ?

Puisque vous aviez promis de ne point acuser sans preuves, & de ne flétrir personne sans fondemens bien averrés, pourquoi avez-vous fait tant d'éfforts pour trouver Madame de Maintenon coupable d'ingratitude envers sa bienfaitrice, d'ambition & d'hypocrisie envers le Ciel ? Le Roi, touché des scandales que ses amours avoient donnés au

public, rentra ſerieuſement en lui-même, renvoïa de ſon propre mouvement Madame de Monteſpan, & ne laiſſa déſormais ſoupçonner aucun crime dans l'attachement qu'il avoit conçu pour Madame de Maintenon. Tout y étoit fondé ſur l'eſtime & ſur la vertu. Elle fut flattée des ſentimens du Roi pour elle. Eh, comment ne l'être pas, ſurtout après l'eſpèce d'éloignement qu'il en avoit témoigné quand il commença à la connoître? Mais ſuppoſez-lui tant d'ambition qu'il vous plaira; jamais elle n'auroit pu prévoir le haut dégré de gloire auquel elle parvint. Un eſprit plein de ſens, un caractère ſolide & vertueux enchaînerent le cœur du Roi; & la bonne conduite, qui ne ſe démentit jamais, le firent mille fois applaudir à la ſageſſe de ſon choix.

Vous-même êtes forcé de le reconnoître, & de détruire par cet aveu tout ce que vous aviez haſardé de contraire. » L'élévation de Madame de Maintemon » dites-vous (*a*), ne fut pour elle qu'u- » ne retraite. Renfermée dans ſon apar- » tement, qui étoit de plein pié à celui » du Roi, elle ſe bornoit à une ſociété

(*a*) *Ibid. pag.* 103. *& ſuiv.*

de

»de deux ou trois Dames, retirées »comme elle; encore les voïoit elle ra»rement. Le Roi venoit tous les jours »chez elle après ſon diner & avant le »ſouper, & y demeuroit juſqu'à minuit. »Il y travalloit avec ſes Miniſtres, pen»dant que Madame de Maintenon s'oc»cupoit à la lecture, ou à quelqu'ou»vrage des mains; ne s'empreſſant ja»mais de parler des affaires d'Etat; pa»roiſſant ſouvent les ignorer; réjettant »bien loin tout ce qui avoit la plus lé»gére aparence d'intrigue & de cabale; »beaucoup plus ocupée de plaire à ce»lui qui gouvernoit, que de gouverner »elle-même; & ménageant ſon cré»dit, en ne l'emploïant qu'avec une cir»conſpection extrême. Elle ne profita »point de ſa place pour faire tomber les »dignités & les grands emplois dans ſa »famille . . . Elle ne poſſédoit que la »terre de Maintenon . . . Ce qui peut »ſurprendre, c'eſt que le Roi ne lui »avoit preſque rien aſſuré quand il mou»rut; il la récommanda ſeulement au »Duc d'Orléans. Elle ne voulut qu'une »penſion de 80000 livres, qui lui fut »exactement païée juſqu'à ſa mort, ar»rivée en 1719 le 15 d'Avril«.

Voilà peut-être le ſeul fait intéreſ-

sant qu'il y ait dans toutes vos Anecdotes. Le reste ne contient que des minuties, comme le *Masque de fer*, que tout le monde savoit, au dénouement près, que vous ne nous aprenez pas.

Comment, me dit l'Oracle, vous m'avez fait entendre que vous ne veniez ici que pour profiter de mes leçons; & voilà que vous m'en donnez de très-sérieuses: je ne m'y serois point attendu.

Ces observations ne sont pas de moi, répondis-je; elles viennent du Public, & je ne fais que les répéter. Jamais je n'aurois été assez téméraire pour les hasarder, si vous ne m'aviez expressément ordonné de vous dire les jugemens que nos Critiques ont portés sur vos Ouvrages...

Eh bien, est-ce là tout ce qu'ils ont dit?

Non: ce que vous avez écrit sur le *Commerce*, *la Police*, *les Loix*, *la Discipline militaire*, *la Marine*, &c. a paru aux Connoisseurs en tous ces genres, contenir beaucoup de choses répréhensibles & hasardées par un homme qui n'étoit pas au fait de toutes ces parties. C'est l'inconvénient qu'il y a de vouloir être universel. Chacune de ces matières

demandoit un homme du métier, ou devoit nécessairement être manquée. Laissons ces détails; ils nous conduiroient trop loin. Je me borne à un autre point qui a particulierement révolté nos Messieurs.

On voit à chaque page de vos Ouvrages, une affectation marquée de revenir sans cesse à l'éloge d'une certaine *Philosophie*, que vous regardez comme un flambeau divin, qui éclaire admirablement l'esprit, l'éléve au-dessus de tous les préjugés, les fait évanouir à ses yeux, lui donne de l'éloignement & du mépris pour tout ce qu'il ne comprend pas, en quelque genre que ce puisse être, & le fixe aux seules lumieres de la Raison. Voilà ce que vous apellez *l'heureuse Philosophie*, qui fait tous les jours de grands progrès dans notre siécle & par toute l'Europe.

Vous avez raison; car on ne voit & l'on n'entend que l'éloge de cette Philosophie. Une foule de gens s'en piquent aujourd'hui, & s'imaginent que c'est un titre assûré pour se mettre au-dessus du vulgaire, & supléer aux études & aux connoissances, qui ont, jusqu'à présent, été regardées comme le fondement du vrai mérite. Il faut savoir raisonner,

diſent les eſprits merveilleux, & ſe couer le joug que la foibleſſe & la crédulité de nos peres nous a impoſé. J'en demande pardon; mais je ne ſaurois m'empêcher de le dire, parce que le fait eſt trop public. Ce langage s'eſt introduit parmi un grand nombre de jeunes femmes, à qui il eſt devenu naturel & même honnorable; parce qu'on le regarde comme celui du bon ton & du bel air. *Madame... eſt une Philoſophe... Il faut de la Philoſophie, Madame, il faut de la Philoſophie*,... Vous voïez que vos leçons n'ont pas mal opéré dans un certain monde.

Mais encore, qu'eſt-ce que c'eſt donc que cette Philoſophie ſi vantée, ſi déſirée, & dont on ſe fait tant d'honneur? Seroit-ce cette force Stoïcienne, qui rend l'ame ſupérieure aux maladies, aux ſujets de chagrin, à tous les événemens fâcheux de la vie? Pas un mot. Seroit-ce la Philoſophie de Deſcartes, du P. Mallebranche, de Newton, de Leibnitz; le Naturaliſme de MM. de Buffon & d'Aubenton; la Phyſique expérimentale de M. l'Abbé Nolet? Rien de tout cela. Nos aimables Philoſophes n'en connoiſſent pas même les Livres, & l'on peut aſſûrer que cette

étude, trop longue & trop sérieuse, ne leur va pas. Leur Philosophie est beaucoup plus courte & plus facile. Qu'est-ce donc que cette Philosophie? Le voici. C'est un mot synonime à ceux *de Force d'esprit, d'Incrédulité, de Licence, de Tolérantisme & d'Indifférence pour toutes sortes de Religions.*

Vous leur avez donné le ton dans la plûpart de vos Lettres (*a*) imprimées, dans votre Ode sur le *Fanatisme*, dans le portrait que vous avez tracé de Chapelle & de l'Abbé de Chaulieu; dans les éloges que vous avez faits de ceux que vous dites avoir fini leurs jours en *Philosophes*, tels que ce célébre Abbé, Poëte licentieux, Chantre, Buveur & Voluptueux, qui vous disoit regarder la mort comme un voïage à la campagne, & que vous apellez un homme divin, mort avec beaucoup de courage d'esprit; S. Evremont, si connu par des sentimens tout semblables; M. de Catinat, que vous louez, parce qu'il étoit Philosophe en tout, à sa mort comme dans sa vie, & tant d'autres. Vous avez pris soin de nous marquer les Ouvrages que vous estimez à titre de bonne

(*a*) Au R. de P. à M. de Sulli, au Prieur de Vendosme, à l'Abbé de Chaulieu, &c.

Philosophie, entr'autres le Livre, heureusement peu connu, de M. (a) de Vauvernagues, dégagé de tout esprit de parti (on entend ce que cela veut dire) & dont vous avez extrait quelques maximes, qui vous paroissent dignes d'être écrites en lettres d'or : les Voici.

La Raison nous trompe plus souvent que la Nature . . . . La conscience des mourans calomnie leur vie. . . . La fermeté ou la foiblesse à la mort dépend de la derniere maladie. . . . La pensée de la mort nous trompe ; car elle nous fait oublier de vivre. &c. Je ne me donne pas la peine de raporter les autres belles pensées que vous conseillez tant de lire. Ceux qui aiment la Philosophie du bon Sens ne verront dans ces adages à Oracle que l'élixir du libertinage & de l'impiété.

A l'égard de nos Ecrivains qui ont une Morale toute différente, & qui l'enseignent clairement, vous gémissez de la foiblesse & de l'aveuglement où ils étoient. Je ne vous en citerai qu'un exemple. »Le Livre (b) de M. Rollin,

(a) Voïez *tom. 8. pag.* 447.
(b) *Voïez* l'Article des Ecrivains *du Siècle de Louis XIV.* à leurs Articles.

» dites-vous, auroit été bien meilleur, » s'il avoit été Philosophe «. Souffrez que nous vous disions tout le contraire. Des critiques & des mépris qui n'ont d'autre fondement, sont pour nous des titres de noblesse.

Mais ce qui a indigné nos Messieurs, ce sont les efforts redoublés que vous faites pour enroller dans votre parti les plus éminens de nos Ecrivains, en leur prêtant les sentimens de votre ténébreuse Philosophie.

On (*a*) *prétend*, dites-vous, que le grand *Bossuet* avoit des sentimens philosophiques différens de sa Théologie; à-

(*a*) Il y a dans cet article de M. Bossuet deux de ces *On* remarquables & si familiers à M. de Voltaire. 1° » *On* a imprimé plusieurs fois, dit-il, que cet Evêque a vécu marié, & S. *Hyacinthe*, connu par là, » par qu'il eut à la petite plaisanterie de *Matanasius*, » a passé pour son fils; mais il n'y en eut jamais la » moindre preuve. Une famille, considérée dans Paris, » assûre qu'il y eut un Contrat de mariage secret » entre Bossuet encore très-jeune, & Mademoiselle des » Vieux; que cette Demoiselle fit le sacrifice de sa pas- » sion & de son état à la fortune, que l'éloquence de son » amant devoit lui procurer dans l'Eglise; qu'elle con- » sentit à ne jamais se prévaloir de ce Contrat, qui » ne fut point suivi de la célébration; que Bossuet, » cessant ainsi d'être son mari, entra dans les Ordres; » & qu'après la mort du Prélat, ce fut cette même » famille qui régla les reprises & les conventions ma- » trimoniales. Jamais cette Demoiselle n'abusa du se- » cret dangereux qu'elle avoit entre les mains; elle » vécut toujours l'amie de l'Evêque de Meaux, dans » une union sévère & respectée ".

peu-près comme un ſavant Magiſtrat, qui jugeant ſelon la Lettre de la Loi, s'éléveroit quelques fois en ſécret au-deſſus d'elle par la force de ſon génie.

Vous dites au ſujet de *M. de Fénelon*, Archevêque de Cambrai : » Rampſai » ſon Eléve m'a écrit ces mots : *S'il étoit* » *né en Angleterre, il auroit développé ſon* » *génie, & donné l'eſſort ſans crainte à ſes* » *principes que perſonne n'a connus.* Belle ombre, que vous faites parler ici pour vous, parce que vous n'oſez tenir de vous-même le langage que vous lui prêtez. Il en eſt de cette Lettre comme des Vers impies que vous aviez mis dans la

Peut-on raſſembler plus de fauſſetés & de contradictions en ſi peu de paroles ? 1° On défie M. de Voltaire de citer, non pas *pluſieurs* Livres, mais un ſeul, où il ſoit dit que M. de Meaux a vécu marié. 2° Le conte populaire, qui fait S. Hyacinthe ſon fils, a été réfuté ſans réplique dans le Journal de Verdun, Avril 1758. 3° Le témoignage d'une prétendue famille conſidérée eſt une pure fiction, imaginée pour donner à cette fable un air de vraiſemblance & d'autorité. 4° Il eſt faux qu'il y ait jamais eu de Contrat de mariage entre M. Boſſuet & Mademoiſelle des Vieux. On défie toute la terre de le produire, ni de dire où il a été paſſé. 5° Quand il y en auroit eu de la part de M. Boſſuet *encore très-jeune*, on eſt forcé de reconnoître que Mademoiſelle des Vieux en fit le ſacrifice, & que *ce Contrat ne fut point ſuivi de la célébration.* 6° C'eſt donc une contradiction & une puérilité, de dire que M. *Boſſuet ceſſa d'être ſon mari*, comme s'il l'eût jamais été, & comme s'il ſuffiſoit, pour la réalité du mariage, d'avoir ſigné des Articles & un Contrat, quand même on admettroit la vérité de celui-ci. 7° Après ſa rupture, *M. Boſſuet entra*

bouche de M. de Fénelon sur le point d'expirer. Vous avez eu honte des reproches de calomnie que l'on vous en a faits, & vous les avez en conséquence supprimés dans vos dernieres éditions.

Les Discours préliminaires de M. *Fleury* sont presque d'un Philosophe.

Le Traitté de *M. Huet* sur la Foiblesse de l'Esprit humain a paru démentir sa Démonstration Evangélique.

Le P. Massillon étoit Philosophe moderé & tolérant.

Je sais quel avantage ce seroit pour vous d'avoir de tels hommes dans votre

dans les Ordres. Il étoit donc nul & de nul effet, puisqu'il n'y avoit point eu de célébration. Le fait & le droit sont sensibles. 8° Il est donc faux qu'après la mort du Prélat, cette famille idéale *régla les reprises & les conventions matrimoniales.* Voudroit-on bien nous dire ce qu'il falloit régler à cet égard, dès qu'il n'y avoit point eu de mariage? 9° S'il y en avoit eu, à qui fera-t-on croire que l'homme le plus prudent & le plus éclairé de son siécle, auroit laissé en souffrance une affaire de cette nature, depuis sa grande jeunesse jusqu'à l'âge de soixante-seize ans, qu'il mourut en 1704? 10° C'est donc une chimere de dire, que Mademoiselle *des Vieux n'abusa point du secret dangereux, qu'elle avoit entre les mains.* Enfin M. de Voltaire détruit lui-même tout ce qu'il a avancé, en reconnoissant *qu'elle vécut toûjours l'amie de M. Bossuet, dans une union sévère & respectée.* Ainsi s'évanouit en fumée tout cet amphigouri de fausserés & de contradictions. J'admire après cela cette belle phrase que je trouve dans un de ses Adulateurs: „ Quelle ame ne s'éléve pas avec Corneille, „ ne s'attendrit pas avec Racine, n'apprend pas à penser „ avec Voltaire "? *Hist. de l'Ame, pag.* 184.

parti. Mais je ne comprendrai de ma vie la tentative que vous faites de vouloir les y inscrire. Vous n'ignorez certainement pas que, vû leur manière de penser & la nôtre, c'est une calomnie au premier chef que d'attaquer la pureté de leur foi. Selon vous-même, toute acusation doit être prouvée; & quelle preuve nous donnez-vous de ce que vous dites? Ne prenons que l'illustre M. Bossuet, parce que son témoignage est plus important pour vous & pour nous.

Comment osez-vous jetter des soupçons injurieux sur un homme, dont la candeur & la droiture ont été autant admirées, que la haute supériorité de son génie, & l'immense étendue de son érudition? Sur ce Savant, qui ne cherchoit dans ses études qu'à connoître les desseins de Dieu, à voir sa sagesse toute-puissante les éxécuter dans l'élévation & la chûte des trônes, comme dans la destinée du dernier des enfans des hommes? Comment révoquer en doute la Religion de celui qui n'en parla dans des termes aussi sublimes, que par la vive impression qu'elle faisoit en lui? Comment oser attaquer jusques dans les fondemens de sa foi, celui qui ne l'étudioit que par la méditation, qui n'en

avoit mérité la connoiſſance que par la ferveur de la prière ; qui ne chercha à s'en inſtruire que pour y animer les autres ; & qui n'en parla que dans le langage de la plenitude & de la conviction ; celui qui à ces titres avoit mérité, j'oſe dire, le reſpect du plus judicieux & du plus grand des Monarques, dont il mérita la confiance dans les affaires les plus ſécrettes & les plus délicates ; celui qui n'uſa point de ſa faveur pour ſon propre avantage ; celui que l'air peſtilenciel de la Cour & des éloges ne corrompit jamais ? Comment flétrir le Chriſtianiſme de celui que Dieu avoit manifeſtement ſuſcité pour combattre & confondre toutes les eſpèces de Novateurs qui en attaquoient la pureté ? Comment l'audace peut-elle aujourd'hui inſulter dans une matière auſſi grave à la doctrine & à la ſincérité de celui à qui tous les Proteſtans, & Jurieux dans ſa honte & ſa fureur, n'oſerent jamais faire l'ombre d'un reproche ? Comment acuſer d'incrédulité un Pontife qui ignora toûjours le monde, qui n'étoit ocupé qu'à ramener ſes freres errans, à éclairer & conduire ſon troupeau, à l'édifier par ſes exemples, à ſe priver de tout pour fournir aux beſoins de ceux

qui compoſoient ſon bercail ; ou qu'il avoit fait rentrer dans l'Egliſe ? Sur quel fondement pouvez-vous ſoupçonner la croïance d'un Miniſtre de l'Autel, qui y montoit très-fréquemment, que l'on y voïoit pénétré d'une ſainte fraieur ; qui ne ſe diſpenſa jamais de remplir ſes fonctions publiques ; qui alloit chaque année dans le plus fervent de tous les monaſtères, la Trape, dont il ſuivoit exactement tous les exercices du jour & de la nuit, pour ranimer ſa piété ; & qui, juſqu'au dernier moment de ſa longue & glorieuſe carriere, fut un modèle pour tous les Savans & l'Imitateur des Saints ? Dites-nous comment vous voulez-nous rendre un tel homme ſuſpect d'Incrédulité ?

Je n'ai rien à vous dire, me répondit l'Oracle, avec des yeux étincelans de colère. Il y a trop long-tems que vous épuiſez ma patience, & ne vous aviſez pas de réparoître jamais devant moi. Il me tourna le dos bruſquement, & paſſa dans ſon jardin pour dévorer ſa douleur.

C'en étoit bien aſſez pour me faire comprendre que je devois me hâter de quitter le païs des nouveaux Philoſophes, à qui je ſerois déſormais un objet odieux. Je ne crus pas même me trom-

per en prévoïant que leur Oracle ou quelqu'un de la Société des Da * De * Di * Do * Du * lâcheroit un jour contre moi les traits d'une vengeance satyrique. Mais que m'importe. Je jouis, graces au ciel, d'une réputation saine & entiere, leur animosité ne peut que la rendre plus honnorable aux yeux du public sensé, qui connoîtra le sujet de leur haine, & qui jugera entr'eux & moi.

POST-SCRIPTUM.

On ne sera pas faché de trouver ici le Portrait au naturel de M. de Voltaire, qui fut fait en 1733 par M. Q. C'est l'analyse de tout ce qu'on vient de lire.

VOUS me demandez, Monsieur, le portrait de M. de Voltaire, que vous ne connoissez, dites-vous, que par ses Ouvrages. C'est déja beaucoup, selon moi, que de connoître l'Auteur. Vous voulez voir l'Homme. Je vais essaïer de vous peindre l'un & l'autre.

M. de Voltaire est au-dessus de la moïenne taille. Il est maigre, d'un temperament sec, il a la bile brûlée, le visage décharné, l'air spirituel & caustique, les yeux étin-

TAYLOR INST. OXFORD

relans & malins. Tout le feu que vous trouvez dans ſes ouvrages il l'a dans ſon action. Vif juſqu'à l'étourderie, c'eſt une ardeur qui va & vient, qui pétille & vous éblouit. Un homme ainſi conſtitué ne peut manquer d'être valetudinaire, & la lame uſe le fourreau. Gai par complexion, ſérieux par régime, ouvert ſans franchiſe, politique ſans fineſſe, ſociable ſans amis, il ſait le monde & l'oublie. Le matin Ariſtarque, & Diogène le ſoir. Il aime la grandeur & mépriſe les Grands. Il eſt aiſé avec eux & contraint avec ſes égaux. Il commence par la politeſſe, continue par la froideur, & finit par le dégoût. Il aime la Cour & s'y ennuie. Senſible ſans attachement, voluptueux ſans paſſion, il ne tient à rien par choix, & tient à tout par inconſtance. Raiſonnant ſans principes, ſa raiſon a ſes accès comme la folie des autres. L'eſprit vif & le cœur injuſte, il penſe à tout & ſe moque de tout. Il ſait moraliſer ſans mœurs. Vain à l'excès, mais encore plus intereſſé, il travaille moins pour la réputation que pour l'argent; il en a faim & ſoif. Il ſe preſſe de travailler pour ſe preſſer de vivre. Il étoit fait pour jouir, & il veut amaſſer. Voilà l'Homme, voici l'Auteur.

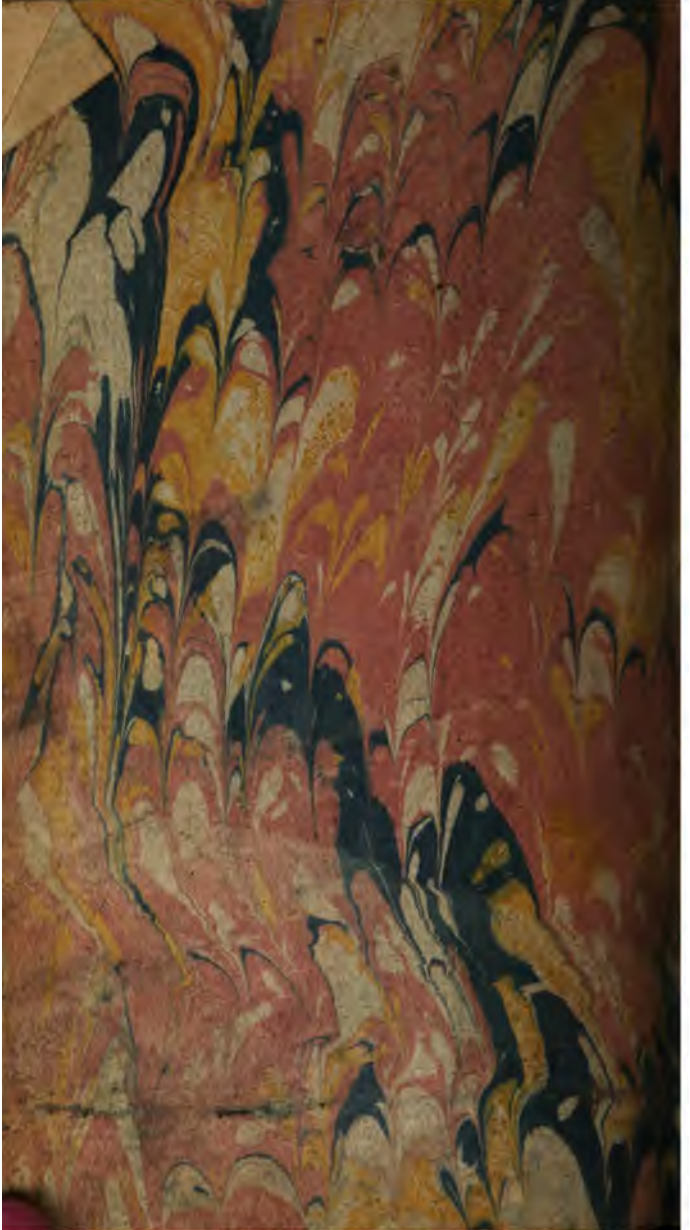
Né Poëte, les vers lui coutent trop peu; cette facilité lui nuit, il en abuſe, & ne

donne presque jamais rien d'achevé. Ecrivain facile, ingénieux, élégant, après la Poësie, son métier seroit l'Histoire, s'il pouvoit aprofondir & s'en tenir à la vérité. Il a voulu suivre la méthode de Bayle, il le copie en le censurant. On a dit que pour faire un Ecrivain sans passion & sans préjugés, il faudroit qu'il n'eût ni religion ni patrie. Sur ce pied-là, M. de Voltaire marche à grands pas vers la perfection. On ne peut pas d'abord l'acuser d'être partisan de sa nation; on lui trouve au contraire un tique aprochant de la manie des vieillards; les bonnes gens vantent toûjours le tems passé & sont mécontens du présent. M. de Voltaire se plaint continuellement de son païs; il le blame en tout, & loue avec excès ce qui est à mille lieues de lui. Pour la Religion, on sait qu'il n'en reconnoit aucune. Il a beaucoup de littérature étrangere & françoise, & de cette érudition mélée qui est à la mode aujourd'hui. Politique, Physicien, Géométre, il est tout ce qu'il veut, mais toûjours superficiellement & sans rien aprofondir. Il faut pourtant avoir l'esprit bien délié, pour effleurer comme lui toutes les matières. Il a le goût plus délicat que sûr. Satyrique ingénieux, mauvais critique, il aime les siences abstraites, & l'on ne s'en étonne point. On lui reproche de

n'être jamais dans un milieu raisonnable. Tantôt Philantrope, tantôt Satyrique outré. Pour tout dire en un mot, M. de Voltaire veut être un homme extraordinaire, & il l'est à coup sûr.

Non vultus, non color unus.

FIN.

M DCC LIX.

BA 5[illegible]956